

A silhouette of a woman in a black dress, seen from the back, against a vibrant red background. Her right arm is raised, and her left arm is extended downwards. The overall mood is dramatic and sensual.

# LA FILLE DU 6E

A.R.  
TORRE

ROMAN

JCLattès

A.R. Torre

# LA FILLE DU 6E

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Philippe Vigneron*

JCLattès



*Ce livre est dédié à Terezia,  
une sœur qui comprend la valeur d'un grand  
livre,  
du Dr Pepper, des siestes et du souffle d'un  
chiot.*

Je me le suis représenté depuis si longtemps. Mon imagination en a fait un monstre aux traits et aux proportions grotesques. Pourtant, maintenant qu'il se tient devant moi, la tête penchée et les yeux perçants, c'est juste un homme. Légèrement dégarni, une petite dizaine de kilos en trop, une bouche qui dessine peu à peu un sourire sarcastique. Ses yeux ne sont plus qu'une fente, son regard se fait plus intense – l'effet est sinistre. Cet homme, épais et chauve, a chuchoté à mon oreille, déversé en moi les pensées répugnantes de son âme, il m'a révélé la face malfaisante de son cœur. Il s'approche de moi, l'excitation émane de son corps comme une odeur nauséabonde.

Il me croit faible. Il croit qu'il peut me manipuler, me soumettre à sa volonté. Me tuer, comme il a tué tant d'autres filles avant moi. Il n'imagine pas une seule seconde que, derrière mon visage délicat et mon corps menu, se cache un mal qui rivalise avec le sien. Je manipule le couteau dans ma poche et lutte pour réprimer un large sourire.

*Ça y est. Le moment est arrivé.*

# ATTENDS

*« L'esprit est à soi-même sa propre demeure. Il peut faire  
un Enfer de son Ciel, un Ciel de son Enfer ! »*

*John Milton, Le Paradis perdu.*

Se déshabiller est un acte quotidien. La plupart des femmes le font sans y prêter attention, comme une succession de gestes automatiques aboutissant à un résultat. Mais, réalisé correctement, l'acte de se dévêtir peut être le préliminaire suprême, une manœuvre de séduction sexuelle capable d'effacer toute pensée rationnelle chez un homme et de le laisser démuni, entièrement à votre merci. Cet art, je le maîtrise à la perfection.

Je m'agenouille sur le lit, laisse mes doigts sinuer sur ma peau. Ces caresses légères, taquines, m'échauffent les sens et stimulent mon corps. À mesure que mes mains s'aventurent en terrain sensible – le creux de mon décolleté, la dentelle qui recouvre mes seins –, je laisse échapper de longs soupirs frémissants. Yeux baissés, soumise, j'attends l'ordre. Il y a toujours un ordre.

— Retire le haut. Lentement.

C'est une voix étrangère. Des mots anglais imprégnés d'une culture et d'un dialecte étrangers. J'obtempère, lève les yeux en mordant doucement ma lèvre inférieure, laisse darder une pointe de langue. La réaction est immédiate : un halètement. Je descends les mains le long de mon cou, effleure mes clavicules et m'immisce sous la soie de ma nuisette. Une bretelle glisse, puis l'autre, la soie plisse entre mes seins, le tissu reste pendu à mes tétons. Alors, je me redresse et, croisant les bras, je retire ma nuisette avec lenteur, dénude ma peau centimètre par centimètre jusqu'à l'apparition de la courbe de mes seins, du creux de mon décolleté et de mes lèvres roses à la moue suggestive.

— Bien, grogne-t-il. Très bien. Tu me plais, Jessica.

Jessica. Un faux prénom. Il croit me connaître. Ils croient toujours me connaître. Après tout, ils ont vu ma page Facebook et mes portraits photoshoppés, ces fragments d'une vie fabriquée de toutes pièces. Ils croient ce qu'ils voient parce qu'ils veulent y croire. Ils veulent me croire normale. Et, pendant les brefs moments passés en leur compagnie, je réussirais presque à m'en convaincre.

Je me tourne vers le mur, debout, et descends sur le galbe parfait de mes hanches le string qui m'a coûté si cher. Ainsi penchée, je dévoile mon intimité à son regard affamé. La dentelle brodée poursuit sa descente le long de mes jambes jusqu'à mes chevilles et atterrit sur les *stiletto*s italiens qui servent d'écrin à mes pieds manucurés. Me voilà nue devant lui. Je m'étends sur le côté, en appui sur un coude. Ses yeux se repaissent avidement de mon corps. Sous l'éclairage vif et chaud, ma chair dénudée scintille. Il parle, et l'excitation est perceptible dans sa voix, dans son accent légèrement rauque.

— Branle-toi. Juste avec les doigts. Je veux te voir jouir.

Il veut mes doigts, un spectacle séduisant, des préliminaires sophistiqués, des halètements, des gémissements. Bien vite, mes doigts ne suffiront plus. Lorsqu'il reviendra, il voudra davantage – quelque chose de plus gros, de plus profond, des gémissements plus forts, un orgasme plus violent. Il n'y aura plus de secrets, plus de limites, plus de demandes qu'il hésitera à formuler. À cet instant je suis à lui, il fait de moi ce qui lui plaît. Et là, maintenant, ce sont des doigts qu'il veut.

J'oriente mon corps afin qu'il voie mes jambes écartées, mon sexe complètement épilé, humide, que j'ouvre et referme avec des mouvements assurés. Je plonge en moi un doigt, puis deux, en un mouvement de va-et-vient lent et aguicheur. Mes yeux sont fermés, ma tête rejetée en arrière. J'entends sa respiration, le froissement de ses vêtements, une fermeture Éclair et un grognement lorsque sa main se referme sur sa queue. Des mots incompréhensibles, une brève incursion dans une langue étrangère, dont le sens ne m'échappe pas. J'accélère les mouvements de mes doigts, marque une pause, écarte mes lèvres pour dévoiler le bouton délicat où se concentre mon extase. Je geins faiblement, un soupir voilé empli de désir, d'envie, et mon clito trempé se met à gonfler. Le changement de rythme arrache un grognement à l'homme.

— Jessica...

Il murmure mon prénom, chaque syllabe est lourde de désir, de convoitise.

— S'il te plaît. J'ai besoin de te voir jouir.

J'ouvre les yeux, regarde droit dans la lumière aveuglante, une mince pellicule de sueur couvre ma peau. Je mords ma lèvre inférieure, mes yeux



s'écroulent quand mes doigts plongent à nouveau au plus profond de moi. Mes gestes sont vifs, précis, peau contre peau. À chaque mouvement la paume de ma main exerce sur mon clito une friction délicieuse. Tout mon corps est tendu vers l'orgasme.

Pourtant, je ne jouirai pas. Il m'arrive, de temps en temps, d'éprouver un véritable orgasme, mais mon corps tourmenté le délivre seulement sous l'effet de l'épuisement et de l'exaspération. Comme un cadeau – comme s'il me disait : « Tiens, prends-le. » D'ordinaire, mon corps et ma chatte sont insensibles à la stimulation tant je suis saturée de sexe. Il n'en sait rien, bien sûr. Tout ce qu'il sait, c'est que dix minutes après la première pénétration de mes doigts dans les replis moites de mon sanctuaire, mon dos se cabre, mes paupières se ferment, mes orteils se crispent et tout mon corps est traversé par le-meilleur-orgasme-de-ma-vie. Je frémis. Je gémiss. Je lui simule sur un plateau un putain d'orgasme. Comme chaque fois.

Ses grognements redoublent quand je jouis, sa main s'agite à une vitesse inimaginable en produisant des bruits de succion et un son étranglé parvient à mes oreilles, un gémissement tremblant qui s'évanouit dans un halètement sourd.

Ensuite – un silence très pur. Sans respiration, sans froissement de tissu, sans soupirs repus.

Un bip électronique résonne alors. Ce son, je l'ai entendu des milliers de fois. Je m'étire, ramasse ma lingerie, roule sur moi-même et saute du lit. Juchée sur dix centimètres de talons, je foule l'épaisse moquette jusqu'à atteindre le clavier de mon ordinateur. Puis j'appuie sur une touche et me déconnecte du site.

Les spots s'éteignent.

# 1

Je n'ai touché personne depuis trois ans. Ça peut sembler difficile sur le plan pratique, mais ce n'est pas le cas. Ce n'est plus le cas, grâce à Internet. Internet qui me permet de gagner ma vie et me fournit tout ce dont je pourrais avoir envie en échange d'un simple numéro de carte bancaire. Pour certains besoins spéciaux, j'ai dû me tourner vers des marchés parallèles et, une fois que j'y étais, j'en ai profité pour m'offrir un certain nombre d'articles amusants – par exemple, une nouvelle identité. Désormais, et chaque fois que c'est nécessaire, je suis Jessica Beth Reilly. J'utilise ce pseudonyme pour empêcher les autres de découvrir mon passé. La compassion est une salope que je préfère éviter. Les marchés parallèles proposent d'innombrables tentations mais, pour le moment, à une exception près – et pas la moindre –, je me suis toujours tenue à distance des armes illégales ou non enregistrées. J'ai conscience de mes limites.

Le type d'UPS me connaît, maintenant. Il sait qu'il doit laisser mes paquets dans le couloir et griffonner ma signature sur son carnet de livraison. Il s'appelle Jeremy. Il y a un an, à peu près, il est tombé malade et c'est un inconnu qui s'est présenté à ma porte. Il refusait de laisser le colis sans m'avoir vue. J'étais à deux doigts d'ouvrir pour sauter sur son cutter – ils ont presque toujours un cutter, c'est une des choses que j'aime chez les livreurs. Mais j'ai gardé mon calme. Je suis restée derrière la porte, il est resté sur ses positions. En fin de compte, fatigué de discuter, il est reparti avec mon foutu paquet. Depuis cet épisode, Jeremy n'a plus été malade. Je ne sais pas ce que je deviendrais si, un jour, il quittait son job. J'aime bien Jeremy. Beaucoup de choses chez lui sont aimables, si j'en juge par son image déformée à travers l'œilleton : carrure athlétique, cheveux foncés coupés court et un large sourire qui éclaire son visage à la moindre occasion, même quand il n'y a vraiment pas de quoi se marrer.

Mon premier psy a décrété que je souffrais d'anthropophobie – la peur de toute interaction humaine. En l'occurrence, une anthropobie assortie d'une dose bien malsaine de dacnomanie, c'est-à-dire l'obsession du meurtre. Il me l'a annoncé par Skype. En échange de ses considérations psychologiques, je l'ai regardé se branler. Il avait une petite bite. Je crois que la seconde partie de son diagnostic est exacte. Mais je n'ai pas peur de l'interaction humaine. J'ai peur de ce qui risquerait de se produire si je me trouvais suffisamment près d'un humain pour interagir. Disons que j'ai du mal à jouer à des jeux calmes avec les autres.

Si je me donne beaucoup de mal pour éviter les contacts physiques, je passe mes journées à pratiquer l'interaction humaine virtuelle. Pour les hommes qui se branchent sur ma webcam, je suis JessReilly19, une pétillante jeune fille de dix-neuf ans, élève en école de tourisme, qui aime la pop, les beuveries entre étudiants et le shopping. Aucun d'eux ne sait qui je suis vraiment. Je suis celle qu'ils veulent que je sois, et ça leur plaît comme ça. À moi aussi.

Si je leur disais qui je suis vraiment, ça ruinerait un peu l'ambiance. Mon véritable nom est Deanna Madden, et ma mère a massacré toute ma famille avant de se suicider. À l'époque, l'histoire avait fait les gros titres, c'était le drame de l'été – dans la catégorie « famille parfaite frappée par une tragédie ». Mon nom était célèbre, il attirait la sympathie. Puis d'autres tragédies ont éjecté ma famille des écrans-radars de l'actualité. J'ai beaucoup hérité de ma mère, à commencer par ses traits délicats, ses longues jambes et sa chevelure sombre, mais notre principal gène commun est la tendance au meurtre. C'est pour cette raison-*là* que j'évite le contact avec les autres. Parce que j'ai envie de tuer. En permanence. Je ne pense qu'à ça, ou presque.

Mes démons intimes m'ont conduite ici, dans l'appartement 6E. Mon univers depuis trois ans. Tout ce dont j'ai besoin se trouve dans ces quatre-vingts mètres carrés. C'est là, entre ces murs, que j'ai appris à gagner ma vie et à optimiser mes revenus. De 8 heures à 15 heures, je travaille pour le site Sexnow.com, dont la clientèle est en grande partie asiatique, européenne et australienne. De 18 heures à 23 heures, j'évolue en territoire américain : Cams.com. Entre ces deux créneaux, je mange, je fais de l'exercice, je prends une douche et je réponds à mes e-mails, toujours dans cet ordre. Je m'impose un emploi du temps strict. Ça permet à mon cerveau

d'adapter son comportement en fonction des horaires et ça m'aide à contrôler mes pulsions et mes fantasmes.

Dès que c'est possible, j'essaie de convaincre mes clients de laisser tomber les sites de webcam et de passer par mon site personnel pour réserver un rendez-vous et me payer. Ainsi, j'empoche 96,5 % de leurs dépenses et je peux les dissimuler à l'Oncle Sam. Les sites de webcam, eux, m'en reversent seulement 28 % – du vol pur et simple. À 6,99 dollars la minute, je peux me faire 55 000 dollars dans les bons mois et, dans les mauvais, autour de 30 000 dollars.

Cette somme représente environ 70 % de mon revenu total. Le reste provient des abonnements à mon site, donnant accès au *live* de mes différentes sessions sur webcam. Au minimum, quatre heures de programme par jour, pour lesquelles mes abonnés déboursent 20 dollars par mois. Je ne lâcherais même pas 10 cents pour assister à mes branlettes *online* mais, apparemment, trois cent cinquante membres sont d'un autre avis.

Pour 6,99 dollars, mes clients ont le droit de me révéler leurs secrets sexuels et de fantasmer comme bon leur semble, sans craindre de se trahir ou d'essuyer des critiques. Je ne juge pas les hommes ou les femmes qui, au fil des discussions, me confient leurs secrets et leurs perversions. Comment le pourrais-je ? Mon secret, mon obsession est bien pire que tout ce qu'ils m'avouent. Pour en garder le contrôle, j'ai choisi de faire la seule chose possible : m'enfermer. Ainsi, je me protège et je protège les autres.

Bref : je m'en fous plein les poches. Tout cet argent, je n'ai aucune idée de ce que je pourrais en faire. Je ne peux quand même pas dépenser *autant* en sex-toys et en lubrifiant ? Comme le fait de penser à l'argent m'amène à penser à la vie hors de mon appartement, je me l'interdis. L'ensemble de mes revenus atterrit sur mon compte en banque et je ne m'en préoccupe pas. Peut-être m'en servirai-je un jour, peut-être pas. Mais je préfère avoir tout ce cash plutôt que rien du tout. Je me sens protégée. J'ai l'impression qu'au moins une partie de ma vie se déroule normalement.

J'essaie de dormir huit heures par nuit, minimum. C'est vraiment la nuit que je dois lutter de toutes mes forces. Quand la soif de sang, de carnage, est la plus violente. D'où le marché que j'ai conclu avec Simon Evans. Simon vit à trois portes de mon appartement, dans ce trou à rats qu'on appelle un immeuble d'habitation. En trois ans, il est devenu sévèrement

accro aux analgésiques. Je m'assure que son flacon de gélules est toujours rempli, lui se charge de m'enfermer le soir venu. Ma porte est très certainement la seule de la résidence à ne pas être équipée d'une serrure à *l'intérieur*.

Auparavant, c'était Marilyn qui s'en occupait – une sorte de gentille grand-mère qui lutte pour survivre avec la misérable aumône de son aide sociale. Elle vit à côté de chez Simon. Mais Marilyn s'angoissait pour un rien : elle avait toujours peur qu'en cas d'urgence personnelle, ou d'incendie, ou d'autre chose, je puisse avoir besoin de sortir. J'ai dû faire appel à quelqu'un d'autre. Parce que je pressentais la suite : une nuit, mes doigts auraient commencé à me picoter ; j'aurais fini par prendre mon téléphone pour demander à Marilyn de venir m'ouvrir ; à l'affût devant la porte, j'aurais attendu le cliquetis des gorges dans la serrure, puis j'aurais ouvert pour faire face au visage ridé et fatigué de ma voisine. Et je l'aurais tuée. Pas tout de suite : je l'aurais poignardée à plusieurs reprises en prenant garde de la laisser en vie, puis j'aurais attendu qu'elle s'enfuie, qu'elle hurle. J'aime les hurlements. Les vrais hurlements, pas ces simulacres pathétiques de cris de terreur dont se contente trop souvent le cinéma. Ensuite, je l'aurais poursuivie dans le couloir et je l'aurais achevée le plus lentement possible. Pour prolonger sa souffrance, prolonger son agonie, prolonger ce moment où elle aurait pris conscience d'avoir provoqué sa propre mort. J'en étais arrivée au point de choisir mon couteau et de le glisser dans la boîte en carton près de la porte, parmi mon courrier et d'autres bricoles. C'est là que j'ai compris : je jouais avec le feu. Et c'est là que j'ai demandé à Simon de remplacer Marilyn. L'addiction de Simon supprime chez lui toute préoccupation éventuelle pour mon bien-être.

Je sais ce que vous pensez : je dramatise. J'ai vu un film adapté de Stephen King, un soir, et l'idée du sang a commencé à m'exciter. Mais vous ignorez l'étendue de ma dépravation. Vous ignorez contre quelles pensées je dois me battre, quelle force en moi je dois maîtriser. Simon n'en a pas la moindre idée. Il me prend pour une sorte d'ermite terrorisée par la nuit. Une noctambule. Je suis sûre qu'il trouve ridicule ma détermination insistante à me faire enfermer, et mes exigences impérieuses très exagérées. Le danger qui me menace s'intensifie chaque fois qu'il est en retard, mais ça n'est pas fréquent. Et il me suffit d'évoquer la possibilité de lui couper les vivres pour avoir de nouveau toute son attention. Rien de plus fiable sur terre que les pulsions d'un junkie. Elles sont pires que les miennes, je crois. Mais la

seule personne qui souffre de l'addiction de Simon, c'est Simon lui-même.  
Moi, au-delà des murs de mon appartement, c'est tout un monde de victimes qui m'attend.

## 2

Ses fantasmes deviennent plus intenses. Presque trois ans se sont écoulés depuis la dernière fille et son envie l'emporte désormais sur la partie rationnelle de son esprit. L'invitation n'a rien arrangé. Comme une gigantesque enseigne en lettres de néon proclamant « elle vient d'avoir six ans ». Il l'a reçue par la poste : un papier bristol rose couvert d'indications dans une petite écriture enfantine qui ne peut être que la sienne.

Il avait espéré qu'il n'aurait pas besoin de se gratter, que la démangeaison pouvait être maintenue à un degré supportable, contrôlable. Mais il sent sa résolution faiblir. Il sent la fin prochaine de l'accalmie. Il espère que les jeux de rôles vont permettre d'apaiser sa démangeaison. Ces sessions lui procurent un tel bien-être qu'il garde espoir.

Mais il doit se préparer à tous les cas de figure. S'il doit trébucher, s'il doit chuter, tout doit être en place. Cette fois, il gardera la fille plus longtemps. Il emmagasinera assez de souvenirs pour tenir plus longtemps. Ses mains tremblent. Il les fourre dans ses poches. Il traverse la pelouse et s'arrête devant le mobile home. Il sort l'enveloppe froissée qui contient la clé. Il jette un coup d'œil dans la cour déserte : le vent fait crisser les broussailles, le lieu est désert. Il déchiquette l'enveloppe, ignore la lettre du propriétaire et prend la clé.

Se préparer. Juste pour être sûr. Peut-être qu'il n'aura pas besoin de cet endroit. Mais dans le cas contraire, mieux vaut être certain que tout est en place. Par le passé, se préparer lui a toujours été bénéfique.

### 3

Mon oreille gauche jouit d'une excellente acuité auditive et j'aime m'asseoir tout contre la porte de mon appartement, pour écouter ce qui se passe dans le couloir du sixième étage. C'est incroyable comme les gens peuvent se trahir dans le simple trajet menant de l'ascenseur à leur appartement. Parfois aussi, ils sortent de leur appartement pour « préserver leur intimité » – je trouve ça hilarant. Assise contre la porte, j'entends les disputes, les conversations téléphoniques secrètes et tous ces petits actes de la normalité quotidienne tellement révélateurs d'une personnalité.

Pendant longtemps, Simon était pour moi « le Fumeur roux ». Je garde toujours un petit calepin dans la boîte en carton rangée près de la porte. Sur une page, j'ai fait la liste de tous les habitants de l'étage, y compris moi. Il y a quinze « sixiémistes », comme je les surnomme, et quand Simon a emménagé j'ai écrit en haut de la page « le Fumeur roux ».

Il s'est installé avec une fille qui, pour autant que je puisse en juger à travers l'œilleton, était juste un cran au-dessus de la pauvre zonarde. Ils s'engueulaient en portant des sacs noirs remplis de je ne sais quelles conneries, et elle l'a coupé à deux reprises entre l'ascenseur et leur porte. J'ai débuté une nouvelle page avec « Zoé la zonarde ». Plus tard, j'ai appris qu'elle s'appelait Beth et qu'elle était serveuse dans un Applebee's. Deux semaines après leur arrivée, ils se sont battus, elle est partie et j'ai déchiré sa page. Au moment de leur séparation, leurs paroles laissaient présager qu'elle n'était pas près de revenir.

La nouvelle petite amie de Simon se prénomme Vicodin. En échange de ma réclusion, je m'assure qu'elle lui rend visite régulièrement. À en croire son degré de dépendance, Vicodin est une petite salope très exigeante qui le transforme en esclave soumis, tortillant et geignard, quelques jours avant le 1<sup>er</sup> du mois, date de la livraison de sa commande. Simon le sait : si jamais il



ouvre ma porte et me laisse sortir avant le matin, ses prescriptions s'arrêteront aussitôt et son addiction décuplera. Mais il ne se rend pas compte que je pourrais le tuer de mes mains.

## 4

### Annie

Annie est assise sur un tabouret haut dans la cuisine. Elle donne des coups de pied contre le bar pour faire tourner le tabouret, à droite puis à gauche. Son sac à dos aux coutures élimées par trois années d'utilisation est posé par terre, comme épuisé par une journée de lecture, d'écriture et de trajets en bus.

— Arrête ! lui dit sa mère sans se retourner.

Le choc sourd des coups de pieds d'Annie commence à lui taper sur les nerfs. Elle prend deux tranches de pain qu'elle tartine de beurre de cacahuète. Puis, avec un long soupir, elle referme le couvercle du bocal et ouvre le pot de confiture en jetant à sa fille un regard sévère.

Annie s'arrête mais continue de faire tourner le tabouret, cette fois en s'aidant de ses mains. Elle regarde l'horloge numérique du micro-ondes : 15 : 49. Encore deux jours avant la fête. Elle repousse le tabouret, les semelles usées de ses baskets chuintent sur le linoléum propre tandis qu'elle marche vers la table ronde à l'autre bout de la cuisine. Elle la contourne à pas lents en passant les mains sur les sachets en plastique aux étiquettes colorées remplis de bonbons, de feutres et d'autocollants. Il y en a dix, pour ses dix meilleures amies. En entendant son père l'appeler, elle se retourne et court en direction de la voix. Elle le retrouve dans le salon, assis dans son fauteuil.

Comme il a envie qu'on lui tienne compagnie, Annie s'installe dans le canapé, pelotonnée contre l'accoudoir, jambes repliées sous elle. Le chien – un bâtard qui a gratté pendant deux semaines à la porte de leur mobile home avant que sa mère se résigne à lui ouvrir – saute sur le canapé à côté d'Annie et tourne en rond sur lui-même deux fois avant de venir se coller

contre elle. Les poils drus noirs et gris de l'animal piquent sa jambe nue. Elle se penche vers lui et lui tapote la tête. Sa queue frappe des coups sourds, lents et réguliers. Il ouvre un œil et regarde Annie d'un air satisfait. C'est un bon chien, mais ce qu'elle veut vraiment c'est un chat – avec un pelage tout doux et de grands yeux –, qui passerait la nuit blotti dans son lit.

— C'était comment, l'école ?

La voix de son père est un grincement rendu encore plus crissant par des années de cigarettes et de toux. Il prend sa tasse de thé. Des gouttes de condensation glissent sur le verre et s'écrasent avec un bruit mat sur la surface ébréchée de la table.

— C'était bien, papa.

— Tu aimes ça, le primaire ?

Une publicité pour soda passe à la télé. Annie regarde une pop star chargée de bijoux danser dans la rue et chanter parmi les passants.

— Oui oui.

— Et ta maîtresse, elle est comment ? Mme Perroquet, c'est bien ça ?

Annie est prise d'un gloussement. Elle se penche vers son père et lui pince le bras.

— Mme Lalouette ! Je te l'ai déjà dit au moins *huit* fois, papa !

— Oh, désolé. Je me suis emmêlé les pinces.

Il ébouriffe ses cheveux blonds d'un geste affectueux.

— Tu es impatiente de faire ta fête ?

Elle hoche la tête avec enthousiasme.

— Super impatiente, papa.

*PLAISIR ANAL CHEZ L'HOMME : Beaucoup d'hommes prennent du plaisir dans le sexe anal, et parviennent à éprouver un orgasme par la pénétration anale et la stimulation de la prostate. On appelle pegging la pratique sexuelle consistant pour une femme à pénétrer l'anus d'un homme avec un godemichet-harnais ou strap-on<sup>1</sup>. Dans le British Medical Journal, une enquête du National Institute of Health précise : « Il existe peu de statistiques officielles sur le nombre d'hommes hétérosexuels acceptant d'être stimulés au niveau anal dans une relation hétérosexuelle. Une étude empirique révèle toutefois que ce nombre est substantiel. Si les données concernent presque exclusivement la pénétration et très peu la stimulation superficielle de la zone péri-anale par les doigts ou par la langue, on peut considérer que ces pratiques sexuelles sont courantes chez les hommes, quelle que soit leur orientation sexuelle<sup>2</sup>. »*

Le pseudo des clients peut en dire long sur leur personnalité. Quand le pseudo est descriptif, comme DoctorPat92 ou AvocatHot, il désigne souvent ce qu'ils sont ou auraient voulu être. Quand il inclut des chiffres, ils correspondent en général à l'année de naissance d'un de leurs enfants, à l'année où ils ont été diplômés ou bien à leur âge. Beaucoup de « docteurs » passent dans mon salon de chat mais DoctorPat est, en ce qui le concerne, un véritable docteur. Et, comme vous l'aurez sans doute deviné, j'ai de temps en temps recours à un docteur.

Son vrai nom est Patrick Henton, et il a cinquante-cinq ans. Il exerce comme généraliste à Buckfield, une petite ville du Maine. À en croire les avis de ses patients sur Google, il est apprécié et considéré comme compétent – même si j'ignore quelles sont les compétences requises pour être l'unique médecin d'une ville de mille neuf cents habitants. Pour mes

besoins élémentaires, il fait plus que l'affaire. Un individu qui vit séquestré sans aucun accès au monde extérieur doit vraiment redoubler d'efforts pour tomber malade ou se blesser. Mes besoins élémentaires tournent autour d'une seule chose : les médicaments. Pas pour moi, pour Simon. Je suis certaine que DoctorPat pense que c'est *moi*, l'accro aux analgésiques. Mais ce que DoctorPat pense m'est bien égal. Il me signe des ordonnances, je le regarde s'enfoncer un gode de vingt centimètres. Chacun y trouve son compte.

Nos sessions de chat ont débuté d'une façon normale, assez similaires en somme à la plupart des relations.

DoctorPat92 : Salut !

— Salut, doc. Je m'appelle Jessica. Et toi ?

DoctorPat92 : Pat. Patrick, si tu tiens aux convenances.

Je ris, assise en tailleur sur mon lit.

— Pas mon genre, l'ai-je assuré avec un large sourire. Alors, Pat, est-ce que tu es *vraiment* docteur ?

DoctorPat92 : Oui.

— Ouahou ! Ça a toujours été un de mes fantasmes, d'être docteur.

Yeux écarquillés, je me mets à genoux.

— Et qu'est-ce qui te ferait plaisir, ce soir ?

DoctorPat92 : Tu peux te déshab ?

— Bien sûr. Complètement ?

DoctorPat92 : Tu es très belle.

DoctorPat92 : Oui, lentement stp.

DoctorPat92 : Plus lent.

DoctorPat92 : Merci. Allonge-toi et parle-moi de toi mnt.

Cela fait longtemps que j'ai cessé de taper mes réponses sur un clavier. La majorité des camgirls pianotent et ne parlent pas. Pour quelle raison ? Soit elles sont nulles en anglais, soit elles bossent dans une sorte d'atelier clandestin qui, si toutes les filles décidaient d'ouvrir la bouche, ressemblerait aussitôt à une plateforme téléphonique russe. Les clients n'ont pas envie de se dire qu'ils sont un homme parmi tant d'autres. Ils préfèrent imaginer une fille dans sa chambre, sans personne autour, qui veut avoir

affaire à eux seuls. Le fait que je parle ajoute certainement à ma popularité, de même que ma nationalité américaine – une bizarrerie en soi. La première raison de mon refus de taper au clavier, c’est donc le client. L’autre raison, c’est que pianoter tout en se masturbant est un exercice vraiment difficile, en tout cas pour moi. Les hommes ne paraissent pas avoir ce genre de problème.

Nous en étions à notre huitième chat quand DoctorPat a branché sa webcam. J’aime bien voir mes clients. C’est drôle comme notre esprit se fabrique l’image d’une personne et comme, presque chaque fois, il se trompe. Concernant DoctorPat, le mien n’était pas tombé trop loin. Il était quelconque au plus haut point : un quinquagénaire typique, avec une épaisse tignasse poivre et sel, un physique moyen et une apparence moyenne. Une chose me surprit davantage en recevant le flux vidéo de DoctorPat : il était habillé. Avec ses lunettes à monture métallique posées sur son nez, il paraissait aussi innocent que s’il discutait par Skype avec ses petits-enfants. Lors de notre deuxième chat vidéo, je lui ai posé la question.

DoctorPat92 : Tu me vois ?

— Oui. La fenêtre vient de s’ouvrir. Salut !

J’agite la main avec enthousiasme, comme si j’avais passé la journée à attendre de le voir.

DoctorPat92 : Bien. Dsl, peux pas parler. Ma femme est en bas.

— Pas de problème. C’est pour ça que tu es habillé ?

DoctorPat92 : Oui

On dirait qu’il va taper autre chose. J’attends.

DoctorPat92 : Et puis

DoctorPat92 : je ne suis pas prêt à te montrer ce que j’m faire

— Pourquoi ?

DoctorPat92 : C’est bizarre.

Je ris.

— Je suis sûre que ce n’est pas bizarre. Et puis, ce n’est pas forcément mal, les trucs bizarres. En tout cas moi, j’aime bien.

DoctorPat92 : Une autre x peut-être.

— D’habitude, tu... te touches quand on se parle ?

Je descends lentement ma main sur mon corps nu. Je suis étendue de côté sur mon jeté de lit rose. Je l'ai choisi spécifiquement pour ses motifs juvéniles, innocents. Virginaux. Les hommes aiment ça.

DoctorPat92 : Parfois. Qd je suis seul. J'm te regarder. Et je pense à toi + tard.

— Quand tu es avec ta femme ?

DoctorPat92 : Oui. Ou qd je me branle.

— Tu as déjà couché avec une patiente ?

DoctorPat92 : Non.

À sa réaction, je comprends que je fais fausse route. Je laisse tomber.

— Je sais que tu n'es pas encore prêt à me montrer ce que tu aimes, mais est-ce qu'au moins tu peux me le dire ?

Il se lève, coupe sa webcam. J'attends, en gardant une expression détendue. Ou le chat est sur le point de se terminer, ou Pat est sur le point de m'en dire plus. Pour je ne sais quelle raison, les hommes paraissent plus à l'aise pour révéler un secret lorsqu'ils sont invisibles.

DoctorPat92 : Tu ne vas pas me trouver bizarre ?

Je ris.

— Promis. Je ne te trouverai pas bizarre. Je le jure.

DoctorPat92 : J'm mettre des choses en moi.

Je baisse d'un ton et prends ma voix qui signifie Oh-le-vilain-garçon-qui-m'excite.

— Tu veux dire que tu aimes te faire baiser ?

Un long silence. Je me mordille les lèvres sans quitter des yeux la webcam.

DoctorPat92 : Oui.

— Ça n'a rien de bizarre. Je trouve ça excitant. J'aime les hommes qui repoussent leurs limites...

Je glisse la main un peu plus bas, jusqu'à la ligne du maillot.

DoctorPat92 : Tu crois que je suis gay ?

La difficulté, quand on lit des questions sur un écran, c'est de ne pas savoir sur quel ton elles sont posées. Essaye-t-il de déterminer s'il est gay ?

Veut-il que je le croie ? Ou cherche-t-il juste à tester ma réaction ?

J'incline la tête.

— Ça dépend sans doute de ce que tu penses pendant la pénétration. Tu aimes bien discuter avec moi, pas vrai ?

DoctorPat92 : Oui.

— Tu sais, tu peux trouver sur ce site des hommes, des gays, à qui tu pourrais parler de tes fantasmes sans qu'ils soient choqués. Pourquoi tu ne les contactes pas, eux ?

DoctorPat92 : Pcq je t'aime bien. Tu es drôle & tendre. Je pense à toi qd j'introduis des choses en moi.

DoctorPat92 : Je t'imagine en tr1 de me regarder.

Je laisse échapper un petit rire.

— Alors, allons-y ! Prenons rendez-pour un soir où tu seras tout seul...

Ma main descend encore, je caresse mes lèvres hypersensibles du bout de mes doigts.

— ... et je te regarderai. J'ai envie de te regarder. Je n'ai jamais assisté à ce genre de chose.

DoctorPat92 : Vraiment ?

— Oui !

Je mens. C'est en fait assez banal, que des hommes me demandent de les regarder se pénétrer avec des objets. Je ne comprends pas pourquoi mais, après tout, ma chatte est parfaitement adaptée pour recevoir un gode. S'ils avaient une chatte, ils n'y mettraient sûrement rien. Et je n'ai pas de prostate. Si j'en avais une, peut-être comprendrais-je l'intérêt du sexe anal. À en croire mon sexothérapeute, certains des hommes qui s'enfilent des godes sont *bel et bien* homosexuels, mais refusent de se l'avouer. Ils se disent que, si une fille les regarde se prendre une bite noire de vingt-cinq centimètres, ça n'a rien d'une pratique gay. Pour autant, comme mon thérapeute me l'a expliqué, il ne suffit pas qu'un type aime se fourrer des trucs dans le cul pour être gay. Il y a des hétéros qui prennent leur pied de cette façon sans avoir aucune envie d'être touchés par un autre homme.

Je me garde donc bien de sauter aux conclusions et n'en déduis pas que DoctorPat est gay, ou hétéro, ou un peu des deux. Pour être tout à fait



honnête, je m'en contrefous royalement. La seule chose qui m'importe, c'est cette petite horloge en haut à droite de mon écran qui convertit chaque minute écoulée en dollar.

C'est ainsi que notre relation a débuté. J'ai attendu deux mois avant d'évoquer les ordonnances, attendu de voir s'il allait être un client régulier. Quand ç'a été le cas, je lui ai proposé ce petit marché et il a accepté. Notre arrangement dure depuis deux ans. Deux ans pendant lesquels j'ai regardé ce docteur éminemment banal chevaucher de gros godes en plastique, s'enfiler des chapelets thaï et même, une fois, sans prévenir, transformer une canette de Budweiser en bijou d'anus. Un webchat toutes les deux semaines en échange d'une ordonnance chaque mois. Je soupçonne DoctorPat de se livrer à cette activité illégale par peur que je le fasse chanter. Il a une femme et trois gosses, des ados, comme je l'ai découvert facilement après quatre minutes de recherches sur Google. Il n'a aucune raison de s'inquiéter : ce qui l'excite ne regarde que lui, pas moi ni qui que ce soit d'autre.

## 6

Les lumières s'éteignent. C'est un réglage automatique à la fin de chaque session. Je roule sur le lit et reste étendue un moment, immobile, le temps que mon corps nu se rafraîchisse maintenant que la chaleur des spots a disparu. Je fixe le plafond en voûte, mes yeux suivent les gaines des conduites apparentes.

Mon appartement est une vaste pièce de type loft. J'ai la nette impression que tout le sixième étage a été conçu après coup – un simple grenier dont la fermeture a été décidée in extremis. La moitié de mon espace est inutilisable : à cause de l'inclinaison du plafond, des pans entiers de murs ne dépassent pas un mètre de haut. La cuisine, composée d'une enfilade de placards et d'appareils d'électroménager, occupe le milieu du mur du fond. Elle fait office de séparation entre mon espace de vie personnel, qui prend la moitié de l'appartement, et mon studio de webcam. L'aménagement est bizarre, la pente du toit m'assure au moins une bosse sur le crâne par mois mais, comme c'était l'un des seuls appartements équipés d'un lave-linge/sèche-linge, j'ai sauté sur l'occasion. Me retrouver tard le soir dans la laverie communautaire de l'immeuble aurait à coup sûr mis un terme à mon record personnel d'années-passées-sans-tuer.

Je suis bien consciente du fait que, pour un individu normal, je mène une existence étrange. Mais je me suis fait une raison. Ce choix de vie me convient car je sais qu'il n'y en a pas d'autre possible pour moi. Si je veux protéger les autres, j'ai besoin d'être enfermée. Est-ce que je n'ai pas envie de traverser la vie en toute liberté, d'avoir des amis, de tomber amoureuse, de sentir la caresse du soleil sur mon visage ? Si. Mais cette option m'est définitivement interdite. Inutile de me torturer en ressassant à l'infini.

À une époque, je tenais le cahier de ma prochaine vie. J'étais abonnée à toutes sortes de magazines et j'y découpais tous les éléments qui

composeraient ma future existence pour les coller sur mes pages carrées. En quelque sorte, mon Pinterest avant Pinterest. Selon mon psy, cette activité était une entrave à ma guérison et à mon bien-être. Rétrospectivement, je crois qu'il avait raison. Ça n'était pas sain de rêvasser devant ces pages avant d'aller au lit, l'esprit encombré de soirées entre filles et d'histoires d'amour. Mais je ne voulais pas jeter mon cahier, je m'y agrippais comme un alcoolique à son dernier verre, et mes conversations avec le Dr Derek dégénéraient en disputes auxquelles je mettais un terme en raccrochant violemment le téléphone. Mes doigts caressaient mon cahier avec affection et mon obsession redoublait chaque fois que mon psy me demandait d'arrêter.

J'ai passé un an avec ce cahier avant de me décider à le fourrer, avec tous mes magazines, dans un grand sac poubelle noir que j'ai posé dans le hall. Puis je me suis assise contre la porte d'entrée et, luttant contre l'envie d'ouvrir pour partir à la conquête de mes rêves et de mes espoirs, j'ai attendu d'entendre les pas de Simon.

Il est venu, il a pris le sac, et mon cahier a rejoint le fatras de détritius de la vie dans la benne derrière l'immeuble. Je l'imaginai parmi les vieilles peaux de banane, les couches et les capotes – mon précieux avenir agonisant dans la fosse commune.

Il m'a fallu plusieurs jours pour m'en remettre. Plusieurs jours sans parler à mon psy, sans sessions de webcam, plusieurs jours où je suis restée au lit, à pleurer l'existence que je n'avais pas eue. Mais le temps a repris ses droits. Des livraisons, des factures à payer, le dossier « Courrier reçu » de ma boîte mail plein à craquer. J'ai téléphoné au Dr Derek et, pour la première fois depuis des mois, j'ai vraiment écouté ce qu'il avait à me dire. De ce jour, j'ai cessé de penser à la vie que je n'avais pas. Ça a été le moment charnière qui m'a permis de percevoir ma situation telle qu'elle était. De me dire : voilà ma réalité. Et de l'accepter enfin.

## Annie

Sur la table, trois cadeaux. Ils sont emballés mais Annie en connaît déjà deux. Dimanche dernier, après la messe, elle s'est faufilée dans la chambre de sa mère et a écarté les manteaux dans la penderie : c'est toujours là que sa mère cache ses cadeaux. Derrière l'épais manteau noir pelucheux avec un trou dans l'ourlet était posé un sac en plastique. Sans faire de bruit, elle en a sorti deux paquets. Le premier était une boîte « Mon Petit Poney » contenant un cheval gris foncé. Le plastique de l'emballage était abîmé, les couleurs passées. L'autre était une trousse contenant soixante-quatre feutres de couleur. Annie a poussé un petit cri d'excitation – avant de se rappeler où elle se trouvait. Puis elle a rapidement remis les cadeaux en place et quitté la chambre avant de se faire attraper et punir.

À présent, elle examine avec curiosité le papier scintillant du troisième cadeau. Elle le presse entre ses doigts, le soulève, le secoue pour essayer de deviner son contenu. C'est une boîte carrée, assez grande pour contenir un ballon de basket. Son esprit épuise toutes les possibilités. L'idée de devoir attendre une journée pour l'ouvrir est une torture. Quand elle entend sa mère l'appeler, elle repose aussitôt le paquet, se retourne et s'élance vers elle. Ses tennis chuintent sur le sol de mauvaise qualité.

## 8

JessReilly19, c'est-à-dire moi, est la troisième fille la plus demandée sur Cams.com. La première est Tonya222, une femme de quarante-deux ans moyennement séduisante avec de faux seins énormes qui babille à longueur de journée avec une voix de bébé. La deuxième est JuneGirl, une gamine russe qui a une maîtrise hallucinante de l'anglais et peut s'introduire une canette de Monster Energy dans à peu près tous les orifices. Derrière le trio de tête se pressent quelque deux millions d'hôtesse, la plupart européennes, couvrant toutes les formes, tailles et perversions existantes. Et derrière chaque trans de cinquante kilos dotée d'une queue de vingt-cinq centimètres, cent clients payants sont prêts à se délester d'un salaire si durement gagné.

Ma popularité est fondée, je pense, sur plusieurs critères, à commencer par mon abattage. Plus on travaille, plus on rencontre de clients et, par conséquent, plus on encaisse d'argent. CQFD... Ensuite, et c'est mon atout majeur : ma nationalité. Pour tout ce qui concerne les shows érotiques par webcam, les filles de l'Oncle Sam semblent encore vivre à l'âge de pierre. Alors qu'on peut trouver dans n'importe quel patelin trente strip-teaseuses ou quarante serveuses de Hooters<sup>\*1</sup>, les sites de webcams X hébergent moins de mille Américaines. Le fait d'être américaine, de parler anglais, d'avoir un numéro vert et de connaître les résultats des Yankees m'assure au moins neuf longueurs d'avance sur toutes les autres hôtesse. Et dans le cas présent, la longueur, ça compte. Et la troisième raison de mon succès ? Je suis sexy, aventureuse et *toujours* excitée.

J'ai exploité au maximum les talents que Dieu m'a donnés pour vendre des minutes de connexion, des adhésions et des bonus. Mais le plus drôle, c'est un atout que je n'ai jamais utilisé – un carré d'as qui pourrait me

valoir une nouvelle clique de fans enragés : j'ai beau m'être autoproclamée fille la plus chaude d'Amérique, je suis toujours vierge.

Ce n'est pas une volonté délibérée de ma part. Ni le résultat de mon éducation chrétienne ou du grotesque vœu de chasteté que moi et mes six meilleures amies avons prononcé à l'époque où la mode du WWJD\*<sup>2</sup> faisait fureur. Ça s'est juste trouvé comme ça – en grande partie à cause de Francis Anderson.

Francis Anderson aurait dû emmener ses parents dehors et les abattre trois minutes avant qu'ils prennent la décision stupide de le baptiser d'un prénom qui lui garantirait souffrance et ridicule pour le restant de ses jours, telle une malédiction. Hélas, n'ayant pas le don de voyager dans le temps, il est resté coincé avec son pénible « Francis ». C'est aussi à ses parents qu'il devait un QI stratosphérique et un ensemble aléatoire de traits physiques qui pouvaient le rendre, vu sous un certain angle, raisonnablement mignon.

Je suis tombée amoureuse de Francis Anderson à trois reprises durant ma carrière de lycéenne. À chaque rupture, je me demandais ce que j'avais bien pu trouver à ce garçon. Il avait des pieds beaucoup trop grands, retirait son appareil dentaire à la cantine et, quelle que soit sa tenue, elle ne pouvait pas dissiper le halo de ringardise qui paraissait suinter de chaque pore de sa peau. Et quand je craquais à nouveau, j'étais persuadée que nous étions faits l'un pour l'autre, ses bredouillis et ses manies m'amusaient. Je décrétais que ce serait mon unique amour et que jamais, au grand jamais, je ne poserais les yeux sur un autre homme. Hélas pour Francis, un gars de l'équipe de foot, une célébrité locale au pays ou le dernier séducteur en date faisait invariablement son apparition pour ravir mon cœur. Et je le suivais toujours, sans un regard en arrière. Et Francis attendait toujours mon retour.

Quand nous sortions ensemble, ma mère n'aurait rien pu trouver à y redire : c'était des rendez-vous intellectuels qui se terminaient, en fin de soirée, par un chaste baiser. Il ne m'a jamais forcée à quoi que ce soit, sa langue n'a jamais cherché la mienne, ses mains ne se sont jamais égarées... Bref, il m'a toujours « respectée ».

Il arrive parfois que les types gentils gagnent à la fin. Francis étudie à présent à Harvard et détient le brevet d'un genre de puce électronique dont tous les restaurants se servent pour leurs systèmes de réfrigération. Je l'espionne sur le Net et une alerte Google m'avertit chaque fois que son nom est cité dans un article. Il pèse près de 200 millions de dollars et s'est

fiancé à je ne sais quelle blonde parfaite au pedigree irréprochable qui doit sans doute le sucer trois fois par jour. Putain, quelle conne je fais !

Malgré ma stupidité, il y a tout de même une chose que j'ai gardée de mes élans amoureux pour Francis : ma virginité. Son dévouement total envers ma personne et sa présence amicale constante quand nous ne sortions plus ensemble m'ont permis de rester ferme avec mes petits copains et m'ont donné assez de confiance pour ne pas me laisser bercer par des paroles enjôleuses ou presser par des mains insistantes.

Quand j'ai envisagé de me lancer dans les webcams, ma virginité a d'abord été un obstacle. Mon expertise en termes de baise et de masturbation était, au mieux, rudimentaire. Ma première fellation datait du lycée, je maîtrisais à peu près l'anatomie de la bite et des couilles ainsi que l'art de la branlette. Mais, quand j'ai décidé de me consacrer à plein temps aux webcams érotiques, j'ai eu pas mal de pain sur la planche.

Au bout du compte, c'est le porno qui a fait mon éducation. Mes professeurs avaient pour nom Jenna Jameson, Nina Hartley et Peter North. Deux semaines durant, j'ai regardé de dix à douze heures de films X, lu des manuels de séduction et pris des leçons de strip-tease grâce aux vidéos de Carmen Electra. J'étais une élève studieuse et, après une centaine d'heures de cours, je me sentais prête.

Ma première session a été un désastre : un dialogue pénible suivi d'une avalanche de gloussements nerveux de ma part. Devant la caméra, j'avais l'air de souffrir d'un manque de coordination, je cambrais mon corps selon des angles bizarres, mes membres bougeaient maladroitement, pas du tout dans le bon rythme et la vision de mon vagin sur l'écran haute-définition me terrifiait. Mais tout finit par se mettre en place. Virtuellement guidée par mes clients ô combien patients, je devins bientôt la vierge dévergondée du Net que je suis aujourd'hui.

Mais suis-je toujours vierge ? Quelle est la définition technique ? S'empaler sur un gode de seize centimètres ou sur une vraie queue, quelle différence ?

Au train où vont les choses, j'ai l'impression que le sexe physique n'est pas à l'ordre du jour pour moi – sauf si je me découvre des penchants nécrophiles. Au fond, ma classification sexuelle n'a plus vraiment d'importance. Les seuls hommes qui s'en préoccupent sont mes soupirants

potentiels, et aucun d'eux n'est tapi dans les recoins encombrés de mon appartement.

Une vierge est généralement décrite comme un être pur et innocent. Mais aussi comme une femme « pas encore explorée ou exploitée par un homme ». Selon ces deux définitions, je ne suis absolument pas une vierge. Et même si on se limitait à une évaluation technique en divisant mon corps en quadrants et en les analysant chacun séparément, chercher à déterminer si mon vagin est « pur » n'aurait rien de pertinent dès lors que tout le reste l'est si peu.



L'homme regarde jouer les petites filles. Leurs sourires joyeux, l'innocence de leur jeunesse. Puis il s'écarte de la vitrine et s'avance vers la caisse en sortant son portefeuille. Il lutte contre l'envie de jeter un dernier coup d'œil par-dessus son épaule. C'est une petite ville. Les habitants repèrent les moindres choses, et les comportements inhabituels se font vite remarquer. Un cri de plaisir vient percer ses oreilles. Il se concentre sur la femme qui lui fait face. Ses lèvres. Elles forment des mots qui appellent une réaction.

— Ce sera tout ?

Il avale sa salive.

— Oui, m'dame. Merci, Ethel.

— De rien. Je te vois jeudi, et je dirai à Bud que tu es passé.

Elle lui adresse un large sourire, lui tend son sac de courses et se tourne vers le client suivant.

Il respire avec difficulté en passant devant les filles. Ses yeux ne quittent pas la poignée de la portière de son pick-up. Un pas après l'autre. Plus que trois, plus que deux, plus qu'un pas. *Ne les regarde pas. N'écoute pas leurs rires. Ne pense pas à ce qui se cache sous le fin coton de leur robe.* Enfin il est dans son pick-up. Il monte à fond le volume de la radio, démarre mais les roues du véhicule patinent légèrement car il est monté trop vite en régime.

Il doit à tout prix rentrer chez lui. S'installer devant l'ordinateur et chercher une fille. Pour un soulagement rapide. S'il ne se soulage pas, ses pensées vont s'égarer et, ces derniers temps, elles ont tendance à s'égarer là où elles ne devraient pas. Du côté de cette petite fille à laquelle il ne devrait surtout pas penser. Celle qui vit trop près de chez lui. Celle avec qui il

entretient un lien trop fort. Celle qu'il a le plus de chances de capturer. Il secoue la tête, se concentre sur la route et sur l'étape n° 1.

Étape n° 1 : rentrer.

Étape n° 2 : se connecter.

Jeremy vient livrer un colis en milieu de matinée. Je ne m'en occupe pas avant le déjeuner. Une fois assise devant mon repas, j'examine le paquet. L'enveloppe à bulles et l'étiquette de réexpédition indiquent qu'il vient d'un client. En attendant que le micro-ondes réchauffe mes lasagnes végétariennes, je le secoue, essaie de deviner ce qu'il contient. Aucun bruit, et l'emballage est mou. Sans doute des vêtements – une tenue sexy.

L'étiquette de retour indique si le client est marié. Les hommes mariés ne mentionnent aucune adresse, ou une adresse professionnelle. Les hommes mariés ne s'embêtent pas à griffonner des petits cœurs à côté de mon nom ou des smileys sur le paquet. Les hommes mariés ne veulent pas se prendre un colis réexpédié en pleine figure. Ce colis-là, avec son étiquette rose et son adresse retour dans le Maine, doit provenir d'un célibataire. Un homme qui nourrit le fol espoir de ravir mon cœur et de me convaincre d'être sienne, pour toujours et à jamais.

Le micro-onde sonne et je presse le bouton pour empêcher le minuteur de me harceler de son cri strident. J'ouvre un tiroir, prends des ciseaux à bouts ronds et ouvre le paquet.

*Deux serviettes.* Voilà qui sort de l'ordinaire. Je les soulève, examine les roses brodées sur le devant. Le cadeau me semble plus adapté à une vieille femme qu'à moi, mais c'est tout de même joli. Je cherche une carte dans le papier de soie et en extirpe une enveloppe.

D'ordinaire, ce ne sont pas des serviettes qu'on m'offre. Plutôt des bijoux, de la lingerie, des nuisettes, du papier à lettres, des vidéos pornos, des vidéos pornos privées, des sex-toys, des accessoires de sport... Ça, c'est la norme. Je déchire l'enveloppe, qui contient une carte décorée d'un golden retriever. À l'intérieur, un message rédigé à la main dans une écriture bien nette :

*Jessica,*

*Je viens de m'acheter une nouvelle machine et je voulais l'essayer. Je me suis dit que ces broderies te plairaient, et j'ai remarqué que tu aimes le rose.*

*Affectueusement,*

*Lillian*

Lillian. Je regarde l'adresse de réexpédition, qui indique « L. Baker ». Tout à coup, je comprends mieux les serviettes.

Je n'ai pas beaucoup de femmes parmi mes clients. Mais il y en a quelques-unes et, d'une certaine façon, elles me prennent plus de temps que les hommes. Elles ont davantage besoin de soins, d'attentions particulières. Elles m'écrivent de plus longs e-mails, passent plus de temps à bavarder qu'à se masturber, me posent des questions personnelles et attendent de moi que je me rappelle tous les détails de leurs préférences, de leur vie et de leurs histoires.

Pour les femmes, nos discussions consistent avant tout à créer des liens. Certaines sont des lesbiennes revendiquées, certaines sont bisexuelles, d'autres enfin sont juste curieuses. Certaines paraissent souffrir de solitude, d'autres ont envie d'explorer tout ce que la relation par webcam peut avoir de physique. Certaines, comme Lillian, ont l'âge d'être ma grand-mère, quand d'autres sont des étudiantes en quête de nouvelles expériences.

Je « connais » Lillian depuis environ un an. On dialogue à peu près une fois par mois – de simples conversations amicales où elle me demande parfois de retirer ma chemise ou de soulever ma robe pour lui montrer la dentelle de ma culotte. Nous ne nous sommes jamais lancées dans des activités explicitement sexuelles, mais elle est abonnée à mon site et j'ai vérifié ses statistiques de connexion : elle regarde au moins une heure de mes vidéos chaque jour.

C'est une femme très gentille, d'une humeur constamment agréable et toujours curieuse de la journée que j'ai passée, de la vie que je mène et, plus généralement, soucieuse de mon bonheur. Des serviettes et de la broderie : ça lui ressemble. Je sors du papier à lettre et lui griffonne un petit mot de remerciement, rapidement car l'odeur des pâtes me rappelle que je n'ai pas encore déjeuné.

Après avoir fermé l'enveloppe et écrit l'adresse, je la glisse dans le pli à destination de la société de réexpédition. Puis je retire la pellicule en plastique de la barquette de lasagne et j'attaque mon repas.

## Annie

À 15 h 30, les membres de la famille commencent à arriver à la fête. Oncle Frank est le premier. Il retire sa casquette de base-ball en arrivant dans l'entrée, adresse un sourire timide à Annie et lui tend un petit cadeau enveloppé de jaune – et d'au moins un demi-rouleau de scotch. Elle sautille, excitée, en entourant sa taille de ses bras, et respire l'odeur de cigarette et de terre qui suit son oncle partout. Avec un sourire rayonnant, elle attrape le paquet et le secoue avec passion.

— Merci, oncle Frank !

Il lui serre tendrement la nuque et sourit en baissant les yeux vers elle.

— Je t'en prie, ma jolie.

Il s'accroupit, pour la regarder droit bien en face.

— Tu veux l'ouvrir maintenant ?

Elle écarquille les yeux.

— Je peux ? murmure-t-elle.

— Bien sûr. Tiens, allons nous asseoir sur les marches de derrière pour ne pas gêner les autres.

Il se redresse, lui tend la main. Elle y glisse sa minuscule main et tire pour le conduire à travers le petit salon jusqu'à la porte arrière, passablement usée.

Ils sont assis tout près sur les marches en béton du perron de l'arrière-cour. Leurs têtes se touchent, leurs jambes aussi. Annie s'appuie contre son épaule tandis que ses doigts impatients retirent le papier. À la voir

s'acharner sur le scotch, il a un petit rire. Il prend doucement le paquet et défait le ruban.

— Voilà, dit-il en lui rendant le paquet. Maintenant, tu peux tout arracher !

À l'intérieur du mobile home, la porte d'entrée s'ouvre sur une petite fille. Son père la tient par la main en franchissant le seuil, mais elle se met à courir vers la table couverte de cotillons. Ses pieds martèlent le mince revêtement de sol.

— Où est Annie ? demande l'homme en regardant sa fille s'élancer dans le couloir.

— Elle sera là dans une minute, lui répond Carolyn Thompson avec un sourire en posant un pot de thé. Elle va être folle de joie de voir Dana. Ça fait très longtemps que vous ne nous l'avez pas amenée !

L'homme grimace en s'essuyant le front de sa manche de chemise.

— Vous savez ce que c'est, Carolyn. Les gosses ont trop de tentations, de nos jours.

La femme hoche la tête et dispose quelques tasses sur la table avant de retourner dans la cuisine. Au passage, elle s'arrête devant la porte de l'arrière-cour, regarde le perron et voit son frère penché vers Annie, en train de lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

## 12

J'ai deux psys. Je ne sais pas vraiment pourquoi, si ce n'est que je suis incapable de dire à l'un ce que je peux dire à l'autre, et vice-versa. Je les paie tous les deux, ce qui fait figure d'anomalie pour moi qui suis habituée à échanger des biens contre des services. Le sexe – même par Internet – semble être une monnaie universelle. J'ai essayé d'utiliser un de mes clients comme psy, un jour, et ç'a été une catastrophe. Il faut dire qu'avec un pseudo comme Eskro12, j'aurais dû me douter dès le début que ça ne marcherait pas. C'était le type avec une petite bite.

Le Dr Brian Russell est mon premier psy. Mon sexothérapeute. Pour faire court : c'est le pote avec qui j'aime bien bavarder. Sur les photos de son site, il est blanc, mince, chauve, et tout en lui *hurle* qu'il est gay, même s'il ne fait rien de plus que sourire en costume-cravate devant l'objectif. Je voulais un psy gay pour évacuer le risque de l'exciter quand je lui décrirais mes sessions. Je lui parle de mes clients, il m'explique leurs motivations sexuelles et de quelle façon je peux nouer un lien avec eux. C'est du moins la description officielle de notre relation. En réalité, on passe le plus clair de notre temps à rigoler. Je n'ai personne d'autre à qui parler de mes sessions de webcam et, compte tenu de notre relation docteur/patient, sa discrétion est garantie.

Le Dr Derek Vanderbilt est mon second psy et je le paie depuis dix-huit mois. Ces trois dernières années, il représente à mes yeux ce qui se rapproche le plus d'un ami. Je n'ai pas réussi à trouver une photo de lui sur le net, ce qui m'agace au plus haut point. Pour je ne sais quelle raison, savoir à quoi ressemble la personne à l'autre bout du fil me donne l'impression de contrôler la situation – en tout cas, c'est l'idée que je me fais. On se parle une fois par semaine, le mercredi à 14 heures. Il m'a fortement incitée à passer à deux séances hebdomadaires mais je n'en ai pas



tenu compte. Il ignore que je vois un autre psy. S'il le savait, il ne se ferait sans doute pas tant de souci pour ma santé mentale. À Derek, je parle surtout de mes pulsions meurtrières et des conséquences qu'a sur moi l'isolement. Je me fiche bien que le goût du sang me rende dingue, beaucoup moins de finir dans un asile de dingues. Ce serait sûrement mauvais pour les affaires – de quoi faire flipper mes clients.

— Racontez-moi votre dernier fantasme.

La voix de Derek est veloutée, profonde, masculine. Je pourrais l'écouter parler toute la journée mais, au tarif horaire de 150 dollars, je préfère me limiter à des séances d'une heure.

— Je pénètre dans une maison, la nuit. Tout est calme. Le seul bruit perceptible est le bip régulier d'une alarme à incendie. Ce bruit me rend folle. Comme je ne trouve personne au rez-de-chaussée, je monte l'escalier. Les battements de mon cœur sont anarchiques. Je suis trempée.

— Trempée... parce qu'il pleut ? demande Derek d'une voix plaintive.

Je me vois obligée de clarifier :

— Non. Trempée, excitée, quoi.

— Vous êtes souvent excitée, dans vos fantasmes ?

Question qui risque de nous éloigner de mon histoire, et je tiens absolument à lui raconter mon foutu fantasme. Il agit souvent de la sorte : il saute sur un détail, au hasard, et le traque jusqu'à ce que nous ayons épuisé le malheureux sujet.

— Parfois.

Je sais qu'il espère davantage, mais je reprends :

— Je monte l'escalier et la troisième marche grince – très fort. Un chien à l'étage se met à gémir. Je sais que je vais devoir le tuer. Comme je ne veux pas le tuer, je suis sur le point de faire demi-tour. Mais mon besoin est trop violent, il frappe des coups sourds dans mon crâne au rythme de l'alarme anti-incendie. Je dois l'assouvir.

Je marque une pause ; par chance, Derek se tait. Je poursuis :

— Le palier est éclairé par une petite veilleuse en forme de Père Noël. Ce détail me déstabilise, car on n'est plus en hiver. Je la fixe un moment avant d'entendre un grattement contre une porte. C'est le chien. Je tends la main vers la poignée et, tout à coup, un couteau se matérialise entre mes doigts.

J'ouvre lentement la porte. À l'intérieur, la chambre est plongée dans l'obscurité. Le chien lève la tête vers moi. C'est un vieux golden retriever. Son échine frémit, sa queue remue, il me regarde avec des yeux d'un bleu voilé. Je me mets à pleurer. Pas à sangloter : je sens de minces filets de larmes jaillir de mes yeux. Je ne tue pas le chien mais, devant cet aveu de faiblesse, ma soif de sang enrage.

Je change de position. Le souvenir de mon rêve m'emplit de nouvelles pulsions.

— Les martèlements s'intensifient dans mon crâne. C'est la même sensation lorsque je suis vraiment excitée, quand mon corps s'embrase, exige d'être soulagé. Je ferais n'importe quoi, l'exaltation m'aveugle, je deviens incapable d'avoir la moindre pensée rationnelle. Le besoin l'emporte sur la raison et la compassion. Je me précipite dans la chambre, inquiète à l'idée de les avoir réveillés, perdant ainsi l'avantage de la surprise. Je m'arrête devant leur lit, attends que mes yeux s'accoutument à la pénombre. Je suis furieuse contre moi d'avoir épargné le chien, j'entends ses vieilles pattes marteler la moquette quand il s'approche. Il s'assied à mes pieds et me regarde en haletant. Ces halètements joyeux se mêlent au chœur assourdissant dans ma tête, et je connais la seule façon de le réduire au silence.

Je m'interromps un instant, le souffle court, excitée par mon récit qui semble décupler l'intensité de mon envie. Parler à Derek est une lame à double tranchant : il m'aide à calmer mes pulsions mais, le temps d'y parvenir, celles-ci gagnent en puissance.

— Mes yeux habitués à la nuit voient enfin la chambre : c'est une suite parentale. Il y a deux corps sur le lit. L'homme a repoussé le drap, il est étendu sur le dos. La femme dort sur le côté. Je fais le tour du lit pour m'occuper d'elle en premier. Ensuite, je...

— Comment vous la tuez ?

J'observe un temps d'arrêt et, poings serrés, m'efforce de contenir le flot d'excitation qui gronde en moi de plus en plus fort.

— Avec le couteau. Je la frappe au cou. Elle se débat mais n'arrive plus à parler. Je la regarde mourir.

— Et comment vous sentez-vous quand elle meurt ?

— Toute-puissante.

Je ferme les yeux en répondant, car je sais que ce n'est pas ce qu'il attendait. Il continue de croire que quelque chose va changer. Que l'émotion du regret va commencer à faire son apparition dans mes fantasmes.

— Et après ?

— Je m'occupe de lui. Et je prends mon temps. Je commence par son torse. C'est là que je le frappe, ce qui le réveille instantanément. J'attends d'être sûre qu'il ait vu sa femme. Puis je l'achève.

— Pourquoi attendre qu'il la voie ?

Je me frotte le front.

— Je ne sais pas. Parce que je suis psychotique.

— Ce fantasme n'a pas l'air de vous rendre très heureuse.

— Parce que ça a déjà été le cas ? C'est un truc tellement... tordu. Je me déteste, de prendre mon pied avec ce genre de saloperie. Ces derniers temps, ça me déprime même plus que d'habitude.

— Vous voulez que je vous prescrive quelque chose ?

— Putain, non ! Je veux que vous trouviez la formule magique qui me rendra normale.

— Personne n'est normal. Les gens font juste semblant de l'être.

— Épargnez-moi ces conneries. J'ai été normale, vous savez, et ça me convenait tout à fait.

— Est-ce que votre mère vous paraissait normale ?

Je soupire – une vraie rafale de vent – et ferme les paupières. Je faisais les cent pas dans mon loft, portable collé à l'oreille ; à présent je me laisse tomber sur mon lit et fixe le plafond.

— Ouais, maman paraissait normale. En même temps, je n'ai pas eu d'autre mère pour faire la comparaison, mais elle était super. Tous les mercredis, quand on rentrait de l'école, elle nous avait préparé des cookies. Et elle adorait les bons de réduction. Papa gagnait très largement sa vie mais maman était obsédée par les bons de réduction. Elle s'y consacrait tous les soirs après avoir fait la vaisselle, pendant qu'on s'occupait de nos devoirs. Elle paraissait heureuse – un peu détachée de Summer et Trent, peut-être, mais aussi normale qu'on peut l'être.

— Détachée ? Développez.

— Elle me serrait tout le temps contre elle, elle voulait toujours que je lui parle de ma journée, et elle montait dans ma chambre pour passer du temps avec moi. Elle n'avait pas les mêmes démonstrations d'affection avec Summer et Trent. On aurait dit qu'elle n'avait pas envie de passer du temps avec ma sœur et mon frère, que ça ne l'intéressait pas. Peut-être même qu'elle avait peur de se rapprocher d'eux.

— Rappelez-vous, Deanna. Vous voyez des signes annonciateurs de ce qui allait se produire ?

Je ferme à nouveau les yeux, me concentre sur la question, passe en revue mes souvenirs. Mais je connais déjà la réponse. Car je me suis posé cette question pendant des années.

— Il y avait des moments où elle était calme ou morose, des moments où on savait qu'il fallait lui donner plus d'espace. Mais c'est un comportement habituel pour tout le monde, pas vrai ? Et parfois, elle pétait un plomb, sans raison. Elle s'en prenait à nous pour des broutilles...

Je roule sur le lit, triture la couture de mon édredon.

— Il y a eu un truc, une fois, quand j'étais jeune. J'ai surpris maman et papa en train d'en parler. Une histoire à cause de laquelle maman était partie... se reposer quelque temps. J'ai interrogé mon père à ce sujet, un jour, et il m'a expliqué qu'elle était juste malade. Alors j'ai décidé que ce n'était pas important. Pour être tout à fait sincère, même si elle pétait parfois un plomb, ce qui s'est passé a surpris tout le monde. Le seul indice qui me vienne à l'esprit, quand je repense à cette histoire, c'est le fait qu'elle m'ait demandé de partir ce jour-là.

*Je monte le perron de notre grande maison blanche de style colonial, un édifice imposant qui proclame notre appartenance à la classe moyenne supérieure, et ouvre d'un coup la porte d'entrée rouge. Je laisse tomber mon cartable au pied de l'escalier – avec un bruit sourd chargé de tout le poids de l'oppression éducative – et crie « Maman ! » en partant à sa recherche.*

— *Je suis en haut, ma chérie !*

*Je grimpe les marches deux à deux et arrive sur le palier du deuxième étage hors d'haleine. Je traverse le couloir d'un pas trotinant, en jetant un*

*coup d'œil à toutes les chambres jusqu'à ce que je la voie dans la mienne. D'un bond, je m'élançai vers elle.*

*— Tu ne croiras jamais ce qui m'est arrivé aujourd'hui !*

*Je m'arrête aussi sec en voyant mon lit.*

*— Qu'est-ce que tu fais ?*

*Ma valise est ouverte sur la couverture – une valise violette que je n'ai pas revue depuis l'été précédent, quand j'avais pris l'affreuse décision d'aller en stage de volley-ball. Maman a dû la récupérer au grenier. Sur le lit, des piles de vêtements pliés. Elle était occupée à ranger un jean dans la valise quand je lui ai posé la question.*

*Elle me regarde avec un sourire.*

*— Tu pars passer le week-end chez tes grands-parents !*

*— Quoi ? Pourquoi ? Jennifer organise une fête dans la maison de ses parents, au bord du lac... tu m'avais déjà promis que je pourrais y aller !*

*— Je sais, ma puce, et je suis désolée. Mais ça fait une éternité que tu ne les as pas vus et, quand ils m'ont téléphoné pour me le demander, je n'ai pas eu le cœur de refuser.*

*Je fronçe les sourcils. Ça ne lui ressemble pas du tout.*

*— Trent et Summer viennent aussi ?*

*Elle hésite en pliant un gilet gris.*

*— Non. Je ne veux pas vous mettre tous les trois dans les pattes de Papy et Nana. Et puis, ça te fera du bien de passer un peu de temps en tête à tête avec ton grand-père et ta grand-mère. Quand tu seras en fac, tu ne pourras plus les voir aussi souvent.*

*J'examine le contenu de la valise. Il y a beaucoup trop de vêtements pour deux jours. Mais maman a pris ceux qu'il fallait. Elle sait lesquels sont assortis, et ce qui est à la mode en ce moment. Rater la fête de Jennifer m'ennuie, mais je sens que maman a un autre tour dans son sac. Je suis à un mois de finir mes études au lycée et je ne serais pas étonnée qu'elle ait préparé quelque chose. Maman a toujours beaucoup aimé faire des surprises.*

*— Pourquoi vous a-t-elle demandé de partir, selon vous ?*

— Maman et moi fonctionnons de la même façon. J'étais un clone plus jeune d'elle-même. En tout cas c'est le surnom qu'elle et papa m'avaient donné...

Il m'interrompt avant que j'enchaîne :

— Deanna, si vous vous êtes toujours considérée comme le clone de votre mère, n'est-il pas envisageable que vous ayez projeté sur vous ce fantasme de violence en pensant qu'il tourmentait aussi votre mère ?

— Tout est envisageable, mais je ne crois pas qu'une simple paranoïa déclencherait de telles pulsions en moi.

Derek ne sait pas que j'ai déjà tué. Il ne sait pas que j'ai plongé un couteau dans le ventre de mes victimes et que je les ai regardées mourir. Que je n'ai eu qu'une envie après cette expérience : en vivre d'autres. D'autres bains de sang, d'autres meurtres. Je n'ai pas assez confiance dans la confidentialité qui lie le docteur à son patient. Je reprends, sans lui laisser le temps de se fixer sur cette théorie et de l'analyser jusqu'à ce que mort s'ensuive :

— Bref, je ne sais pas si elle avait planifié ce qui s'est passé, mais je pense qu'elle a dû sentir que quelque chose se préparait. Me tuer serait revenu à se tuer elle-même.

— Mais elle s'est tuée.

Je reste silencieuse.

— Ouais, mais... ce n'était peut-être pas prévu. Peut-être qu'après avoir commis l'irréparable elle s'est aperçue qu'elle ne pourrait plus se regarder en face.

— Vous y croyez vraiment ?

Je me raidis sur le lit moelleux.

— Comment ça ?

— Eh bien... pas la peine de me servir ce genre de foutaises pour évacuer mes questions.

— Ce ne sont pas des foutaises. C'est la vérité. Et si je voulais évacuer vos questions, je vous raccrocherais au nez.

— Possible.

C'est la goutte d'eau. Furieuse, je raccroche puis, cédant à mes tendances immatures, je tire la langue à mon téléphone.

Derek ne pense pas que je suis une tueuse. Pour lui, mes pulsions sont de purs fantasmes et je ne présente aucun autre des traits caractéristiques des tueurs. Il me considère comme bipolaire, que mon côté sombre n'est qu'une facette de ma personnalité, pas ma vraie personnalité. Il pense qu'on peut la compartimenter, voire l'annihiler totalement à l'aide d'un « traitement médical adapté ».

Ce qu'il ne comprend pas, c'est que parler de « mes pulsions » ou de « mon côté obscur » ne revient pas à évoquer une personnalité distincte de la mienne. En général, je l'appelle Démon, ce qui est bien plus simple pour moi que d'utiliser le terme « dacnomanie ». Et puis, quand je m'énerve contre lui, c'est bien plus simple de l'insulter s'il a un surnom. Mais Démon est juste un nom, pas une entité séparée. Démon, c'est moi. Il n'y a pas la gentille Deanna et le cruel Démon. Je suis toujours cruelle. Démon, Deanna, c'est la même chose. J'ai fini par laisser tomber le surnom et accepter les termes savants : anthrophobie, dacnomanie, psychose... Tous définissent qui je suis.

Ces multiples diagnostics pourraient être mentionnés lors d'un procès pour meurtre. Et, techniquement parlant, puisque je suis une meurtrière, ma place devrait être en prison. Mais, comprenez-moi bien : si la prison pourrait être une bonne chose pour moi, ce serait une chose terrible pour mon obsession. Parce qu'il y a beaucoup de gens en prison. Et qu'ils ne pourraient pas courir bien loin.

# 13

## Jeremy

Jeremy Bryant monte dans le vieil ascenseur métallique qui le mène au sixième étage. Il est vêtu d'un uniforme beige immaculé et ajuste le badge qui porte son nom. La livraison n'est pas programmée avant demain mais, en voyant l'adresse, il l'a ajoutée à sa tournée du jour. Ça lui fait un bon prétexte pour prendre ce fichu ascenseur, monter au sixième et répéter la procédure qu'il répète depuis maintenant trois ans : sonner, attendre, signer et partir. Rien d'assez excitant pour justifier de perdre quinze minutes d'une journée au programme surchargé. Et pourtant, il est là.

Le paquet est une petite enveloppe kraft portant le nom de « Jessica Reilly ». La plupart des livraisons à cette adresse sont destinées à Deanna Madden mais, de temps en temps, le nom sur les colis change, et Jessica Reilly revient souvent. Au début, Jeremy pensait qu'il s'agissait d'une colocation mais, après avoir partagé un trajet en ascenseur avec le concierge de l'immeuble, il avait découvert qu'elle vivait seule, payait son loyer à l'année et qu'elle était – à en croire l'homme ventripotent et malodorant – « carrément bonne ».

— Ah oui ? Bonne ?

Il y avait déjà pensé. Tout ce mystère autour de l'impossibilité de la voir avait propulsé son imagination en surrégime – convaincu qu'elle était sublime un jour, il se la représentait, le lendemain, comme une de ces créatures gargantuesques incapables de se lever du canapé sans l'aide d'un chariot-élévateur.

— *Carrément* bonne ! Un visage superbe, et un physique... Je me suis branlé pendant des jours et des jours en pensant à elle...



*Hum... Pas besoin de chariot-élévateur, donc.*

— Vous la voyez souvent ?

L'homme avait ri.

— C'est la locataire-mystère de l'immeuble, mec. Elle se planque, je parie qu'elle a peur de *quelqu'un*. Elle n'a pas quitté son appart depuis le jour de son installation. *Littéralement*. Elle a refermé la porte, et c'était fini. Il a quelques années, un type a tiré le signal d'alarme-incendie, juste pour voir si elle sortirait. On s'est tous retrouvés dehors à 2 heures du mat, à se geler le cul, mais elle n'a pas bougé.

L'ascenseur s'était immobilisé en brinquebalant et l'homme avait salué Jeremy d'un « À plus tard ! » en hochant la tête avant de s'extirper péniblement de la cabine crasseuse.

Les habitudes de livraison de la jeune femme corroboraient la déclaration du concierge. La quantité de colis qui lui étaient adressés était stupéfiante, du moins pour une personne normale qui ne dirigeait pas d'entreprise de vente au détail depuis son appartement. Ils étaient assez fréquents pour qu'il se présente presque chaque jour dans cet immeuble vétuste, et il s'était habitué, au point de ne plus s'en inquiéter, à l'ascenseur sombre qui se hissait avec peine jusqu'au sixième étage. Pendant trois ans, elle s'était obstinée à refuser de lui ouvrir la porte. Sa première livraison avait résulté en un bras de fer désastreux qui s'était conclu en faveur de la jeune femme.

*Il n'avait pas spécialement prêté attention au colis, sinon pour constater qu'il était incroyablement lourd – plus de trente kilos. C'était une grosse boîte en provenance d'un magasin de matériel électronique. Il avait failli manquer la porte : il était passé devant pour s'arrêter in extremis. Puis, ayant vérifié l'adresse, il avait frappé.*

*Il avait entendu du mouvement dans l'appartement. Bruits de pas, un peu de remue-ménage, puis une voix à bout de souffle :*

— *Oui.*

— *UPS. J'ai un paquet pour une certaine Deanna Madden.*

— *Laissez-le devant la porte, merci.*

*Il avait jeté un coup d'œil au colis.*

— *C'est assuré, m'dame. J'ai besoin d'une signature.*

— Vous n’avez qu’à écrire mon nom.

— Désolé, je n’en ai pas le droit. Si vous avez besoin de temps pour vous habiller, je peux attendre ou revenir plus tard.

— Je suis habillée mais je ne vais pas ouvrir. Laissez le colis et pour la signature, débrouillez-vous comme vous voulez.

Elle avait une voix impérieuse, mais les intonations douces de sa voix et son assurance lui avaient donné envie de voir de quel genre de femme il s’agissait. Serrant les dents, il avait regardé la porte et répondu :

— M’dame, c’est un colis assuré pour 1 100 dollars. Je ne peux pas repartir sans votre signature. Si vous préférez, je peux revenir demain ?

— Je n’ouvrirai pas plus la porte demain.

Il s’était efforcé de contenir un grognement de frustration. Il avait baissé les yeux sur le colis pesant.

— Je ne sais pas combien vous mesurez, mais c’est un paquet plutôt lourd. Vous aurez certainement besoin d’un coup de main pour le faire rentrer.

— Merci d’être si prévenant, mais je vais m’en sortir. Merci.

Merci. Une assertion à valeur de conclusion : il allait lui laisser le paquet. Elle l’avait décrété avant même qu’il le décide. Il avait soupiré, partagé entre la perspective de laisser un colis assuré à 1 100 dollars dans un couloir décrépi et celle de le reprendre pour revenir jouer le même petit numéro demain.

Il avait laissé le colis et, après avoir imité de son mieux une écriture féminine sur sa tablette numérique, il avait lancé un regard insistant à l’œilleton noir pour signifier toute l’ampleur de sa contrariété. Puis, secouant la tête, il avait repris la direction de l’ascenseur en espérant ne plus jamais avoir affaire à elle.

Cela remontait à trois ans. Trois ans durant lesquels il n’avait cessé d’entendre sa voix à travers la porte, trois ans passés à traîner, soulever et abandonner d’innombrables paquets dans ce couloir sombre. Aujourd’hui, on dirait qu’elle se fait livrer du papier-toilette par courrier éco. Il regarde le paquet cartonné adressé à Jessica Reilly. L’expéditeur est une société de réexpédition basée à Des Moines, Iowa. Encore un autre mystère. Près de

10 % des colis qu'elle reçoit passent par ce genre de service, et la plupart des autres ne portent aucune adresse d'expéditeur. Peut-être s'agit-il d'une terroriste ? Une terroriste avec un penchant pour les fournitures domestiques, qui reçoit des paquets ornés de petits cœurs dessinés.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent en grinçant dans le frottement du métal contre le métal, et il foule la moquette marron foncé du sixième étage. Il s'arrête devant la porte, se penche et tend l'oreille.

Les bruits en provenance de l'appartement varient souvent. Parfois c'est de la musique, parfois des voix, de temps en temps un cri de nature sexuelle. Aujourd'hui, tout est calme. Il se redresse et tapote trois fois.

— Laissez le paquet. Merci.

La voix retentit immédiatement. Elle vient d'en bas, comme si la femme était accroupie ou assise de l'autre côté de la porte.

*Laissez le paquet. Merci.* Il sourit malgré lui, signe sur la tablette numérique et pose le colis contre la porte.

— Bonne journée ! lance-t-il en repartant vers l'ascenseur.

Elle n'ouvrira pas la porte. Elle ne le fait jamais. Un jour, il s'est arrêté à deux portes de chez elle et s'est tapi en embuscade pendant un quart d'heure, mais sa porte est restée fermée. Le paquet posé sur le paillason ressemblait à un morceau de fromage dans une souricière.

Il presse le bouton de l'ascenseur, les portes s'ouvrent aussitôt et il entre dans la cabine. La vue sur le sixième étage disparaît quand les portes se referment.

Sur les sites de webcams, les clients doivent payer 1 dollar de plus par minute s'ils veulent allumer leur propre caméra grâce à la fonction Cam-2-Cam. Outre qu'il me permet de les voir – un avantage très apprécié des voyeuristes –, ce système inclut le son. Les clients peuvent donc parler au lieu de taper sur leur clavier. Chaque gémissement, chaque halètement me parvient avec une clarté parfaite grâce aux enceintes que j'ai disposées un peu partout dans mon studio. Certains clients n'aiment pas passer par le clavier mais sont trop fauchés pour dépenser un dollar supplémentaire et parler. Ces clients me demandent de les appeler, et d'ainsi court-circuiter le fonctionnement économique du site en composant un banal numéro de téléphone.

Quand je me suis inscrite sur ce site, j'ai dû accepter un ensemble de règles. L'une d'elles stipule que je ne dois pas entrer en contact direct avec les clients. Les coups de fil constituent une grave infraction à cette règle. Au départ, j'étais la parfaite camgirl, respectueuse des règles à la virgule près. Mordre la main qui me nourrissait avait quelque chose d'effrayant, surtout à mes débuts, quand mon compte en banque ne dépassait pas les trois chiffres et que j'ignorais encore quels seraient les débouchés financiers de cette activité. Aujourd'hui, j'enfreins les règles avec un souverain dédain. Je fais la promotion de mon site personnel, je donne mon adresse postale. J'accomplis des « actes interdits » tels que montrer mes seins lors de sessions gratuites ou autoriser mes clients à nouer un lien émotionnel avec moi.

Ces entorses au règlement sont ma façon virtuelle de faire un doigt d'honneur à Cams.com. Depuis que mon compte en banque a augmenté en proportion de mon nombre de fans, je suis de plus en plus irritée par les sites de webcam. Certes, je leur dois d'être riche aujourd'hui mais je leur ai

versé dix fois plus. Littéralement. Le mois dernier, mes revenus nets sur Cams.com ont atteint 57 000 dollars, contre 203 581,42 dollars bruts. Le site a empoché la coquette somme de 150 000 dollars en ne faisant rien de plus que diffuser mon flux vidéo. Alors j'enfreins leurs putains de règles et ils ne me disent rien.

Ça n'a pas toujours été le cas. Un jour, j'ai reçu un coup de fil d'un homme qui parlait du nez et devait être situé, sur la chaîne alimentaire, juste au-dessus du coursier. Il a commencé par me réciter un sermon tout préparé pour m'avertir que mon compte serait suspendu si je continuais d'enfreindre les conditions que j'avais acceptées en m'inscrivant. Je l'ai laissé terminer son monologue de robot avant de l'informer que, l'année écoulée, mes sessions de chat avaient rapporté à son site plus d'un million de dollars. Puis je lui ai dit que son boss n'avait qu'à m'appeler et j'ai raccroché. Dans le mois, je recevais au courrier un petit mot d'excuses signé du patron ainsi qu'un chèque de 10 000 dollars. Je ne vais pas mentir : après ça, j'ai passé la semaine avec des papillons dans le ventre.

Je comprends les règles, je comprends leur nécessité. La majorité permettent vraiment de protéger les filles, les autres sont motivées par le profit. Celles qui concernent les contacts avec les clients sont censées nous mettre à l'abri des cinglés. Ce qui, dans mon cas, est à crever de rire.

Je me protège toute seule du mieux que je peux. Les colis que m'envoient mes clients arrivent à une adresse dans un campus du Delaware, de laquelle ils me sont réexpédiés. J'ai aussi un numéro de portable du Delaware, qui correspond à un téléphone réservé à mon travail de camgirl. Ma boîte vocale annonce systématiquement que « Jessica Reilly n'est pas disponible, désolée » et qu'elle ne peut pas prendre l'appel car elle est « en train de s'amuser ». Le tout sur un ton horriblement enjoué. Les hommes adorent. Chaque jour, je reçois en moyenne, de tous les coins du monde, entre vingt et quarante messages. Je n'y réponds jamais. Quant aux textos, j'y réponds seulement quand ils concernent des rendez-vous.

Au début, je proposais une formule Texto : mes clients lâchaient 30 dollars par mois pour discuter par sms. Mais ça m'occupait à plein temps et ça ne me rapportait pas 6,99 dollars de l'heure. L'expérience s'est donc interrompue au bout de trois semaines. J'ai imaginé d'autres stratégies farfelues pour accroître mes revenus mais mon temps est mieux utilisé

quand je le passe devant ma caméra. Les spots, les clients : ils me permettent de payer mes factures et de contenir la folie en moi.

## Annie

Annie tire ses cheveux en arrière et admire le modeste paquet cadeau orné d'un unique ruban rose. Son oncle a desserré le ruban qui l'entourait.

— Allez, vas-y ! l'encourage Frank en bousculant son corps frêle d'un coup de coude affectueux.

Elle lève vers lui des yeux pleins d'espoir, sa bouche se fend dans un large sourire. Ses petits doigts agrippent et déchirent le papier cadeau, qui révèle un costume rose de princesse avec un diadème de plastique, boa en plumes et gants de soie. Le soleil fait étinceler les gros diamants roses du diadème. Annie jette l'emballage par terre et, tout excitée, brandit le déguisement. Un coup de vent soulève le boa. Frank se lève, court après le papier cadeau jaune qui roule et flotte sur la pelouse, finit par l'attraper et le froisse pour en faire une balle compacte. Il revient vers Annie avec sa balle. Elle est en train de tirer sur le diadème pour essayer de le détacher du support en carton. Le plastique est sur le point de céder quand son oncle s'assied à côté d'elle et lui prend la boîte des mains. Il retourne le carton, défait les liens de plastique. Elle se penche vers lui, il sent sa respiration sur son cou. Une fois le diadème détaché, il le lève, le dépose précautionneusement sur sa tête et fixe les dents en plastique à ses cheveux.

— Comment je suis, oncle Frank ? demande-t-elle en se saisissant du boa pour l'enrouler autour de son mince cou.

— Parfaite, ma chérie ! Tu es magnifique !

Il a parlé d'une voix bourrue et faible, mais elle a entendu ses paroles et se jette à son cou pour poser un baiser sur la joue.

— Merci, oncle Frank, murmure-t-elle.

— Annie !

Annie lève la tête et croise le regard sévère de sa mère.

— Annie, rentre tout de suite ! Oncle Michael et tante Becky sont arrivés !

Elle se lève, défroisse sa robe et prend la main de son oncle, qu'elle tire en gravissant les marches.

— Allez, viens avec moi !

— Vas-y toi, Annie. Je vais rester un peu ici.

Le visage de son oncle se ferme. Puis, il ajoute avec un sourire :

— J'arrive dans une minute, ma jolie. Obéis à ta maman, rentre !

Elle rayonne. De la main, elle vérifie que son diadème est bien en place, puis tourne les talons et disparaît dans un tourbillon blond et rose. La portemoustiquaire se referme derrière elle avec un claquement sec.

Annie court jusqu'au salon à toute vitesse et va percuter les bras que lui tend l'oncle Michael. Il la propulse en l'air en souriant, et elle éclate d'un rire aigu. Il la repose délicatement, elle agite les pieds qui retrouvent vite le sol. Sa tante Becky lui donne une boîte d'un rose éclatant nouée par un large ruban ivoire.

— Tiens ! On ne peut pas rester longtemps.

Annie s'empare du paquet et regarde le visage pincé de sa mère, en quête de son approbation.

— Viens, bichette. Tu vas l'ouvrir dans la salle à manger.

Ravie, Annie saisit la main soyeuse de sa tante et s'y agrippe en suivant son pas lent tandis qu'elles franchissent la courte distance qui les sépare de la pièce voisine.

Le cadeau est un nécessaire à coloriage, avec cahier de dessins et godets de peinture. L'étiquette orange fluo du prix n'a pas été décollée : 4,99 dollars. Les yeux écarquillés, sans cesser de sourire, elle passe nerveusement les mains sur l'emballage plastique de la boîte. Sitôt après s'être blottie contre son oncle et sa tante, elle retourne à son cadeau. Elle retire le plastique et effleure les godets, éprouve du bout des doigts la texture de la peinture. Elle ne remarque pas quand ils lui disent au revoir et partent, refermant soigneusement derrière eux la porte du mobile home.



De tous mes clients habituels, Mike est l'un des rares dont j'ignore à peu près tout. En tant que hacker, il met un point d'honneur à protéger ses informations personnelles derrière des *firewalls* inviolables. Moi, je suis incapable de passer à travers le premier *firewall* venu, et c'est pour cette raison que je le dorlote. Quand j'ai besoin de faire des recherches sur mes abonnés, Mike est l'homme de la situation.

Comme 80 % de mes interlocuteurs, il fait partie de ceux qui aiment se branler en me regardant me toucher. Certains varient les plaisirs : le fantasme de Mike ne change pas d'un iota. Dès que je vois son pseudo apparaître sur l'écran, je me déshabille, j'enfile des mi-bas blancs, une jupe plissée et un pull court. Il me demande parfois de porter des lunettes ou de me faire une queue de cheval mais, en général, ma tenue d'écolière suffit. Je m'assieds devant la caméra et j'écarte les jambes. Puis je glisse une main sous ma jupe, que je relève pour qu'il ne rate rien du spectacle, et j'attends qu'il écrive quelque chose.

HackerTBM : tu veux ma bite ?

— Oh oui, je la veux. Je pensais à elle tout à l'heure, en prenant ma douche...

Je mordille ma lèvre inférieure et, tout en jouant d'une main avec ma queue de cheval, je me titille la chatte du bout des doigts.

HackerTBM : moi aussi j'ai pensé à toi. De quoi tu as envie ?

— Je veux que tu m'obliges à m'agenouiller devant ta chaise. Ensuite, je caresse ton entrejambe et je sens la forme de ta bite bien dure sous le pantalon. Je me touche, relève un peu ma jupe et mes doigts vont et viennent entre les lèvres pendant que j'ouvre ta braguette.

HackerTBM : Ouais BB.

— Oh mon dieu, je n'en peux plus, je veux la voir ! J'adore sentir comme je te fais durcir, comme la peau de ta queue se tend... Tu bandes pour moi, là ?

Je ferme les yeux, bascule la tête en arrière et glisse deux doigts dans ma chatte. Je les fais lentement entrer et sortir pour qu'il voie bien mes lèvres s'ouvrir et se refermer sur mes doigts humides.

HackerTBM : comme 1 dingue. Je vais te démonter.

— Oh oui, mon chou... Je ne vais pas y couper. Tu vas me baiser si fort que tu vas me faire crier... Mais d'abord je veux te sucer. Sentir ta jute sur ma langue et engloutir ta bonne bite jusqu'à m'étouffer...

HackerTBM : Ouais. Vas-y, mets-la.

Je m'agenouille et presse le bouton qui connecte mon ordinateur à la webcam murale, fixée à environ 1,50 mètre du sol. Sous la caméra, également fixé au mur, un support me permet d'attacher différents godes en latex hyper-réalistes. J'en attrape un, couleur chair, de vingt et un centimètres et le mets en place. Puis je saisis le membre et lève les yeux vers l'objectif.

— Comment tu as envie que je te suce, mon chou ? Vite et fort, ou lentement, en jouant avec ta queue ?

Je sors ma langue et la pose sur l'extrémité du gland. L'écran de contrôle de la webcam me permet de vérifier le cadrage et de lire les messages du chat. Environ 10 % de mes clients utilisent un micro ; les autres se servent de leur clavier. C'est la raison pour laquelle j'ai placé cinq moniteurs dans toute la pièce. Quelles que soient mes positions, je réussis toujours à lire leurs directives.

HackerTBM : vite et fort.

J'obéis. En un mouvement rapide, j'enfourne le gode jusqu'à la garde et manque m'étouffer. Je me retire sans perdre de vue la caméra et avale de nouveau le gode couvert de salive. Je vais, je viens, mes yeux s'embuent, mes joues se creusent sous l'effort. Je me sers du réflexe de l'étouffement pour enduire un peu plus le gode de salive. De temps en temps je crache sur le gland et me frappe le visage avec. Certains hommes préfèrent une pipe bien nette, bien propre ; la majorité de mes clients sont amateurs de pipes baveuses et de gorges profondes enthousiastes.

HackerTBM : put1. J'adore ta bouche BB. Je vais te repeindre la gueule.

Je jette un coup d'œil au chrono dans le coin de l'écran : 5 mn 32 s. *Pas assez long*. Je prends ma voix implorante :

— Attends, chéri, attends... J'ai envie que tu me prennes. J'ai attendu ta queue toute la journée...

HackerTBM : OK.

HackerTBM : Allonge-toi et caresse-toi. Je vais me calmer 1 min

*Gentil garçon*. Je quitte la position agenouillée et m'assieds par terre pour lui offrir mon grand écart facial. J'active la webcam située à un mètre du sol et l'incline en direction de mon entrejambe. Mon studio est équipé en tout de sept caméras, du matériel haute-définition dernier cri. L'ensemble du système est contrôlé par une application iTouch qu'un sous-traitant indien a reprogrammée pour l'adapter à mes besoins. L'iTouch en lui-même me sert de télécommande. L'application me permet de choisir la webcam et de la contrôler, d'ajuster les spots et d'abrégier le chat quand la session prend un tour qui me déplaît. Sous la webcam de sol, un autre support de gode me permet de proposer des levrettes. À une époque, j'ai envisagé d'acheter une machine à gode électronique de type Sybian mais mon système fonctionne très bien comme ça – et un Sybian est un véritable investissement.

HackerTBM : cmt ça va ?

Ça, c'est classique : passé les trente premières secondes d'une session de cam arrive une période de repos pendant laquelle les mecs ont envie de bavarder. C'est beaucoup plus rare à la fin d'une session.

— Ça va. À part les exams de la semaine prochaine... Je suis hyper à la bourre pour les révisions...

Je grimace et continue de bouger les mains – je pars de mes tétons, qui se dressent à leur contact, et trace un sillage jusqu'à ma chatte, déjà mouillée. Je mouille toujours quand je fais des gorges profondes.

HackerTBM : toi t'as trop fait la fête ! LOL

— J'aimerais bien ! Mais il n'y a pas *un* mec potable à l'école.

Je lui adresse une petite moue tout en écartant ma chatte parfaitement rasée pour lui montrer la chair rose et moite.

HackerTBM : Wow. T'es trempée. Je vais venir et te BZ en vrai.

Mike est le seul type que je m'inquiète vraiment de voir débarquer un jour. Au début, j'ai payé une société pour sécuriser mon site internet, avec la promesse que je serai totalement introuvable. Ouais, bien sûr. Si des hackers réussissent à pirater l'intranet du ministère de la Défense, court-circuiter un package sécurité à 249,99 dollars doit être un jeu d'enfant pour eux.

— Mmm... si tu étais là, en vrai, je te baiserais comme une folle...

D'une pression sur un bouton de ma télécommande, je dézoome pour cadrer tout mon corps, puis je ferme les yeux et me lèche les lèvres en gémissant doucement. Mes doigts viennent se ficher en moi et je fixe la caméra. D'une voix impatiente, je murmure :

— Baise-moi... s'il te plaît.

HackerTBM : je suis prêt BB. Mets-toi à 4 pattes, j'ai envie de te prendre par derrière.

Je me lève pour détacher le gode et le fixer à l'autre support, un peu plus bas. Une fois ajusté, je me retourne, m'agenouille, me cambre et jette un regard par-dessus l'épaule en direction de la caméra. D'une main, j'écarte mes lèvres.

— S'il te plaît... s'il te plaît... j'en ai tellement envie...

HackerTBM : Viens me baiser. Maintenant.

Je recule lentement, laissant le gland en latex s'introduire dans ma chatte. Les mecs adorent ce moment où « ils » me pénètrent, et je n'hésite pas à en rajouter. Chaque mouvement de mes lèvres autour du membre épais m'arrache un halètement, je recule encore, le gode glisse de plus en plus profondément jusqu'à venir s'enfouir en moi. *En entier*. Je râle.

— Oh, chéri, je te sens tout au fond... j'en avais tellement envie...

HackerTBM : Demande-moi de te BZ.

Un signal sonore m'avertit de son message : je tourne la tête et regarde l'écran. Je dézoome légèrement pour faire apparaître mon visage au second plan. Je reprends mon lent va-et-vient en soufflant et en gémissant.

— S'il te plaît, Mike... j'en ai envie... S'il te plaît, Mike... Baise-moi ! Baise-moi avec ta bonne grosse bite !

Ma voix se mue en cri tandis que je m'empale sur le gode avec enthousiasme.

— Putain, putain, putain, Mike ! Oh, bon sang, tu me baises bien !

Ma voix est sourde, gutturale, je me retourne face à la webcam. Mon visage est une agonie de désir et de plaisir. Je ferme les paupières, baise le gode encore plus fort, encore plus vite. Ma respiration n'est plus qu'une suite de halètements rauques.

HackerTBM : wow put1 bb jvais jouir

Je tourne la tête, lis ses mots et continue de m'empaler frénétiquement.

— Où Mike ? Dis-moi où tu veux jouir ?

J'attends sa réponse sans quitter l'écran des yeux.

HackerTBM : Ds ta bouche

Je me retire brusquement, pivote et attrape le gode à deux mains. L'angle de la caméra m'oblige à m'allonger. Je me jette sur le sex-toy pour le dévorer, le plonger au fond de ma gorge. Tout en le suçant et le branlant de plus en plus vite, je fixe la caméra du regard. Pour encourager Mike, je gémiss et me caresse les seins, titille mes tétons...

Mon client reste silencieux presque une minute. Puis un message :

HackerTBM : put1 c'était bon. Merci Jess.

→ HackerTBM *A DÉCONNECTÉ. DURÉE SESSION : 13'24"*.

Treize minutes : 94,35 dollars. Soit 91,06 en retirant les frais de transaction. Ça paiera les factures.

Je roule sur le dos, me hisse sur mes pieds et marche nue jusqu'à la salle de bains pour aller me remplir un verre d'eau. Je sors du placard à pharmacie un flacon de Tylenol, laisse la porte ouverte et avale deux comprimés en même temps qu'une gorgée d'eau tiède. Mes yeux parcourent avec un tremblement nerveux les rangées de flacons orange sur les étagères.

Le Dr Derek me prescrit des neuroleptiques. C'est réglé comme du papier à musique : ils arrivent par la poste tous les trente jours. Je n'ai pas jugé bon de le prévenir que je ne les prenais plus depuis neuf mois. S'ils parvenaient à effacer toute pulsion meurtrière en moi, ils réussissaient aussi à évacuer de mon cerveau la moindre pensée intelligente. Quand je regarde

d'anciennes vidéos de cette époque, j'ai un mouvement de répulsion. J'étais une vraie zombie. Visage flasque, paroles vides, sexualité mécanique.

J'ai donc arrêté les neuroleptiques, qui continuent de s'accumuler dans mon placard. Le bon côté de la chose, c'est que si je décide un jour de me tuer, j'ai plus de sept cents gélules à ma disposition.

Quand je suis arrivée chez mes grands-parents ce week-end-là – le fameux week-end où ma mère, dans une crise de folie, a tué tout le monde –, ils ont eu l'air surpris de me voir. Ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille : quelque chose ne tournait pas rond.

— Deanna ?

*Ma grand-mère m'observe à travers la porte-moustiquaire en plissant les yeux comme si elle avait du mal à me voir. Elle pousse la porte, elle me regarde, puis baisse les yeux sur ma valise. Elle a l'air perplexe.*

— Tout va bien ?

*J'avance vers elle, la serre de toutes mes forces et dépose un baiser rapide sur sa joue douce et fragile.*

— Salut, Nana !

*Je me baisse pour attraper la poignée de ma valise et la tire jusque devant la porte d'entrée.*

— Maman m'a dit que je passais le week-end avec vous.

*Visiblement surprise, ma grand-mère ne tarde pas à se reprendre.*

— Oh ! Eh bien, entre ma chérie. Ne t'embête pas avec cette valise, je vais demander à ton grand-père de la porter.

*Elle m'invite à entrer, referme la porte derrière nous. Dès que je me retrouve dans le hall, mes narines s'emplissent d'une odeur de naphthaline et de vieux livres. Ma grand-mère s'affaire autour de moi, allume les lumières et règle le thermostat du chauffage.*

Les cadavres des membres de ma famille sont restés presque toute la journée à la maison avant qu'un voisin remarque des traces de sang sur la fenêtre de la cuisine. Il s'est approché et a vu ma sœur Summer affalée sur la table de la cuisine, une mare de sang coagulé autour du crâne. J'étais avec mes grands-parents à un dîner organisé par l'église quand des policiers sont venus nous prévenir. Deux agents en uniforme qui ont attendu notre retour, assis sur le perron. Leur voiture de patrouille était garée devant la boîte aux lettres. Quand mon grand-père s'est garé dans l'allée, Nana a porté une main à sa poitrine.

*Les deux hommes se lèvent lorsque Papy a fini de garer la voiture. Nous ouvrons lentement les portières. Aucun de nous n'a envie de savoir ce qu'ils font là. Dès que j'aperçois leur visage, je comprends – nous comprenons tous – qu'ils sont porteurs de mauvaises nouvelles.*

*Nana s'agrippe au bras de son mari qui avance vers les deux hommes en uniforme. Je vois la chape de peur et de doute peser sur les épaules de mes grands-parents. Je les dépasse, gravis les marches du perron, ouvre la porte d'entrée et monte à l'étage pour me changer. Je veux mettre autant de distance que possible entre eux et moi. Tout en montant les marches du grand escalier, des coups martèlent ma tête, je porte la main à mes tympans : mes doigts effleurent avec précaution une croûte de sang séché.*

Après le départ des policiers, mes grands-parents m'ont fait venir dans leur salon empesé et, la voix tremblante, les yeux humides, m'ont annoncé la nouvelle. Je n'ai pas prononcé un mot. Mon grand-père a répété ce qu'il venait de me dire en me regardant droit dans les yeux pour être sûr que je comprenais. Je suis restée assise en silence pendant une longue minute. Puis un gémissement a enflé en moi et, quand les sanglots ont commencé, je n'ai plus réussi à m'arrêter.

J'ai vécu chez mes grands-parents jusqu'à la fin du lycée, puis j'ai déménagé. Ensuite, avec ce qui me restait de l'assurance-vie de mes parents, je me suis inscrite dans une université publique – il ne me restait plus grand-chose, après avoir payé les quatre enterrements.



*PODOPHILIE* : dit aussi fétichisme du pied. « Elle caractérise un intérêt sexuel prononcé pour les pieds ou les chaussures <sup>3</sup> . » Il s'agit d'un des fétichismes les plus répandus puisqu'il touche environ 70 % des hommes <sup>4</sup> . Un fétichiste du pied peut être attiré par la forme ou la taille du pied ou des orteils, les bijoux, soins esthétiques ou accessoires vestimentaires liés au pied, ou bien par l'odeur ou toute forme d'interaction sensorielle : respirer le pied, le lécher, l'embrasser, le chatouiller <sup>5</sup> ... L'attrance pour des femmes aux jolis pieds ou qui portent des chaussures à talons peut être assimilée à la podophilie.

J'entends frapper à ma porte à 9 heures du matin, au moment où un Asiatique chauve demande à voir mes pieds. Je cours sur le linoléum pour aller jeter un coup d'œil par le judas de ma porte. C'est Jeremy, Monsieur UPS. Il porte un gros carton.

— Laissez le paquet, merci, lui dis-je d'une voix forte.

Je le vois poser le paquet, griffonner quelque chose sur sa tablette numérique, me faire un petit signe puis partir. L'oreille collée au battant, j'attends d'avoir entendu les bruits de l'ascenseur puis ouvre la porte d'un seul coup, attrape l'énorme boîte et referme violemment. Je ne verrouille pas. Je ne verrouille jamais ma porte. Si quelqu'un est assez stupide pour entrer, il a forcément de mauvaises raisons et il mérite de mourir de mes mains. C'est l'un de mes fantasmes préférés car c'est sans doute celui qui a le plus de chance de se produire. Je laisse tomber la boîte par terre et retourne en sautillant sur mon lit rose où m'attend mon client asiatique. Je lui présente mes excuses et tends mes pieds devant la caméra pour qu'il puisse en profiter.

Ma clientèle est composée en grande partie de fétichistes du pied. Durant les dix-huit premières années de ma vie, personne n'a jamais prêté attention à mes pieds – ces extrémités de membres qui se glissent dans des chaussures chics avant de sortir. Mais, dans le monde des webcams, mes pieds constituent mon pain quotidien. Le fait que mon client du moment soit asiatique n'a aucun lien avec ce fétichisme : c'est un fantasme universel, bien plus banal que je ne l'avais imaginé. La plupart des hommes ont un léger fantasme – une attirance pour les jambes, par exemple. Ils aiment voir un pied joliment tourné, qu'il soit nu ou perché sur dix centimètres de talon. D'autres hommes tirent leur plaisir érotique exclusivement des pieds : ils se branlent en fixant mes orteils, la plante de mes pieds ou leur cambrure. C'est ma catégorie de clients favorite. Avec eux, tout ce que j'ai à faire c'est agiter les orteils et froter mes pieds lascivement l'un contre l'autre. Ces pieds que j'ai malmenés pendant des années à force de buter contre des barres de seuil ou de les fourrer, sans chaussettes ni collants, dans de vieilles baskets, possèdent des orteils symétriques et une cambrure prononcée mise en valeur par de graciles chevilles. Pieds nus, je déchire tout – un peu comme Pamela Anderson ensemée dans son maillot de bain rouge, il y a deux décennies.

Mon Asiatique se rapproche. Le visage crispé par la concentration, il ne décolle pas le regard de mes pieds. Je m'étends sur le dos et, lentement, fais glisser la plante cambrée de mon pied gauche sur le haut de mon pied droit. J'agrémente le geste d'un tendre soupir à mesure que mes pieds guident mon client vers l'extase.

À midi, je m'accorde une pause d'un quart d'heure. J'ouvre la boîte d'un coup de cutter et en sors le contenu. C'est mon ravitaillement : deux semaines de plats préparés spécial régime. Je privilégie les plats diététiques proposés dans les formules de régime parce qu'ils me facilitent la vie. Je reçois en une fois l'équivalent de quinze jours de repas insipides – la totale : petit déjeuner, déjeuner, dîner. L'expédition par la poste m'évite d'avoir à quitter l'appartement pour descendre au supermarché. Je me suis aperçue que je supporte les plats d'une marque donnée pendant environ deux mois, après quoi je dois changer de crèmerie. C'est le deuxième colis que je reçois de Weight Watchers.

Vivre en recluse est plus difficile qu'on pourrait le croire. Au début, je devais gérer tellement de détails... Internet m'a sauvé la vie. Non

seulement comme source de revenus, mais aussi comme lien vital avec le monde, comme source d'approvisionnement en objets et denrées de première nécessité. J'ai fini par acheter beaucoup d'articles en grandes quantités. Certains sont difficiles à acquérir à l'unité. Le savon, par exemple. J'en ai pour quatre ans d'avance en stock sous le comptoir de ma cuisine. Mon régime à base de plateaux-télé élimine le besoin d'assiettes mais j'ai un assortiment complet de couverts et un service de huit verres. Les supermarchés Walmart livrent depuis peu les particuliers, mais apparemment des crétins en costard-cravate ont ausculté leur site à la loupe pour sélectionner quels articles auront le privilège d'être livrés à domicile. Des articles aussi essentiels que les tampons, par exemple ? Ah non ! Ceux-là, il faut les récupérer en magasin. Rien de plus agréable que de se rendre au Walmart du coin et de faire la queue au guichet « Réception marchandises » pour prendre sa boîte de tampons super-absorbants.

La partie privée de mon appartement est principalement consacrée au stockage de tout ce bordel. Réserves de papier-toilette pour la vie, de tampons et d'eau minérale. Vous trouvez ça con, de payer pour de l'eau en bouteilles ? Essayez de payer pour faire *livrer* des bouteilles d'eau. Quand j'ai passé ma première livraison – avant l'invention d'Amazon Premium –, j'ai physiquement maudit chaque chiffre de ma carte bancaire. Maintenant qu'ils livrent gratuitement sous quarante-huit heures, 90 % de mes frais de livraison ont disparu. Je ne serais pas étonnée d'être la seule responsable si, un jour, cette formule disparaissait. Cette année, elle m'a fait économiser au moins 2 000 dollars : ça valait bien la peine d'en lâcher 80 pour adhérer au programme.

Vue depuis la cuisine, cette partie de l'appartement laisserait penser que je suis du genre à amasser. Une collectionneuse bien organisée, accro aux emballages en carton. À l'exception des vivres, j'ai de quoi tenir pour au moins neuf mois – si tant est que l'Apocalypse survienne le lendemain de ma livraison de nourriture.

Je lance dans le micro-ondes une portion de poulet sauce barbecue/riz basmati et me mets à penser au suicide. C'est une rêverie récurrente chez moi. Une pensée rationnelle, articulée, susceptible de résoudre le problème de la menace que je représente pour les autres. Mais je dois encore faire du chemin pour en arriver là. Je pourrais invoquer la peur, dire que je suis trop lâche pour passer à l'acte ou trop égoïste pour mettre fin à mes jours. Mais

ce n'est pas ça. Pour une raison obscure, je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à détruire la seule vie qui mériterait d'être détruite. Chaque fois que mes pensées s'attardent dans cette direction, envisage cet acte, j'entends prononcer une parole aussi distinctement que si Dieu lui-même se dressait devant moi pour me dire : ATTENDS. Je ne sais pas ce que j'attends, mais j'obéis. Et j'attends.

La sonnerie du micro-ondes retentit. J'ouvre la porte et en sors mon plateau repas fumant. *Bon appétit !*

J'ai déjà tué, il y a bien longtemps. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de m'enfermer. Un jour, quelqu'un comprendra le fin mot de l'histoire et viendra me chercher.

Cette fois-là, la première, je me suis convaincue que c'était une expérience isolée. Que, pendant que j'agissais, pendant que je tuais, ce n'était pas moi qui exécutais ces gestes mais seulement la créature que j'étais devenue en cet effroyable instant.

La noire obsession du meurtre est née en moi quand ma famille est morte. Je me suis retrouvée seule assez longtemps pour faire mon deuil, à passer des heures roulée en boule sur mon lit, en sanglotant sur mon sort : la sensation de solitude et de désespoir engendrée par la perte de ma famille a remplacé chez moi toute forme de pensée rationnelle. Et, finalement, je n'ai pas eu d'autre choix que de me ressaisir ; de quitter mon lit ; de sauter dans cette foire d'empoigne qu'on appelle la vie. Très vite, pourtant, c'est revenu comme un appel, qui résonnait en moi aux moments de faiblesse, quand je baissais la garde. Sous ma douche, j'étais assaillie par la vision d'une lame tranchant une gorge, d'où le sang s'écoulait pour disparaître dans la bonde. En cours, je fixais le cou de mon professeur et je rêvais de le serrer à deux mains, de plus en plus fort, jusqu'à ce que la vie déserte son corps.

Quand la pulsion était trop forte, et qu'elle engloutissait la moindre respiration, la moindre pensée sitôt formée dans mon esprit, j'essayais de l'assouvir autrement. Des manières auxquelles je déteste repenser à présent, qui m'emplissent de gêne et d'effroi. *Rien* ne marchait. Lorsque j'ai commencé à réfléchir sérieusement à des plans, à choisir mes victimes, à aiguiser mes couteaux, j'ai su que le moment était venu de réagir. C'est à cette époque que j'ai décidé de vivre en recluse.

J'ai terminé ma session d'automne à l'université, puis j'ai ramassé mes affaires, quitté mon job de vendeuse-de-parfum-pourri-chez-Abercrombie et emménagé dans ce taudis qui est aujourd'hui ma maison. Je me suis installée, abonnée aux différents services et j'ai fermé la porte à clé.

Depuis, je n'ai plus vu qui que ce soit en chair et en os.

Il l'a rencontrée un mercredi soir. Tard. À une heure où la société normale est déjà au lit. Il était entré dans une dizaine de salles de chat qu'il avait quittées presque aussitôt : aucune fille ne lui convenait, toutes avaient un défaut. Trop grosse. Trop sexuelle. Trop pute. Trop agressive. Et il l'avait trouvée. Son pseudo était familier : le site la mettait largement en avant, la fille était toujours connectée, son investissement dans le travail était impressionnant par sa continuité. En général, les filles du site allaient et venaient. Elles étaient propulsées de leur monde vers ce monde-ci, le plus souvent par un homme. Elle, elle restait fidèle au poste. Et ce mercredi soir-là, il avait décidé de lui laisser sa chance malgré le prix de 6,99 dollars la minute, un joli petit paquet comparé aux tarifs pratiqués par les autres.

Elle était différente. Il s'en aperçut dès que son sourire illumina l'écran. Elle avait la même aura qu'Annie, quelque chose comme de la bonté à l'état pur éclairait son visage heureux. Elle rougit face à la caméra en réajustant d'une main une mèche de cheveux derrière son oreille, et il vit son innocence. Sans réfléchir, il cliqua sur la souris, déclenchant la minuterie et le débit rapide, inexorable de sa carte bancaire.

En 2009, la Southern Methodist University mena une étude sur l'idéation homicide, c'est-à-dire les pensées ou les fantasmes de meurtre. Entre 50 et 91 % des personnes interrogées sur les campus universitaires américains avouèrent nourrir des fantasmes de meurtre. À quoi correspond une fourchette aussi foireuse que « 50 à 91 % » ? Est-ce que la moitié des étudiants d'un campus rêvaient de mort et de carnage, quand un autre campus était plein à craquer de psychopathes ? Cette statistique me laisse penser qu'il s'agit d'une étude bidon menée par un doctorant tout juste capable d'inventer des données et de les balancer noir sur blanc. Valide ou

pas, cette statistique alarmante me fait chaud au cœur. Grâce à elle, je me sens normale, aussi normale qu'imaginer un crâne ouvert en deux peut l'être. Toutefois, en y réfléchissant, je ne suis pas certaine d'avoir envie d'être normale – pas si être normale, c'est ça. Si c'est le cas, on est tous foutus.

Il est 22 h 45, je suis toujours en pleine session de webcam mais mon esprit commence à vagabonder, des pensées morbides s'insinuent dans mes jeux de rôle sexuels. Ça va être bizarre, le jour où les mots « Je vais te crever ! » vont jaillir de mes lèvres, sans prévenir, face au pauvre vieux en slip kangourou blanc assis devant moi...

22 h 46.

J'ai envie de me déconnecter plus tôt, de me laver les dents et de me traîner jusque sous mes couvertures.

La journée a été longue, remplie de sessions privées de sept à huit minutes – des types qui ont 50 dollars à claquer et veulent être certains de prendre leur pied durant ce laps de temps. Alors ils se branlent jusqu'à se sentir sur le point de jouir, puis ils se paient un chat avec moi où, pendant cinq minutes, je n'ai qu'à retirer mes fringues, écarter les jambes et me caresser en gémissant. Ils ne veulent pas discuter. Ils ne veulent rien de spécial. Ils veulent juste parvenir à un résultat standard en achetant un service inhabituel. C'est la majeure partie de mes clients du mercredi. Le vendredi, c'est le jour des dépensiers. Les clients viennent de toucher leur salaire et sont prêts à payer pour un long tête-à-tête rempli d'attentions personnalisées. Les vendredis passent à toute allure.

Je ne me déconnecte pas plus tôt. Mon TOC ne résisterait pas à la plus petite variation dans mes habitudes. Je repasse en chat gratuit et attends. À peine une minute de flirt plus tard, un client paie pour une session privée et je me retrouve face à RalphMA35.

Mon équipement vidéo n'a pas toujours été aussi sophistiqué. À mes débuts, j'avais un ordinateur portable IBM et une webcam Logitech, le disque dur du premier encore rempli de devoirs de fac et la seconde achetée 19,99 dollars sur eBay. J'ignorais tout des éclairages, des arrière-plans, des sex-toys, des différentes tenues. Il y avait juste moi, sur mon lit, avec une lampe de chevet qui, quand je me penchais trop vers la droite, laissait une traînée éblouissante sur l'écran. Je me servais de mes doigts, j'avais deux types de sous-vêtements sexys et une rallonge qui m'offrait une plus grande latitude de mouvement avec mon ordinateur.

L'image était granuleuse, la vidéo saccadée, mes mouvements robotiques et parfois flous. Mais, comme j'étais nue et américaine, les clients affluaient et mes revenus grimpaient avec une belle régularité. Mon premier salaire ? 5 018 dollars pour deux semaines de travail. Je n'en revenais pas.

J'ai payé d'un coup trois mois de loyer – 1 800 dollars, un joli chèque –, mis de côté 1 000 dollars et investi le reste dans ma nouvelle carrière. J'ai étudié le travail des filles les plus populaires du site, remarqué la netteté d'image de leur caméra, l'éclairage de leur peau et j'en ai contacté certaines. À travers quinze mille kilomètres de cyberspace, je me suis fait des amies qui ont accepté de me transmettre un peu de leur immense expérience. J'ai suivi leurs conseils d'achats.

À commencer par une nouvelle caméra. Les professionnelles n'utilisent pas de webcams. Elles ont des caméscopes numériques connectés à leur ordinateur par des câbles FireWire. Je me suis offert la meilleure caméra dans mes prix à l'époque : une Canon Vixia HF – un jouet d'enfant, en comparaison de mes caméscopes actuels.

Pourtant, à cette époque, quand j'ai raccordé la caméra et que je l'ai allumée, l'image parfaite et les mouvements fluides qui se sont affichés sur



mon écran étaient tout bonnement incroyables. Je me suis extasiée, j'ai bavé de bonheur et la grande communauté des webcams érotiques a réagi avec enthousiasme. Les clients se sont rapidement pressés à mon chat gratuit, et ont pris de moins en moins de temps à cliquer sur le bouton « Chat privé ». Armée de mon nouveau sex-toy – un gode couleur chair très réaliste de vingt et un centimètres –, j'ai commencé à toucher le pactole. Mon nouveau chèque atteignait plus de 10 000 dollars. J'ai fêté l'événement de la seule façon que je connaisse : j'ai crié de joie, remué les pieds en l'air et connu un bref moment de déprime en m'apercevant que je n'avais personne à qui annoncer la nouvelle. Ce soir-là, je me suis déconnectée tôt, j'ai coupé la caméra et, confortablement installée dans mon lit, j'ai acheté en un clic tout ce dont j'avais toujours rêvé.

Sac à main Louis Vuitton : OK.

Robe Betsey Johnson : OK.

Maquillage M.A.C. dans toutes les teintes et toutes les nuances qui me plaisaient : OK.

Quand mon côté obscur a pointé le bout de son nez, j'ai changé de sites.

Couteau de combat Dark Ops Stratofighter Stiletto : OK.

Couteau à cran d'arrêt Spyderco Embassy : OK.

À 2 heures du matin, j'ai arrêté de m'amuser et me suis mise en quête d'un ordinateur. J'ai finalement arrêté mon choix sur un MacBook Pro, entièrement équipé et livrable sous quatre à six jours ouvrés. J'ai validé ma commande, refermé mon portable et me suis endormie avec un sourire satisfait.

J'ai vite compris l'inutilité de dépenser son argent en sacs, chaussures ou robes. À quoi bon, s'il n'y a personne pour me voir les porter ? Au lieu de me procurer un sentiment de joie, mes achats ont fini par y faire obstacle. La beauté de ces pièces signées par les plus grands noms de la mode était une insulte ; empilées sur l'étagère de mon placard vide, elles me renvoyaient à la vie que je ne menais pas, aux endroits branchés où je n'allais pas, aux gens que je ne voyais pas.

C'est pourquoi j'ai cessé de gaspiller mon argent pour me consacrer à ce qui en valait vraiment la peine. Un second lit IKEA et des matelas livrés en

quarante-huit heures par un service de téléachat. J'avais découvert que les lubrifiants combinés au latex dégageaient une odeur atroce, et je voulais un lit entièrement consacré aux sessions de webcam. Pour l'éclairage : six pieds télescopiques équipés de doubles spots entourent mon lit, plus de 600 watts par pied. Un bon éclairage est flatteur pour la peau, il fait disparaître les rides et la cellulite. Il dégage aussi une putain de chaleur. J'ai d'abord pensé m'offrir un sur-matelas refroidissant, avant de constater que c'était sacrément plus simple de baisser le thermostat. Mes factures atteignent des sommets mais ça n'a rien de surprenant quand on vit dans un appartement chauffé à blanc.

Je possède également une collection de ce qui se fait de mieux en matière de sex-toys : de toutes les couleurs, de toutes les formes, et adaptés à tous les fétichismes. Godes en verre ? J'ai. Bite réaliste couleur chair qui crache du faux sperme ? Hum... j'ai. Modèle blanc, modèle noir, modèle extra-épais. Boules de geisha, chapelets thaï, lapins, canards, pinces, fouets, ventouses, bâillons et badines. Mon placard est désormais plein à craquer de bas, porte-jarretelles, lingerie, tenues en cuir, en latex, talons aiguilles, bas résille, dentelles. Il est extrêmement rare qu'un client réclame quelque chose que je n'ai pas.

J'ai attendu la deuxième année pour redécorer ma chambre-studio. Par « chambre-studio », je désigne le côté gauche de la gigantesque pièce unique qui constitue l'appartement 6E. C'est de ce côté-là que j'ai installé mon lit Ikea, mes rampes de spots, mes caméras et tous les supports dans lesquels j'insère mes accessoires. Jusqu'alors, c'était un espace purement fonctionnel : un lit et mes outils de travail. La deuxième année, j'ai décidé de prêter davantage attention à mon personnage, celui de l'étudiante de dix-neuf ans. J'ai commencé à chercher et à commander tous les articles suffisamment roses et *girly* pour convenir à une jeune fille en première année de fac – auxquels j'ai ajouté huit litres de peinture Pétale de Rose. Une semaine a été nécessaire pour recevoir tous mes achats, une semaine pendant laquelle mon appartement s'est rempli de colis de toutes formes et de toutes tailles. Une fois les livraisons terminées, j'ai éteint mes caméras pendant trois jours et déplacé tout mon mobilier au centre de l'appartement. Puis j'ai peint, monté des meubles bas de gamme en panneaux de particules et commencé à décorer les murs de calendrier, posters, et de photos

d'étudiantes aussi souriantes qu'assommantes trouvées sur Internet. J'ai entassé sur mon buffet les manuels scolaire trouvés d'occasion sur eBay. J'ai déballé et lavé des draps roses ainsi qu'un édredon géant. Après avoir remis en place le lit, j'ai inspecté le résultat final pour conclure que j'y étais peut-être allée un peu fort sur le rose. Aujourd'hui encore, même débarrassée de tout ce fatras puéril, ma chambre-studio a l'air entièrement peinte par un adepte du Pepto-Bismol.

L'autre côté du loft ? Je ne m'en suis quasiment pas occupée. C'est là que je dors, que je lis et que je fais mes courses en ligne pour distraire mon esprit en attendant le sommeil. Le motif ornemental récurrent de cette partie de l'appartement est la boîte en carton. Il y a aussi un matelas posé à même le sol et des livres. La classe absolue. J'appelle ça le style Crazy Girl Chic.

*JEU DE RÉGRESSION : catégorie de jeu de rôle dans laquelle un individu traite un autre individu comme s'il y avait une grande différence d'âge entre eux. Il met en scène deux adultes et le consentement des deux parties est obligatoire. Le cas le plus classique est celui où l'un des deux participants prétend être beaucoup plus jeune qu'en réalité <sup>6</sup>. Le jeu de régression peut avoir des connotations sexuelles mais n'est pas assimilé à la pédophilie, même s'il peut émuler la relation enfant/adulte (comme dans un scénario du type « fille à papa <sup>7</sup> »).*

22 h 49. Assise sur mon lit rose, je fixe la webcam avec un sourire éclatant. Il ne m'a pas encore demandé de bouger. Il m'a demandé de retirer mon caleçon, que j'ai laissé glisser par terre.

RalphMA35 : tu as d'autres tenues ?

Je souris.

— Bien sûr. Quel genre tu aimes ?

RalphMA35 : tshirt ? Rose, avec des franges.

Je n'ai pas de T-shirt rose à franges dans mon placard. Je doute même que ça existe. Mais je sais ce qu'il veut. Il veut que j'aie l'air plus jeune. Sans cesser de lui sourire, je saute du lit, avance vers le buffet blanc et ouvre le tiroir du dessus. J'en sors un T-shirt rose délavé assez fin pour laisser deviner mes tétons. Il est décoré d'une Minnie rougissante. Je l'enfile et remplace mon string en soie par une culotte en coton blanc.

Ce n'est pas si fréquent que cela, mais il m'arrive de participer à des jeux de régression avec des clients dont les penchants frôlent la pédophilie. C'est un vrai dilemme pour moi, et j'y réfléchis souvent quand je suis étendue dans mon lit. Selon le Dr Brian, ils ne veulent pas toujours une fille jeune :

ce qu'ils veulent, c'est l'innocence. Ils veulent vivre l'expérience primitive – être le premier amant d'une fille. Pas besoin qu'elle ait moins de dix-huit ans, ou de quatorze ans, ou de neuf ans : il suffit qu'elle n'ait jamais été touchée. Le docteur m'exhorte de ne pas juger un client sous prétexte qu'il me demande de jouer l'innocence : glousser, crier de surprise et avouer que je n'ai jamais vu un pénis en vrai.

Je partage en partie ce point de vue. Certains de mes clients, notamment ceux avec lesquels Dame Nature s'est montrée peu généreuse, semblent rechercher l'inexpérience. Que leurs moindres paroles soient accueillies pas des « Ouahou ! ». Certains attendent de moi que je sois hésitante, penaude, que je leur résiste au début... Mais établir une distinction dans leurs motivations est un terrain miné sur lequel je déteste m'aventurer.

Je grimpe sur le lit, m'assieds en tailleur et souris à l'œil noir de la caméra.

— Ça va comme ça ? Je n'en ai pas trouvé avec des franges.

Je noue mes cheveux en queue de cheval et me mordille la lèvre.

RalphMA35 : parfait BB. OK pr jeu de rôle ?

Je m'étends en arrière, en appui sur mes paumes, afin de tendre au maximum mon T-shirt sur ma poitrine.

— D'accord, Ralph. Mais je n'ai pas beaucoup d'expérience, alors il va falloir être patient avec moi...

J'incline la tête sur le côté.

RalphMA35 : OK BB. Comt tu t'appelles ?

— Comment tu veux que je m'appelle ?

RalphMA35 : Annie.

## Jeremy

Jeremy Bryant frappe à la porte, brandit le paquet et attend la réponse habituelle. Elle met toujours une minute à arriver, une minute pendant laquelle ses paumes deviennent moites, une minute où il s'interroge : le jour où le bouton de porte va tourner et où il se retrouvera devant elle est-il enfin arrivé ?

Ce n'est pas ce jour-ci.

— Laissez-le devant la porte. Merci.

Toujours polie. Toujours concise. Toujours cette belle voix ondulante aux accents si lointains. Il signe la tablette numérique, adresse un signe à l'œilleton silencieux et repart dans le long couloir en direction de l'ascenseur.

Attendre qu'elle ouvre la porte n'a jamais rien donné. Aujourd'hui, il va essayer quelque chose de différent.

Il appelle l'ascenseur, entre dans la cabine, appuie sur le bouton du rez-de-chaussée puis saute dans le couloir quand les portes commencent à se refermer. Plaqué contre le mur du couloir, hors du champ de vision de sa cliente, il attend, les yeux rivés sur le paquet posé devant l'appartement 6E.

À l'instant où la cabine d'ascenseur, vide, se met à descendre, un déclic se fait entendre à la hauteur de la porte. Jeremy se tend. La porte s'ouvre, un mouvement silencieux, puis un bras pâle et une tête sombre surgissent. Le bras s'empare du paquet et le tire à l'intérieur de l'appartement. Un autre déclic, la porte se referme. Jeremy reste plaqué contre le mur, sans un bruit. Il réfléchit.

*Une petite brune à la peau pâle. C'est plus qu'il n'en savait la veille ! Il entend l'ascenseur remonter dans un chuintement fatigué jusqu'à l'étage. Les portes s'ouvrent sur un Noir en tenue de sport. Jeremy le salue d'un signe de tête, monte dans la cabine. Dans le trajet jusqu'au rez-de-chaussée, il se demande – comme toujours – pourquoi elle se cache. Car c'est très certainement pour cette raison qu'elle vit enfermée : elle se cache. De qui ? De quoi ? De quelque chose en tout cas, ça crève les yeux.*

Adossée à la porte d'entrée, je mange un poulet teriyaki accompagné de riz et d'un truc verdâtre ébouillanté à la vapeur qui essaie de se faire passer pour des légumes. Autrefois, j'avais la télé par câble mais, trois mois après son installation, quelque chose a buggé et l'écran n'affichait plus qu'un message d'erreur. J'ai appelé le service technique de la société, me suis fait dicter quatre procédures – toutes inefficaces – pour résoudre le problème, avant de m'entendre proposer un rendez-vous pour un dépannage. *Non, merci.* Je leur ai demandé de me désabonner. De toute façon, la télé me prenait trop de temps par rapport à mes sessions de webcam. Pour Internet, Mike s'est connecté à distance avec mon ordinateur et l'a paramétré pour se greffer sur les spots WiFi de mes trois voisins directs. En général, je me sers de la connexion de « TeamBradley », l'appartement à ma droite : c'est la plus rapide. Mais durant les rares occasions où la box est éteinte, déconnectée ou trop lente, j'utilise un des deux autres réseaux disponibles grâce à mon hacker pervers préféré.

En l'absence de télé, ma principale source de divertissement est l'espionnage de mes voisins. Aux aguets dans l'entrée, je scrute le silence opaque de l'autre côté de la porte en acier. *Quelqu'un va forcément arriver dans le couloir...* J'espère toujours que ce sera le bodybuilder avec sa blonde décolorée. Leurs discussions sont toujours sous tension. J'entends du bruit, une porte qui claque. Au son qu'elle fait, je remarque qu'elle vibre sur ses gonds sans tout à fait se refermer. Des pas dans le couloir. Leur écho et la vitesse à laquelle ils arrivent près de ma porte me permettent de reconnaître à coup sûr Simon. Quand il parvient à ma hauteur, je parle. D'une voix forte, pour qu'il m'entende.

— Ta porte n'est pas bien fermée.



Les pas s'arrêtent. À en juger par l'ombre sous ma porte, il s'est tourné et me fait face. Sans avoir besoin de me lever, je sais aussi qu'il regarde à travers mon œilleton, même si l'expérience lui a déjà maintes fois prouvé qu'il ne pouvait rien voir.

— Tu me fais flipper quand tu fais ça.

Ses mots sont étouffés, presque trop faibles, mais mon oreille ultra sensible les perçoit distinctement.

— Tu flipperais encore plus si tu découvrais que quelqu'un est entré chez toi et t'a piqué tes réserves...

— Ouais...

Il fait demi-tour, les bruits de pas s'éloignent et j'entends le déclic de sa porte soigneusement refermée. Puis il revient et, au rythme de sa démarche, je comprends qu'il s'apprête à me demander quelque chose.

— Quand est-ce que tu... euh... vas recevoir...

— Le 1<sup>er</sup>. Tu le sais bien. Je reçois toujours ma livraison le 1<sup>er</sup>.

— OK. C'est juste que je suis un peu short, là...

— Rationne-toi.

Il reste un instant immobile puis repart.

— Simon ?

— Ouais ?

— Tu as eu du retard hier soir...

— Ouais... euh... j'avais des trucs...

— Simon...

Je parle lentement, en détachant chaque syllabe pour éviter toute erreur d'interprétation.

— ... si tu es encore en retard, j'arrête les livraisons.

— Ouais, ouais, c'est la dernière fois. Promis. Je ne recommencerai pas, tu le sais bien. Promis.

Il attend un instant et je ne réponds rien – trop occupée à enfourner mon riz. Puis il repart et j'entends le *vlouch* de mon sac poubelle qu'il ramasse. Car Simon ne se contente pas de verrouiller ma porte le soir : il s'occupe de mes poubelles et de mon courrier. Je laisse le tout devant ma porte et il le

descend à la benne. Je l'entends s'arrêter devant l'ascenseur, j'entends la cabine monter vers lui. Au-delà de l'ascenseur, je ne peux pas entendre grand-chose. L'extrême acuité de mon oreille gauche ne compense pas la faiblesse de l'autre oreille. Je suis malentendante de l'oreille droite. Ce n'est pas un handicap de naissance, mais l'unique conséquence d'un accident qui remonte à plusieurs années. Je n'ai jamais parlé à personne de ce problème qui, de toute façon, ne semble avoir aucune incidence sur ma vie quotidienne. Aucune raison, donc, de consulter un médecin ou d'envisager une intervention chirurgicale. Et puis, j'en viens presque à aimer cette impression de silence renforcé. C'est comme une autre couche entre le monde extérieur et moi.

Dans le monde extérieur, il existe tout une communauté entièrement consacrée aux gens comme moi. Pas des prostituées en ligne qui fantasment sur la mort, mais des gens qui veulent tuer, des gens qui sont obsédés par le carnage et les cris. Quand j'étais encore étudiante, j'ai trouvé leurs forums, j'ai suivi leurs groupes sur Twitter, je me suis abonnée à leurs effrayantes newsletters mensuelles. J'ai quitté assez vite cette communauté. J'avais espéré tomber sur une structure du type Alcooliques Anonymes, dont les membres se seraient soutenus mutuellement dans les moments difficiles, se seraient aidés à ne pas rôder dans les rues, à ne plus être une menace pour les autres. Au lieu de ça, ils se stimulaient les uns les autres, partageaient leurs récits fantasmés et leurs récits réels, discutaient sur Internet – autant dire au grand jour – de la façon la plus efficace de trancher une gorge, des astuces pour fabriquer une corde à piano ou doser une strangulation, de l'évanouissement de sa victime jusqu'à sa mort. Autant d'informations qu'on n'apprend jamais dans les films. Quand quelqu'un se fait étrangler, ses yeux fermés et son corps avachi ne signifient pas qu'il est mort : il est juste victime d'un évanouissement par asphyxie. Pour le tuer, il faut continuer à serrer encore une bonne minute. Et la mort est assurée.

Traîner sur ces forums, apercevoir ce qui se cache dans les esprits d'êtres encore plus dépravés que moi n'était pas recommandé pour mes pulsions. Cela leur donnait trop d'idées, trop de pensées à ruminer. J'ai résilié mes adhésions, je me suis désabonnée des newsletters et j'ai envoyé chier Twitter. Pour me replier sur mon plan B : affamer peu à peu mes pulsions jusqu'à les détruire, les couper de tout contact avec le monde extérieur, refuser de les nourrir et de les stimuler en me laissant aller à mes fantasmes. Le Dr Derek ne croit pas vraiment à l'efficacité de mon plan B mais il

l'approuve – tout en s'empressant de souligner que les résultats, au bout de trois ans, ne sont pas vraiment concluants.

Le Dr Derek défend une approche plus proactive. Selon lui, la seule voie de la guérison passe par les médicaments. Il pense que, si je prends mon traitement régulièrement, si j'avale chaque matin la dose prescrite en buvant un peu d'eau dans un gobelet, je vais pouvoir regagner les rangs de la société. Mener une vie normale. Mais ça n'est pas la guérison, tout au plus un pansement. J'ai pris ces médicaments et je ne veux pas de la vie qu'ils m'offriraient. Être libre de corps avec un esprit prisonnier ? Tituber dans le monde comme une zombie, ne jamais rien éprouver, ne jamais être suffisamment consciente pour lier vraiment connaissance avec les autres ? Je préfère une vie comme la mienne. Une vie où j'expérimente tout, y compris les horribles fantasmes de mon esprit psychotique.

Je jette la fin de mon repas et vérifie l'heure. Il est temps de me reconnecter.

Sa première victime avait été Haley McDonald. Sept ans, une petite rousse à lunettes. Il ne l'avait pas prévu. Il traversait le pays en voiture, les yeux lourds, la tête chancelante, et s'était arrêté à une aire de repos au bord de l'autoroute pour s'accorder un peu de sommeil. Il avait somnolé pendant presque une heure, puis une femme braillant des obscénités au milieu du parking vide l'avait réveillé. Il l'avait vue avancer d'un pas lourd vers les toilettes de l'aire en tapant un paquet de cigarettes sur son poignet et en marmonnant des inepties. Redressant son siège et attrapant sa ceinture de sécurité, il avait alors croisé – et soutenu – le regard de la petite fille au visage sale couvert de larmes. Elle était tournée vers lui, son petit corps sur le siège passager du vieux break garé juste à côté. Il n'avait pas réfléchi, il n'avait rien prémédité : il était sorti pour aller ouvrir la portière de la petite fille, il s'était penché à l'intérieur du break, l'avait attrapée par les bras et, d'un rapide « chut ! », l'avait empêchée de poser des questions.

— Monte dans ma voiture, avait-il ajouté d'une voix douce. Je vais t'emmener dans un endroit plus sympa.

Elle n'avait rien demandé, elle n'avait pas crié, elle l'avait laissé la prendre dans ses bras et l'installer sur la banquette arrière de sa voiture. À peine avait-elle sursauté quand il avait claqué la portière. Il ne sut jamais combien de temps la mère était restée aux toilettes, combien de temps elle avait attendu avant de retourner au break et au bout de combien de temps un policier s'était présenté à l'aire de repos.

Tout ce qu'il savait, c'est qu'au bout de trois kilomètres sur l'autoroute, quand il avait dit à la petite fille de venir s'asseoir sur le siège passager, elle avait obéi. Et que, cinquante kilomètres plus loin, il s'était arrêté pour prendre une chambre dans un motel. Et qu'une heure plus tard, elle était morte. Il l'avait étranglée pour éviter les taches de sang et avait transporté

le cadavre dans son coffre à la nuit tombée. Il était reparti peu après et avait jeté son corps dans une benne à ordures, en passant par l'Oklahoma. Pour autant qu'il sache, personne ne l'avait jamais découvert. Puis il était rentré chez lui où l'attendaient une épouse enceinte et un bon dîner bien chaud. Avec stupeur, il s'était aperçu qu'il ne ressentait aucune espèce de culpabilité. Que les fantasmes qui l'avaient habité durant toute son existence avaient enfin été assouvis sans effets secondaires désagréables. Que la nuit après cette mort, il avait dormi plus paisiblement que jamais. Par la suite, pendant quelque temps, il avait trouvé une certaine sérénité d'esprit. Son âme était apaisée. Satisfaite.

Il avait alors vingt-quatre ans. Il en aurait vingt-six lors du meurtre suivant.

## Annie

On dit que les enfants sont profondément marqués par le rôle qu'ils jouent au sein de leur famille. Les enfants uniques tout particulièrement. Un célèbre psychologue, G. Stanley Hall, a écrit qu'« être un enfant unique est un mal en soi ». Les enfants uniques passent pour être plus indépendants mais aussi, selon le cliché habituel, égocentriques, choyés et trop gâtés. Rien de tel pour la famille Thompson. Le principal but de la cellule familiale est la survie et tous ses membres, y compris Annie, sont conscients des difficultés de leur situation. Des journées comme dimanche, où la maison se remplit de cadeaux, gâteaux et autres frivolités, sont extrêmement rares. C'est pourquoi Annie en savoure chaque instant.

Avant que ma vie ne parte en vrille et sombre dans l'horreur, j'étais l'aînée de trois enfants, et ma différence d'âge avec les deux autres était telle qu'ils auraient pu passer pour mes propres enfants. Summer et Trent avaient six ans, soit onze gigantesques années de moins que moi. Papa m'a raconté que, le jour de son trente-neuvième anniversaire, maman a soudain été prise d'une obsession d'avoir un autre enfant après une décennie passée en ma seule compagnie. La technologie moderne lui en a offert deux.

J'ai partagé six années et demie avec eux. Assez longtemps pour que le choc soit rude. Ils ont pris en otage deux grands morceaux de mon cœur. Maman avait peut-être rêvé de donner à nouveau la vie à trente-neuf ans mais, après la naissance des jumeaux, elle a démissionné, émotionnellement parlant, de son rôle maternel. J'ai dû prendre en charge les câlins, les baisers et les couches à changer. J'ai submergé d'amour mon frère et ma sœur, jusqu'à ce que la puberté me frappe de plein fouet. Alors, mon père a

pris la relève des cajoleries et des histoires avant de s'endormir. Non que maman nous ait relégués dans un coin de la maison et nous ait oubliés : c'était une mère drôle, spontanée, mais elle était devenue... différente. Au fil des années, nous nous sommes rapprochés. C'est de ses deux plus jeunes enfants qu'elle semblait déconnectée : les larmes et les crises de nerfs des jumeaux, elle les vivait comme des provocations, des coups portés à sa psyché. Plus je grandissais, plus notre complicité se renforçait et moins je passais de temps avec mon frère et ma sœur. La faute aux hormones.

Mes hormones adolescentes m'ont transformée en grande sœur girouette : aimante quand tout allait bien, vicieuse et querelleuse quand ça me prenait. Le problème, c'est que j'étais vicieuse les trois quarts du temps. J'aurais dû les serrer plus souvent dans mes bras, j'aurais dû embrasser leurs bobos, j'aurais dû les laisser choisir le programme à la télé. Ils m'aimaient, ils m'idolâtraient, ils me suivaient partout en quémandant des baisers. Je donnerais tout pour revenir en arrière et passer une seule journée avec eux.

Je déteste la fille que j'étais avant. Je déteste son égoïsme et son incapacité à mesurer la chance qu'elle avait de mener cette existence parfaite dans une banlieue tranquille. J'avais tout, là, dans le creux de mes mains soignées et paresseuses, et je ne m'en rendais même pas compte.

Jeremy

Perchée sur la table de pique-nique, la nièce de Jeremy, huit ans, balance ses pieds.

— C'est peut-être un vampire...

— Un vampire ?

— Oui ! Tu dis qu'elle ne quitte jamais son appartement dans la journée. Je te parie que c'est un vampire. Ils sortent seulement la nuit.

Elle lui sourit par-dessus son cornet de glace au chocolat, d'un sourire édenté par le chocolat fondu.

Il hausse les sourcils et réfléchit à cette possibilité.

— C'est tout à fait vraisemblable, Olivia. Oui, peut-être bien que c'est un vampire.

Les yeux ronds comme des soucoupes, la petite fille lèche le rebord de son cornet.

— Et tu m'as dit qu'elle a la peau très pâle, pas vrai ? Alors, c'est forcément un vampire, conclut-elle avec un signe de tête approbateur.

— Mmm... En même temps, elle mange de la nourriture. Elle se fait toujours livrer d'énormes cartons de plats diététiques.

— Elle est... ?

De ses mains, Olivia trace un large cercle autour de sa taille et gonfle les joues de toutes ses forces. Jeremy ne peut s'empêcher de rire.

— ... en surpoids ?

Elle se met à glousser et nettoie sa bouche du revers de la main.



— Oui. Maman ne veut pas que je dise « grosse »...

Elle prend un air terrifié et assène une petite tape sur ses lèvres.

— Oups ! Ne lui dis pas que je l'ai dit !

— Elle n'est pas en surpoids, Olivia. Elle m'a même semblé un peu...

Il rentre l'estomac et creuse les joues pour paraître le plus émacié possible.

Sa nièce éclate de rire en se tenant les côtes. Un dernier vestige de cône détrempé tombe par terre.

— Maigrichonne ! s'écrie-t-elle en le montrant du doigt d'un air hilare.

— Oui, répond-il en souriant. Même si je n'en suis pas certain. J'ai juste vu son poignet.

Olivia se redresse soudain, affichant un air solennel.

— Peut-être qu'elle est anoreskique ?

— Anorexique ? Hum.... Je n'y avais pas pensé. Hé, mais qu'est-ce que tu connais de l'anorexie ?

Elle hausse ses petites épaules chiffonnées.

— Je ne sais pas. Maman dit que c'est ce qui arrive à Katie.

Jeremy hoche la tête et fixe son cornet.

— Katie va s'en sortir, ne t'en fais pas. Elle traverse juste une passe difficile. Tu peux l'aider, tu sais ?

Elle se tourne vers son oncle en écarquillant ses yeux pleins d'intelligence.

— *Moi ?*

— Bien sûr. En étant la meilleure petite sœur du monde. Ça va lui faire très plaisir.

Elle détourne le visage et, lèvres plissées, réfléchit un instant.

— Donc... tu voudrais que je sois une gentille petite sœur, c'est bien ça ?

Jeremy sent un léger glissement dans la conversation.

— Oui. Où tu veux en venir ? demande-t-il avec un sourire.

— Maman dit que, si tu voulais bien être son gentil petit frère, tu sortirais avec Bethany.

Jeremy suit l'index qu'elle pointe avec insistance en direction d'une blonde aux longues jambes et au buste amélioré.

— Vraiment ? Ta maman dit ça ?

Les yeux toujours écarquillés, elle acquiesce.

— Ouais. Elle a décidé qu'on devait te trouver une amoureuse.

Et, baissant la voix d'un ton de conspiratrice, elle ajoute :

— Mais pas une vampire !

Face au regard sérieux de sa nièce, Jeremy tente d'étouffer un rire.

— Merci de t'inquiéter pour moi mais Bethany n'est pas vraiment mon genre.

— Maman dit que Bethany est le genre de *tous* les garçons ! réplique Olivia d'un ton autoritaire.

Le regard de Jeremy se pose à nouveau sur la jeune femme blonde au visage lourdement maquillé. Son corps moulé dans son chemisier oscille dans un short minuscule.

— Eh bien, oublie Bethany. Ça n'arrivera jamais.

— Ah oui ?

La voix taquine de sa sœur lui fait lever la tête. Deux yeux bleu clair sont fixés sur lui.

— Et on peut savoir *en quoi* ce mannequin pour maillot de bain que je dépose devant ta porte ne te convient pas ?

La petite fille regarde sa mère en fronçant les sourcils.

— On est dans un square, maman, pas devant la porte de Jeremy.

Sa remarque passe inaperçue tandis que Lily se faufile sur le banc entre son frère et sa fille.

— Hein ? Qu'est-ce qui te déplaît chez elle ?

— Je t'en ai déjà parlé. Je n'ai pas besoin qu'on m'arrange des rendez-vous.

— Bien sûr. Parce que tout ton temps est pris par une petite amie qui ne te parle pas, c'est ça ?

— Elle est intéressante. Beaucoup plus intéressante qu'un mini-short maquillé à la truelle.

— Silencieuse ne veut pas forcément dire intéressante. Ça peut aussi rimer avec « ennuyeuse ». Le jour où tu ouvriras la porte, tu te rendras peut-être compte que ce n'était que la jolie porte sexy d'un placard vide. À mon avis, la seule chose qui t'intéresse c'est le mystère, et quand tu verras ce qu'il cache, tu te lasserás très vite...

Il lui adresse un sourire désabusé.

— Ne t'en fais pas pour ça. Je ne verrai sans doute jamais ce qu'il cache. Elle n'est pas près d'ouvrir la porte...

— C'est précisément pour cette raison que tu dois sortir avec Bethany. Elle te dévore des yeux depuis une heure. Il faut que tu passes à la vitesse supérieure avant de devenir vieux et grisonnant comme moi.

Jeremy passe un bras autour de l'épaule de sa sœur et l'attire contre lui.

— Tu m'aimeras quand même, si je suis tout seul et tout ridé ?

Elle lui rend son étreinte en souriant malgré elle.

— Peut-être.

Puis elle se relève et regarde sa fille d'un air autoritaire.

— Quant à toi, fini les glaces ! On dîne dans deux heures.

Lily repart et, tandis qu'elle lance des ordres aux enfants qui jouent dans le square, Jeremy attend. Lorsqu'elle disparaît de son champ de vision, il se penche vers Olivia.

— Tiens, tu peux finir la mienne si tu veux.

Il lui tend ce qu'il reste de son cornet puis son regard se perd vers la cour de la maison de sa sœur.

— J'ai envie d'offrir quelque chose à cette fille... Un cadeau...

Le visage de sa nièce s'illumine.

— Un ballon ?

— Plutôt des fleurs.

Son expression se fait boudeuse.

— Je ne suis pas sûre que les vampires aiment les fleurs.

— Et je ne crois pas que ce soit un vampire. Je crois que c'est une solitaire.

— Fais attention, Jeremy. Ne la laisse pas sucer ton sang !

La mise en garde le fait sourire et il suit la fillette du regard tandis qu'elle saute du banc et s'élançe vers la balançoire. Lily a sans doute raison. Bon sang, oui ! Il sait pertinemment qu'elle a raison. Il se sent ridicule de préférer à Bethany une fille qui ne lui ouvre même pas sa porte. Si elle lui avait ouvert dès le premier jour, comme n'importe quelle personne normale, tout porte à croire qu'il ne lui aurait pas accordé la moindre pensée – et ce quel que soit le nombre de paquets livrés. Les gens normaux ouvrent la porte de chez eux. Les gens qui ont quelque chose à cacher la gardent fermée.

Il jette un coup d'œil à Bethany, dont le rire mécanique résonne à travers le square. Elle est belle, avenante, et serait sans doute ravie d'écarter les jambes pour le chevaucher comme jamais. Des filles comme elle, il en existe par milliers, il en croise à chaque coin de rue. Le genre de filles qui ornaient les couloirs de son lycée et qui s'alignent désormais dans les bars du centre-ville. Il en a baisé plus qu'il est capable de se le rappeler. Et quand il les laissait, il se sentait sale. Jamais le sexe n'avait valu l'ébranlement intime de plusieurs semaines que ce genre de relation provoquait chez lui. Aujourd'hui, il se sent prêt pour une vraie histoire : deux âmes qui entrent en résonance et partagent une autre ambition que la baise pour la baise ou des jeux de pouvoir stériles.

S'il cherche une véritable relation – qui inclut nécessairement des contacts physiques et émotionnels –, la fille-vampire n'est certainement pas le meilleur *yin* pour compléter son *yang*. Première étape : réussir à lui faire ouvrir sa porte. Après seulement, il s'autorisera à prolonger sa réflexion.

Elle doit être d'un tempérament solitaire. Quel genre de vie peut-on mener, seule dans cet appartement ?

Tous les hommes sont des vantards. C'est plus fort qu'eux. Même quand ils me paient pour que je passe du temps avec eux, même quand mon « affection » à leur égard est garantie, ils éprouvent le besoin de se vanter. Richard – pseudo : KDOduciel – ne fait pas exception à la règle. Il est sénateur et, si ce statut ne m'impressionne pas le moins du monde, il est chez lui la source d'une fierté extatique. Il y a fait référence dès notre deuxième session, dans un murmure – comme pour éviter que quelqu'un dans sa maison vide ou dans mon loft désert ne surprenne cet aveu. Qu'il m'a ensuite resservi lors de nos troisième, quatrième et cinquième séances, au cas où j'aurais oublié, ou mal compris.

Pour un sénateur, il est d'une connerie sidérante. Il se balade sur un site qui lui demande son numéro de carte bancaire, garde en mémoire son adresse IP et sa webcam reste allumée pendant la moitié de nos chats, pour cadrer son visage ou zoomer son pénis flasque et quelque peu réticent. Je ne suis pas le genre de fille à enregistrer nos sessions pour revendre les photos au plus offrant mais, tôt ou tard, une autre camgirl aura forcément cette idée. J'en ai parlé à Richard. Je lui ai dit qu'il devait se montrer prudent, passer par mon site personnel et ne jamais mentionner sa profession aux filles des webcams. Un conseil qui, je le sais, est entré par son oreille velue pour ressortir par l'autre.

Richard ne présente pas de déviance sexuelle particulière, il ne nourrit aucun fantasme fétichiste secret. S'il se connecte, je crois que c'est d'abord à cause de son ego. Du frisson de l'interdit. Du besoin d'avoir absolument tout ce qu'il veut, notamment l'adoration apparente d'une jeune femme nue. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'il soit démasqué, et avec lui l'hypocrisie de ses positions strictes sur la moralité.

Mais pas par moi. Meurtrière, oui. Fouineuse : non.

À 4 heures du matin, mes paupières s'ouvrent brusquement. Des bruits sourds contre ma porte. J'attends, à l'affût, l'esprit un peu lent. Je cherche à savoir ce qui se passe dehors. D'autres coups : quelqu'un martèle ma porte blindée. Je me lève et m'en approche d'un pas vif avant que les coups cessent. Je reconnais le sommet du crâne et la respiration sifflante. C'est Simon. Ivre mort, à en croire sa voix. Deux jours encore avant la livraison et il y a fort à parier qu'il a épuisé son stock de pilules. Le bouton remue, un mouvement sec dans l'étroit mécanisme : gauche, droite, gauche, droite.

Je suis parfaitement réveillée à présent. Mes doigts s'étirent d'eux-mêmes. Ce sera tellement simple : il va ouvrir la porte. Je n'aurai qu'à lui dire que j'ai des réserves. D'autres flacons. Que je suis prête à lui en donner. Je me déplace rapidement en direction du tiroir de ma cuisine ; mes yeux balayaient les rangées de couteaux qui s'y trouvent. Rien de bien excitant, juste des couteaux à beurre – les seuls que je m'autorise à utiliser. Le reste de ma collection – crans d'arrêt, stylets, feuilles de boucher, etc. – est sous clé. Le jour, ma santé mentale est juste assez stable pour transformer ce genre d'épisode en séquence laborieuse et compliquée. Si j'ai mis mes couteaux au coffre, c'est dans l'espoir que le temps passé à y accéder suffirait pour calmer mes pulsions, faire demi-tour et me mettre au lit. Pour littéralement endormir mes vieux démons.

Je saute par-dessus des cartons, me faufile entre deux hautes piles, écarte des livres et des rouleaux de sopalin emballés pour parvenir au coffre. Je psalmodie mentalement la combinaison, mon excitation confine au vertige, quand j'entends un coup de pied dans l'entrée. Ma porte vibre légèrement. Le bouton est encore secoué, je perçois des mots étouffés. *Simon*. Je vais l'égorger. Je vais plonger mon couteau en lui, l'ouvrir de gauche à droite pour lacérer ses organes internes et ses chairs, et fixer ses yeux pour y lire

toute l'étendue de sa souffrance. Mes mains tremblent sur le cadran du coffre et je rate mon premier essai – rien ne bouge quand je tire sur la poignée. Je ralentis mes mouvements. Les gorges cliquettent tandis que je tourne le cadran à droite sur le 62, à gauche sur le 37 puis à droite sur le 95. *Clac*. La poignée s'abaisse et la porte s'ouvre. Mes yeux se repaissent de l'amas de métal, d'acier et de billets verts. Ma main se tend et parcourt, fébrile, le manche et les étuis jusqu'à ce qu'elle tombe sur ce que je veux.

— Jessica...

Un gémissement derrière la porte, suivi d'un faible bruit – sans doute un coup de poing. Je serre le manche, tire le poignard de sa gaine en cuir et me faufile à nouveau entre les cartons. J'ai vaguement conscience d'être nue. Dès que j'atteins la porte, je colle mon œil au judas.

Un judas offre une vision déformée du monde. Il transforme en laideur la beauté des gens, en gros les minces, et incurve les courtes portions de couloir. L'œil de Simon, en gros plan, m'apparaît parfaitement net : une pupille noisette injectée de sang.

— Simon...

Je parle d'une voix forte et distincte pour qu'il puisse m'entendre à travers le panneau épais. Ma porte est différente des autres. Celles des résidents sont en aggloméré qu'un seul coup de pied suffirait à défoncer. Assise derrière mon œilleton, j'ai vu des ex en colère, des poivrots ou des cambrioleurs en herbe faire irruption dans le couloir et frapper leur porte, juste à côté du bouton. *Et merde...* disait celle-ci, qui cédait sans la moindre résistance. Éclats de bois. Passage ouvert. Très vite, j'ai fait changer la mienne. Contre 700 dollars, le concierge m'en a fait poser une blindée. Ce fut l'une des rares occasions où l'interaction humaine était inévitable. Les yeux globuleux du concierge scrutaient, avides, ma main tremblante qui lui remettait la ridicule somme d'argent. Il devait sans doute penser que j'étais nerveuse. S'il avait su ce qui occupait réellement mon esprit à cet instant... Son sang. Sa mort.

Simon sursaute en entendant ma voix. Sa tête recule, puis ses yeux se rapprochent à nouveau. Ses paroles se précipitent hors de sa bouche, trébuchant l'une sur l'autre :

— Jessica ! Écoute, je sais qu'on est seulement lundi. Je sais qu'on est lundi et que la livraison n'arrive pas avant mercredi. En fait, là, on est

mardi. Il est 4 heures du mat. 4 heures, mardi, donc on n'est plus qu'à un jour de mercredi. Et je souffre, Jessica. Vraiment. J'en chie, là. Alors je me suis dit que tu avais peut-être quelque chose... n'importe quoi. J'ai vraiment besoin d'un truc, tout de suite. Et pas de livraison avant mercredi. On est mardi.

— J'ai des gélules, Simon.

Il geint contre la porte, ses paupières se ferment et ses mains serrées martèlent le métal – un bruit sourd de mon côté.

— Il faut que tu m'en files ! S'il te plaît, ouvre et donne-les-moi !

*Imbécile.*

— Je ne peux pas t'ouvrir, Simon. C'est fermé.

Je continue de parler à haute et intelligible voix. Ma main serrée sur le manche devient moite. Le couteau tourne dans ma paume, la sensation se rappelle à mon souvenir, comme un vieil ami qui nous accueille à bras ouverts.

— Il faut que tu ouvres la porte, Simon. C'est toi qui as la clé.

Il secoue la tête, ses mâchoires glissent rapidement d'avant en arrière, d'arrière en avant, comme pour mastiquer l'air. Vu de ma fenêtre déformante, il a l'air d'un fou.

— Non. Je ne l'ai pas. Ouvre ! J'ai besoin d'un truc, Jess ! N'importe quoi. Par pitié...

— Retourne chez toi, Simon, et va chercher tes clés. Sur ton porte-clés, tu as la clé qui ouvre ma porte. Vas-y.

Il pleurniche de plus belle, se plie en deux – sous l'effet de ce qui doit être la douleur –, son visage est crispé.

— Non... Non, je n'ai pas mes clés. Cette sale pute de Rita me les a prises parce que j'étais bourré.

J'inspire un grand coup. La colère embrase mes veines. La panique s'engouffre dans mon esprit.

— Simon, je t'ai donné deux clés. Tu te rappelles ? Il y a deux ans, je t'ai donné deux clés. Où est la secondé clé ?

— Deux clés ?

Il plisse les yeux.



— Tu m’as donné *deux* clés ?

*Et merde.* Ma réplique est cinglante :

— Oui. Deux putains de clés. Où est passée l’autre ?

Il regarde en direction de son appartement.

— On est mardi. Je ne vais pas tenir jusqu’à mercredi. Elle doit être chez moi. Tu as des flacons ?

J’expire, m’efforce d’apaiser ma fréquence cardiaque, de parler calmement.

— Oui. Va prendre la clé.

Il part. J’entends ses pieds traîner sur la mince moquette et, un instant plus tard, sa porte claquer quand il la referme. Je me relève, aux aguets, prête à bondir. Je serre mon poignard, mon esprit égrène les secondes, tendu vers ce qui va se produire. Le cliquètement de ma serrure, ma porte qui s’ouvre, mon poignard qui frappe, la respiration de Simon coupée net. Le geyser de sang qui couvre mes mains. La douleur dans ses yeux, la fermeté de ma prise. Une vie entre mes mains. 72 secondes.

124 secondes.

648 secondes : je glisse par terre et me tords les poignets en voyant le couteau étinceler dans la pénombre.

793 secondes : je colle mon oreille à la porte dans l’attente d’un bruit, d’un indice sur ce qui est en train de se passer.

921 secondes.

1 122 secondes : je lâche mon poignard et je sens des larmes rouler sur mes joues.

1 400 secondes : je m’endors nue contre la porte, recroquevillée sur moi-même, ma tête inclinée selon un angle inconfortable.

La remise n'a pas été utilisée depuis longtemps. Quand il ouvre la porte, des toiles d'araignée sont accrochées de part et d'autre de l'embrasure. C'est un petit réduit – à peine la taille d'une armoire – entièrement vide exceptée une étagère sur le côté. La première fois qu'il y est entré, la remise abritait une tondeuse à gazon et une tronçonneuse, deux objets encombrants occupant à eux seuls l'espace au sol. Il les sort, les laisse sous l'auvent et retourne à l'intérieur. Debout sur le sol en béton, il inspecte minutieusement l'endroit du regard. Les murs sont épais, la fenêtre et l'étagère sont assez hauts pour décourager toute tentative d'évasion, surtout s'il arrive à installer un système d'attache quelconque. Il ressort, va chercher dans la camionnette son sac de matériel, sa visseuse et de la corde. De retour dans la remise, il s'agenouille dans un coin du réduit et installe contre le mur, assez près du sol, un épais support pour crochet de palan. Il prend six vis, pose la première contre le bois et vient y appuyer l'embout de la visseuse. Tandis que le bruit strident de la visseuse et celui du bois fendu emplissent l'espace, il sent son excitation grandir. *Le moment approche...*

Vous vous rappelez, ces règles du chat par webcam que j'ai mentionnées ? Celles que j'enfreins avec une royale indifférence ? Certaines concernent des actes sexuels. Je n'ai pas le droit de pisser ou de déféquer devant la caméra. Je n'ai pas le droit de baiser des hommes ou des animaux devant la caméra. Et je n'ai pas le droit de me faire passer pour une mineure.

Ces règles ne m'ont jamais posé problème. Je n'ai pas la moindre envie d'être filmée quand je vais aux toilettes ni de violer un chien. Et je n'ai certainement jamais essayé de paraître assez jeune pour assouvir les fantasmes d'un client pédophile.

Mes clients – même ceux qui me demandent des jeux de régression – obéissent à ces règles. Ils ne me demandent pas mon âge, ils ne me proposent pas des scénarios qui pourraient me mettre mal à l'aise. Toutefois, avec Ralph, c'est différent. Il repousse les limites, un peu plus chaque fois – un peu plus *jeune* chaque fois. Je n'aurais aucun mal à mettre un terme à ce petit jeu malsain : il me suffirait de le mettre sur liste noire pour ne plus jamais entendre sa voix. Mais je peux supporter d'avoir peur, je peux encaisser les mots atroces qu'il vomit, parce que je vis en sécurité dans mon appartement, un lieu où il ne pourra jamais me toucher. Et parce que je ne suis pas l'objet de son désir. Ce que je redoute, c'est de rompre le lien, de réduire à néant ses fantasmes virtuels, car alors il pourrait passer à la réalité. Et ce ne serait bon pour personne.

## Jeremy

Quand le téléphone sonne, il est 4 h 59 du matin et Jeremy est dans son lit, étendu de tout son long, les draps blancs entortillés à ses pieds. La chambre est plongée dans l'obscurité, il a éteint la télé quand il a senti qu'il s'endormait. Il tend le bras, sa main fouille dans un tas d'objets avant de se refermer sur son portable.

— Ouais ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu tiens absolument à t'emmerder avec ça, Jeremy...

La voix de son patron tonne à l'autre bout du fil.

Jeremy s'assied, passe une main dans ses cheveux, essaie de se réveiller.

— Un paquet pour elle, c'est ça ?

— Ouais. Un tout petit, je ne devrais même pas te prévenir. Pourquoi tu ne veux pas laisser Mark s'en occuper ? Sinon je peux le programmer dans la tournée de demain ?

— Non, je t'ai déjà expliqué. Je m'en charge.

L'homme baisse la voix.

— Tu sais dans quel merdier on pourrait se retrouver si un des gars du siège apprenait que tu fais des livraisons hors-planning ?

— Je sais, je sais. À charge de revanche.

— Ça fait trois ans que tu me dois une revanche ! Profite de ta journée de repos et livre le truc demain. Si on me pose la question, je mettrai le retard sur le dos de la plateforme de La Nouvelle-Orléans !

Jeremy secoue la tête.

— Non. On est le 1<sup>er</sup> du mois. Elle a besoin de son colis. Je passe le récupérer vers 11 heures.

L'homme rit.

— Comme tu veux, Jeremy. À tout' !

Jeremy grimpe dans l'ascenseur. Il regarde le petit paquet rembourré dans ses mains, le secoue et entend le bruit familier des gélules. C'est un petit jeu ancien maintenant, un jeu dont il s'est rapidement lassé. Et que, malgré l'agacement de Jeremy, elle persiste à jouer. C'est pour cette raison qu'il a refusé de repousser la livraison à jeudi. Car ce colis s'adresse à plus d'un destinataire.

Quand il sort de la cabine, le rouquin est déjà là, assis par terre contre le mur du couloir. À l'arrivée de Jeremy, son regard s'illumine et il se lève d'un coup. Ses gestes sont nerveux.

— Salut, mec !

Il tend la main pour prendre le colis.

Jeremy secoue la tête et frappe à la porte. Il renvoie au visage irrité du garçon une expression impassible.

— Allez, mec ! Elle est toujours d'accord.

Une voix lui parvient à travers la porte :

— C'est bon. Donnez-le-lui.

Jeremy tend le paquet au gamin qui le lui arrache des mains. Puis il déchire l'enveloppe et s'éloigne en marmonnant. Jeremy fixe l'œilleton mort avec l'envie de dire quelque chose, n'importe quoi, mais rien ne lui vient. Il griffonne sa signature et s'en va. *Rien n'est normal avec cette fille.*

Il sort de l'ascenseur et marche jusqu'à sa camionnette. Le soleil caresse son visage. Il consulte sa montre et sourit en mettant le contact. Maintenant que la livraison a été effectuée, la journée lui appartient. La camionnette se fond dans la circulation et il prend son téléphone portable.

Une heure plus tard, il traverse en courant un terrain de sport. La pelouse a été tondue récemment, le soleil réchauffe son torse. Il se penche pour

resserrer ses crampons puis se relève et sourit au groupe d'athlètes qui lui fait face.

— Pardon, les gars, je suis venu dès que j'ai pu !

— Pas grave, lui répond un homme en lançant un ballon vers lui, tu paieras les bières quand on aura gagné. Allez, on va tout défoncer !

L'équipe adverse est coriace et la partie se prolonge jusque tard. Les projecteurs du stade s'allument et illuminent le terrain où se joue un match serré – aucun des joueurs ne semble prêt à baisser les bras. Enfin, le moment arrive : un lancer parfait de Jeremy, dans un trou de souris. Le ballon est propulsé en avant, jusqu'aux mains qui le capturent et l'immobilisent. Fin de la partie, la victoire est nette et sans bavures.

Jeremy s'effondre sur le terrain. Les brins d'herbe frôlent doucement ses jambes, dans la chaleur du soir un léger vent caresse sa peau brûlante. Ses yeux s'ouvrent et contemplant un océan d'étoiles au-dessus de lui.

Je ne vois pas les étoiles depuis mon appartement. C'est une des choses qui me manquent. Le soleil frappe les fenêtres – des fenêtres qui n'ouvrent pas. Je peux donc voir la lumière du soleil, sentir sa chaleur en posant la main sur les vitres. Mais je ne sens plus le vent, et la nuit les étoiles sont cachées par les gratte-ciel voisins. Je dois m'allonger par terre et risquer de me briser la nuque en tendant et tordant le cou dans des positions que Dieu n'a jamais envisagées pour entrevoir un minuscule triangle de ciel noir et, parfois, la faible lueur des étoiles.

Mais je veux la totale. La galaxie au-dessus de ma tête, tendue d'une ligne d'horizon à l'autre, une seule et vaste étendue d'univers qui me dit : « Tu n'es pas seule. » Après la mort de ma famille, quand j'habitais chez mes grands-parents, je passais mes soirées allongée dans le jardin derrière la maison. Aucune autre maison n'était visible autour de moi, aucune lumière de la ville, et je n'entendais aucun bruit de circulation. Étendue dans l'herbe, je contemplais le ciel, parfaitement sereine. Ma souffrance, mon désespoir, c'est aux étoiles que je les confiais. Je restais allongée jusqu'à sentir mes paupières s'alourdir, et tout mon corps s'abandonner à la torpeur. Alors, je me relevais et, sans un bruit, je rentrais dans la maison, gravissais les marches de l'escalier et grimpais dans mon lit – le dos souillé de taches d'herbe, les orteils pleins de terre. Et je m'endormais.

Les étoiles pourraient m'aider, quand la nuit tombe. Je change de position dans mon lit, ma peau nue glisse sous le tissu des draps, et je fixe le plafond voûté. Pour la centième fois peut-être, je me prends à rêver que j'y découpe un trou énorme, une gigantesque baie ouvrant sur le ciel. Je fixe le plafond jusqu'à ce que mes yeux se ferment. Alors, nerveuse et agitée, je sombre dans le sommeil.

## Annie

La maison est éclatante de propreté. Annie remarque les planchers cirés, l'électroménager rutilant et le frigidaire plein à craquer de victuailles. Pour une fille qui vit sans sa mère, Dana a une maison en tous points parfaite. Son père regarde les deux enfants dans l'entrée. Annie remue son sac à dos nerveusement. Elle ne se sent pas à sa place dans un lieu aussi splendide. Elles sont arrivées dans le monospace paternel, un véhicule luxueux aux vitres électriques et aux sièges en cuir chauffants. Le père de Dana leur a offert une glace – Annie a pu choisir son parfum et la garniture –, et il ne s'est pas énervé quand des copeaux de chocolat sont tombés sur la banquette.

— Annie, laisse donc ton sac à dos sur la table. Dana, si tu emmenais ton amie piquer une tête dans la piscine ?

— La piscine ?

Les yeux d'Annie se mettent à briller. La dernière fois qu'elle a nagé dans une piscine, c'était l'été dernier, quand sa mère avait emmené toute la famille passer un dimanche dans un camp de vacances de la YMCA.

À côté d'elle, Dana râle :

— Pourquoi ? Je préférerais monter dans ma chambre pour lui montrer mes jouets.

Son père fronce les sourcils.

— On a une piscine et on ne s'en sert jamais ! Allez, monte chercher un maillot pour Annie et redescends. Pendant ce temps, je prépare le repas.

La brunette boude, soupire ostensiblement et attrape Annie par la main.



— Très bien. Allons-y. Comme ça tu verras ma chambre.

— Et dépêchez-vous ! ajoute l'homme avec une intonation sévère. Je ne veux pas que vous passiez toute la journée enfermées !

Les deux fillettes se changent dans une pièce remplie de poupées, de fanfreluches et tapissée de rose. Dana lance à Annie un maillot de bain flambant neuf – l'étiquette est toujours attachée. Elle l'enfile avec précaution pour ne pas étirer le tissu brillant, puis se regarde dans la glace. Vêtue de ce somptueux maillot rose vif, dans cette chambre baignée de soleil, elle se sent métamorphosée. Comme si elle vivait une autre vie, dans un autre monde que le sien. Un sentiment fugace de culpabilité la traverse : elle éprouve un manque, de l'envie pour cette existence tellement moins fade et usée que celle qu'elle mène.

Toutes deux plongent dans une eau claire comme le cristal, mangent des hamburgers avec des frites et des Coca glacés puis se font prendre en photo au bord de la piscine. La vie idéale, pour autant qu'Annie puisse en juger.

Elle espère que Dana la réinvitera.

Debout sous le faible jet de la douche en mauvais état, j'essaie d'effacer les traces de ma journée. Pour la vingtième fois au moins, je songe à quitter ce trou à rats. Quand j'ai choisi de me séquestrer, ma situation financière était incertaine. Mon compte en banque culminait à 649 dollars et je n'avais pas de revenus précis. Cet appartement n'était pas cher, je n'avais même pas besoin de déposer des arrhes. À présent que mon compte en banque affiche confortablement sept chiffres, rien ne m'oblige à vivre dans un endroit où l'eau chaude est intermittente. C'est ridicule. Mais déménager me semble insurmontable. Je vis cette situation comme une pénitence : j'ai tué, je suis punie.

Mon dernier client de la journée, RalphMA35, est l'adepte par excellence des jeux de régression. Je devrais être habituée aux cinglés, je devrais être capable de laisser tout ça glisser sur moi et de passer à autre chose. Mais je n'arrive pas à cesser de penser à notre session. Peut-être est-ce parce qu'il a été mon dernier client de la soirée ? Impossible d'oublier sa voix rauque, la violence de son désir que je perçois à travers les haut-parleurs, l'avidité avec laquelle il insiste sur le nom qu'il m'a donné. *Annie*. C'était mon troisième chat avec Ralph et la deuxième fois qu'il utilise ce prénom. C'est assez rare que des clients en choisissent un. Et assez rare que je doive jouer le rôle d'une personne précise. Quand il a prononcé ce prénom, quand il a articulé ces douces syllabes d'une voix qui était tout sauf douce, il m'a arraché le cœur – il l'a empoigné et tiré d'un coup sec, me laissant dévastée.

Je coupe le jet, attrape une serviette sur son crochet et frotte ma peau mouillée. Après avoir éteint la lumière, je traverse le loft nue jusqu'à mon matelas. Je m'apprête à écarter les draps pour m'allonger, mais je me ravise. Je m'arrête et réfléchis – un imbroglio complexe d'émotions inhabituelles et contradictoires me noue les entrailles. Soudain je m'agenouille, en un

mouvement à la fois banal et étranger. Des années de tradition contre des années d'oubli. Je joins les mains, me penche sur le couvre-lit, respire profondément et m'efforce de comprendre ce que je suis en train de foutre. Et puis, je me mets à prier.

Ma prière est brève et précise. Je prie pour que mes démons me laissent en paix et que le besoin de faire du mal aux autres abandonne mon corps indigne. Et pour que, s'il existe *vraiment* une petite fille prénommée Annie au-dehors, Dieu l'empêche de croiser le chemin de cette ordure de Ralph.

Enfant, j'étais une fillette pieuse. Notre famille se rendait à l'église tous les dimanches, avec une régularité de métronome. C'est maman qui nous y poussait. Papa guettait la fin de l'office avec impatience pour pouvoir retourner rapidement à son match de foot et à ses projets du week-end. Maman luttait-elle, comme moi, contre ses démons ? Est-ce pour cette raison qu'elle assistait à la messe ? Pour tenter de purifier son âme, de détruire le diable en elle à l'aide d'une puissance supérieure ?

J'ai tout essayé jusqu'à présent. Jésus figure sur ma courte liste des recours négligés. Mais c'est un chemin que je ne peux pas emprunter. J'ai parlé à un pasteur quand je vivais chez mes grands-parents. Il m'a expliqué que ma mère était en enfer à cause de ses péchés et qu'elle y resterait pour l'éternité. Il ne comprenait pas que, malgré son geste contre ma famille, malgré le fait qu'elle m'avait retiré tout ce que j'avais de bon dans la vie, je n'ai jamais cessé de l'aimer. Elle est ma mère, et une nuit d'enfer n'efface pas dix-sept années de souvenirs. Après avoir entendu le prêtre prononcer ce verdict, après avoir senti une telle certitude dans sa voix, je ne suis plus jamais retournée dans son église. C'était déjà suffisamment difficile d'effacer l'image de ma mère brûlant dans les flammes de l'enfer – je n'avais pas envie de voir le visage du prêtre.

Je comprends bien que ma conception de Dieu ne devrait pas reposer sur un pasteur de campagne à la tignasse rousse. Mais le sang de ma mère coule à travers mon âme. Si elle a pu tenir le coup, rester normale toutes ces années grâce à Dieu, qu'est-ce qui a pu causer sa chute ? Imaginons que je reprenne le contrôle de ma vie, que je tombe amoureuse, que je fonde une famille, que je me construis enfin la vie parfaite – et que je chute, comme elle ? Mieux vaut m'en tenir à la situation actuelle. Au moins, je n'ai personne à faire souffrir, ni bébé à élever pour en faire un futur psychopathe. Quand je songe à cette éventualité, à la direction qu'a prise la

vie de ma mère... Je ne veux pas être normale sauf si j'ai la certitude de ne pas représenter un danger pour les autres. Je ne peux pas me permettre de chuter – de détruire le bonheur d'autres gens.

Alors je ne me tourne pas vers Dieu. Mais je crois à Son existence. Et je crois qu'Il peut venir en aide à certaines personnes. Peut-être Annie. Peut-être qu'Il peut l'aider à se tenir à distance des monstres qui écument notre monde.

Moi, Il ne peut pas me secourir. Pas de la façon qu'il me faut. Je n'ai pas besoin qu'Il apaise ma conscience, je n'ai pas besoin du soutien qu'Il a apporté à ma mère. J'ai déjà vu une famille anéantie. Je n'ai pas l'intention de reprendre le flambeau.

— J’ai passé une bonne journée. Deux bonnes journées, en fait.

Je parle sur mon portable, assise en tailleur sur mon lit rose. Devant moi, mon ordinateur.

— Racontez-moi ça.

J’espère qu’il est nu. J’espère que le Dr Derek est assis à son bureau, sa grosse queue épaisse à la main, et qu’il se caresse pendant notre conversation. Il y a deux jours, j’ai passé vingt minutes à écouter les conseils d’un avocat pendant qu’il me regardait, et sa jouissance n’a presque pas ralenti le flux de son brillant monologue. Cette image reste en moi et réapparaît quand j’entends la respiration du Dr Derek suivie d’un léger soupir quand il change de position sur sa chaise. Voilà exactement le genre de pensées que je dois éviter, surtout si je veux essayer de trouver mon point d’équilibre et comprendre ce qui ne tourne pas rond dans mon cerveau. Mais c’est difficile de consacrer toute sa journée à une activité sexuelle puis de décrocher son téléphone pour entendre cette voix douce et sexy sans imaginer la bite et le corps qui lui correspondent.

— Deanna ?

— Mmm ?

Je l’écoute d’une oreille distraite, occupée à poster sur Twitter une capture d’écran d’une de mes sessions.

— Parlez-moi de ces bonnes journées.

— Oh...

Je referme mon ordinateur et me concentre sur sa voix en repoussant la vision d’une grosse bite empoignée par des mains robustes.

— Pas de pulsions, pas de fantasmes à la Hannibal Lecter pendant toute la journée d’hier, cette nuit et jusqu’à maintenant. Et je suis restée debout tard hier soir, presque jusqu’à 1 heure du matin.

— Qu’est-ce que vous vous êtes préparé pour le dîner ?

Je roule des yeux. Derek cultive une obsession risible envers mes choix alimentaires, comme si la solution magique à mon problème pouvait se trouver dans un poulet rôti aux herbes.

— Bœuf braisé. Weight Watchers.

— Vous en aviez déjà mangé ?

Je ricane.

— Une cinquantaine de fois. Peut-être plus.

Un jour, Derek m’a obligée à supprimer toute forme de viande de mon régime, pour vérifier l’hypothèse selon laquelle mes instincts bestiaux étaient déclenchés par les protéines qu’elle contient. Mais quand on réduit les plats d’une marque diététique à des recettes strictement végétariennes, on se retrouve avec environ quatre choix, tous aussi dégueulasses les uns que les autres. J’ai tenu à peu près six jours avant d’annoncer à Derek que je comptais quitter mon appartement et prendre le premier vol vers la Californie pour venir personnellement l’assassiner. Nous avons alors décidé que le plan végétarien n’arrangeait pas mon cas.

— Bref, pour fêter ça, ce soir j’ai décidé de commander un plat chinois.

Je retiens mon souffle, dans l’attente de sa réponse. Même si, en réalité, je m’en fous : je mangerai chinois quoi qu’il arrive. J’y pense depuis 19 heures, et l’idée d’un bœuf aux brocolis m’obnubile. D’ailleurs, sans doute cette obsession monomaniaque contribue-t-elle à neutraliser mes pensées psychotiques. Mais j’ai envie de boucler ce petit exercice en demandant la permission. S’il me donne son accord et que le livreur chinois finit trucidé, je pourrai toujours pointer mon index sanglant en direction de mon psy. *C’est sa faute. Il pensait que j’étais capable de supporter le poulet aux amandes et le riz aux crevettes...*

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

*Putain.*

Je soupire dans le micro.

— Sérieux ? Vous ne m’avez pas écoutée ou quoi ? Aucune pulsion en vingt-quatre heures ! Et de toute façon, je n’ouvre pas : ils laissent la bouffe devant la porte !

— Peu importe. Plus il y a de gens qui approchent de votre appartement, plus vous vous exposez au danger. Ils frapperont à votre porte, et vous ne serez peut-être pas assez forte pour ne pas ouvrir.

Je grince des dents.

— Je serai assez forte.

À écouter Derek, je ne devrais même pas accepter les livraisons de Jeremy. Il semble s’imaginer que sans ravitaillement, sans nourriture, enterrée dans ce trou à rats, affamée, je peux quand même continuer à vivre. Sans tenir compte de mes besoins essentiels. Selon lui, ils n’ont aucune importance. Ce qui est *vraiment* important, c’est que personne ne vienne frapper à ma porte. Ce qui serait synonyme de mort. On n’est jamais trop prudent. L’assurance responsabilité de Derek risquerait d’exploser.

— Mieux vaut prévenir que guérir.

Waouh... Ces cinq mots suffiraient à décrire toute mon existence. Je mets de côté cette bombe à retardement et regarde ma montre.

— Fin de la séance, Doc !

— Pas de commande chez le traiteur chinois, Deanna. Tenez-vous-en à la nourriture stockée dans votre appartement.

— Compris. Merci pour vos lumières.

Je raccroche avant qu’il ne m’offre une autre maxime puis passe en revue mon répertoire téléphonique et appuie sur le bouton « Traiteur Hong Kong ».

Quarante-cinq minutes plus tard, je ne tue pas le petit homme chinois qui trotte jusqu’à ma porte, frappe, regarde autour de lui et frappe encore.

Je crie, agacée :

— Laissez le sac devant la porte.

Ils devraient être au courant, maintenant. Je leur passe commande une fois par mois depuis au moins deux ans. Mais chez eux, le turn-over semble encore plus intense que chez McDonald’s. Chaque fois, c’est un nouveau visage qui vient livrer les mêmes barquettes en plastique.

Le type pose le sac par terre avec un bruit chuintant, fixe longuement la porte et se décide enfin à partir.

*C'est bien, mon gars. Continue d'avancer. Et disparais avant que j'ouvre cette porte et que je te tue pour avoir mis si longtemps à venir.*

J'attends, l'oreille tendue. Je ne bouge pas jusqu'à ce que j'entende l'ascenseur redescendre le livreur. Puis j'ouvre et je plonge pour récupérer le sac.

Je regrette de ne pas aimer la pizza. Si j'aimais ce genre de plat, je cesserais de me goinfrer de nourriture bourrée de glutamate de sodium. Mais, impossible. Je ne supporte pas cette incitation à la crise cardiaque pâteuse, grasseuse, enfouie sous neuf couches de fromage. La nourriture chinoise est mon unique péché mignon. Comme je reconnais le bien-fondé du raisonnement du Dr Derek, je me limite à une commande par mois, et seulement si j'ai un événement spécial à célébrer. Comme ce soir.

J'ai choisi le menu habituel : une maxi canette de Dr Pepper, une barquette de bœuf aux brocolis, une autre de poulet aux légumes, une soupe aux œufs et au poulet et six pâtés impériaux. Je range au frigo la soupe, trois pâtés impériaux et le poulet. Le reste, je m'installe confortablement pour le savourer. Le Dr Pepper est complètement insipide – les glaçons ont fondu pendant la livraison, le gaz s'est évaporé –, mais ça reste un soda et je gémis en avalant la première gorgée fade et sucrée. Je m'attaque ensuite aux barquettes et m'abandonne entièrement, sans réserves, aux délices du glutamate de sodium



*PSYCHOSE* : dysfonctionnement psychologique grave entraînant des troubles de la personnalité. Chez certains individus, elle se caractérise par de brusques mouvements d'humeur, de l'agitation. Les symptômes les plus courants sont la froideur affective et le retrait de la vie sociale. Contrairement à une opinion largement répandue, les individus psychotiques deviennent rarement violents et représentent un danger pour eux-mêmes bien plus que pour les autres<sup>8</sup>. Il existe de nombreuses théories sur les origines des comportements psychotiques. Aujourd'hui, la plupart s'accordent à les attribuer à un mélange de facteurs génétiques et de facteurs liés à l'environnement extérieur.

Dans les rapports de police, la cuisine de mon enfance est comparée à « un véritable abattoir ». Il y est écrit que les éclaboussures de sang couvrent une zone allant du sol au plafond et que des taches de fluides corporels ont été relevées sur le mobilier, le carrelage et les vêtements. Selon les experts de la police scientifique et des scènes de crime, ma mère a tué mon père en premier – avec son arme de prédilection : un fusil à canon scié – avant de s'en prendre à Summer et Trent. Le couteau n'a été utilisé qu'après, dans le seul but de détruire les corps. On y dit aussi que ma mère était déterminée : elle a commis son massacre sans aucune hésitation. Son unique faiblesse s'est révélée au moment de mettre fin à ses jours. Ses coups de couteaux étaient hésitants, provoquant des plaies superficielles. Une seule blessure était suffisamment profonde pour être fatale. En outre, une question tacite persiste tout au long des rapports : *et si ?* Et si elle ne s'était pas tuée ? Qu'aurait-elle fait ensuite ? Serait-elle sortie dans la rue ? Aurait-elle agressé d'autres personnes ?

Pour ma part, je me passe bien de ce genre d'interrogation. C'est une perte de temps et d'énergie. Je sais ce que j'ai besoin de savoir. Je sais que mes obsessions meurtrières se sont emparées de moi la nuit où l'âme de ma mère a quitté la terre. J'ai déjà tué une fois. Mon seul espoir est de parvenir à m'empêcher de récidiver.

*Attends.*

C'est ce que j'entends dans ma tête. Ouais. Je sais. Attendre. J'espère juste que c'est Dieu et non ma mère qui me parle. Ou Satan. Ou les deux. Je me demande si ma mère a toujours été folle ou si ça lui est tombé dessus sans prévenir, comme ça m'est tombé dessus il y a quelques années.

Je me suis beaucoup documentée sur la psychose. Principalement en surfant sur le web, et ce contre l'avis de Derek. Apparemment, les médecins professionnels voient d'un mauvais œil le formidable outil qu'est Internet. Bien que les sites que je consulte soient d'une fiabilité aléatoire, je lis tout ce que je peux trouver. Peut-être un jour tomberai-je sur quelque chose qui m'aidera vraiment à comprendre ma vie de démence, quelque chose qui m'apportera une justification plausible. J'adorerais pouvoir regarder en arrière et mettre ma folie meurtrière sur le compte d'une eau polluée que seules ma mère et moi buvions. Ou du cancer : une tumeur qui fait pression sur une partie de mon cerveau. Ma mère et moi avons le même genre de faiblesse physique propice à abriter une tumeur cancéreuse. Ou alors ce n'est pas une tumeur, juste une tare héréditaire comme l'alcoolisme ou l'hypertension artérielle. Peut-être Summer aurait-elle développé le même genre de tendances – sauf qu'elle n'a pas vécu assez longtemps pour qu'elles se manifestent.

Je ne souffre pas de maux de tête lancinants, je ne présente aucun des symptômes cliniques répertoriés sur Doctissimo. Juste une soif brutale de sang qui traverse mon corps de son élan furieux et incontrôlable, qui submerge mon cerveau et mes réflexes en un bouillonnement délirant que seul un carnage peut apaiser.

D'ordinaire, cette envie se manifeste la nuit, quand rien ne vient me distraire et que le temps libre joue à la marelle avec ma raison. Alors, mon esprit prend le contrôle sur mon corps, mes mains se mettent à trembler et ma bouche à saliver, la colère monte dans mon corps jusqu'à ce que je vibre de désir et de manque, une sensation que j'ai besoin d'expulser d'une façon ou d'une autre, mais toujours dans le sang. Pour me calmer, j'observe la

méthode que le Dr Derek m'a apprise : je ferme les yeux, je me recroqueville sur moi-même, bras serrés autour de mes jambes afin d'exercer une pression qui me donne une sensation de l'espace alentour. Puis je me représente libre de mes mouvements, un couteau à la main, un pistolet dans mon sac, la porte déverrouillée, et mes jambes me portent au-dehors pour un périple vers la liberté. Je respire rapidement, de façon contrôlée, l'air est chaud sur mes jambes, mon cœur bat à mille pulsations/minute. Et je me demande : « Qu'est-ce que je fais, maintenant ? »

Alors, je laisse mon esprit vagabonder, mon imagination expose en un technicolor criard tout ce qu'il contient de pourri et de nauséabond. Je tue, je mutile, j'ôte joyeusement la vie, je m'enivre de mes actes jusqu'au vertige à mesure que les corps s'effondrent, de plus en plus nombreux, sous mes mains. Pendant tout ce temps, les cris sont incessants – cris de mes victimes mais aussi cri de mon âme luttant contre mon plaisir, cri de désespoir pour toutes ces morts provoquées si allègrement.

Le but est d'éviter le pic du désir. Mais quand je n'y arrive pas, quand il se faufile en moi et prend le pouvoir ? La seule chose à faire est de l'assouvir. Et je mentirais si je disais que je n'y prends pas plaisir.

*HUMILIATION : Les jeux d'humiliation ont à voir avec le fétichisme et l'exhibitionnisme, dans la mesure où ils traduisent le désir d'être vu pendant des actes sexuels dégradants. Des pratiques telles que l'insulte sont une façon de rabaisser l'ego afin de surmonter ses inhibitions sexuelles <sup>9</sup>.*

J'ai été complètement prise au dépourvu la première fois qu'une petite bite est entrée dans le salon. En dehors de mon salon de chat privé, j'ai une sorte de salon d'attente : le chat gratuit. Quand je ne suis pas en session privée, je me connecte à ce salon. C'est là que les camgirls rencontrent les internautes et essaient de les convaincre de les rejoindre en chat privé. Le salon d'attente est gratuit et je suis censée y parler avec tous les internautes, l'un après l'autre, jusqu'à ce que l'un d'eux décide de cliquer sur « Chat privé ». Alors, les autres membres sont déconnectés et le débit de la carte bancaire commence. J'ai la chance de ne jamais rester dans ce salon plus d'une minute. Par rapport à mes collègues, je suis ce qu'on appelle un produit très demandé. Un lundi, pourtant, le rythme était plus lent que d'habitude et je traînais sur mon lit, souriant à la webcam et bavardant avec soixante-douze internautes quand 7-5CM est apparu sur l'écran de dialogue.

7-5CM : Salut Jessica

TELETEUBBY : montre ton Q STP

BOUFFEUR2CHAT : slt BB. Combien pr chat prv ?

Je ris et me penche en avant pour mettre en valeur mon décolleté.

— Salut 7-5... Non, Teubby, tu connais les règles en chat gratuit. Bouffeur, c'est 6,99 dollars la minute.

BOUFFEUR2CHAT : dsl, trop cher pr moi

TELETEUBBY : Pas pr moi !

6PRINELOVER : tu aimes les cunnilus, Jessi ?

BOUFFEUR2CHAT : c'est ça, Tele ! Alors keske tu fous en chat gratuit ?

JACOB1982 : cunni... quoi ? >>> vite mon dico

SHOESCRAZY : montre tes pieds stp

7-5CM : Jessica, ça pose pb si ma bite fait slmt 7,5 cm ?

TELETEUBBY : Pce que jm bien parler gratis, Bouffeur. Ms mnt je vais me payer un chat prv

— Ça ne pose aucun problème, 7-5CM. Si tu veux, on passe en session privée comme ça tu pourras me la montrer ?

JACOB1982 : Cunnilus n'est pas ds le dico. Ça veut dire quoi ?

BOUFFEUR2CHAT : ben vas-y mec, on attend !

KNICKS4EVER : put1 tes bonne

*MORRIS77 entre dans le salon*

ASSMAN22 : LOL zêtes cons ça s'écrit cunnilingus

CLITBORIS : tu t'es gouré de site mec : ici on bouffe des chattes pas des dicos

BLUEDOG : cunnilus ? sérieux c'est préhistorique comme mot.

*FLASHERSTAN entre dans le salon*

JACOB1982 : j'ai trouvé. « Stimulation orale de l'appareil génital féminin. » Beurk... Ça fout la trouille votre truc

— Merci Knicks. Les gars, soyez gentils ! Sachez que j'adore les cunnilingus, et je me contrefous de l'orthographe ! Teubby, tu voulais m'inviter en privé ?

*TELETEUBBY a quitté le salon*

BOUFFEUR2CHAT : kel mytho ce mec

*FIN DU CHAT GRATUIT – CHAT PRIVÉ ACTIVÉ PAR 7-5CM*

Je supposais – à tort – qu'un type avec une petite queue aurait besoin d'être rassuré, de s'entendre dire que la taille n'a pas d'importance, que je le trouve tout de même attirant. 7-5CM ne m'a pas laissée aller trop loin sur

cette voie : il m'a vite recadrée. Sa demande semblait tellement bizarre que j'ai cillé en regardant l'écran de mon ordinateur.

7-5CM : STOP. Pas de compliments. Moque-toi de ma bite. Fous-toi de moi.

Les fantasmes de cocu, je comprends. Ils alimentent environ 10 % de mes chats. Pour le cocu, l'humiliation est une sorte de bonus, et cette idée me va. Mais le fantasme de l'humiliation pure, le fantasme de se faire ridiculiser sont plutôt inédits pour moi et je ne m'y sens pas spécialement à l'aise. Les sites de webcams ont des catégories particulières pour ce genre de clients, avec des filles spécialisées – expertes en cuir, insultes et actes dégradants. Aucune de mes sessions n'a jamais pris cette direction-là, et l'idée de m'y aventurer ne me plaisait pas particulièrement.

J'ai commencé de façon hésitante : tentative maladroite et désastreuse de le montrer du doigt en ricanant. Ça sonnait forcé, ridicule, et je m'attendais à tout moment à voir *FIN DE CHAT* s'afficher sur le moniteur. Mais le message n'apparut pas et 7-5CM resta avec moi, patiemment. Son image granuleuse remplissait l'écran. Sa petite bite était coincée entre ses cuisses musclées et bronzées. La vue limitée que j'avais sur son estomac et son entrejambe révélait tout de même un homme extrêmement soigneux de sa personne – épilé, hâlé, musclé. Sa bite était dure au milieu d'une zone lisse, sans poils. C'était une excroissance courte, mince et non circoncise. Minuscule. Je m'efforçai à nouveau de la désigner en gloussant mais cette attitude froissait chaque fibre d'empathie en moi.

Enfin, grâce aux indications patientes de 7-5CM, j'y suis arrivée. J'ai trouvé un phrasé qui sonnait à la fois naturel et d'une cruauté sincère. Je lui ai dit combien il était grotesque, qu'il n'arriverait jamais à combler une femme avec un engin pareil. À chaque parole, le pédoncule dodelinait. Les doigts de 7-5CM serraient la courte tige et la secouaient. L'orgasme survint cinq minutes plus tard, quand je lui annonçai mon intention d'inviter mes amies à venir voir sa webcam. Elles se rouleraient par terre de rire devant une queue aussi chétive et insignifiante. Je faillis rater l'instant de sa jouissance : sa main recouvrait entièrement son membre. J'aperçus tout de même une écume blanche, puis il écarta ses doigts et je le vis. Le gland, d'une taille normale qui rapetissait encore plus la verge, se contractait et propulsait une quantité stupéfiante de semence blanchâtre en une succession rapide de jets.

J'en eus le souffle coupé – sincèrement, comme chaque fois que je vois un homme jouir – puis j'hésitai, me demandant quelle réaction il attendait de moi. Finalement, je produisis un large sourire vaguement méprisant.

— Waouh..., lâchai-je. Impressionnant.

J'essayai de garder une attitude supérieure et condescendante où se mêlait une approbation réticente. Il eut l'air d'apprécier. Il s'essuya le gland avec une serviette et se pencha vers l'écran. J'aperçus brièvement son torse musculeux et bronzé, puis il coupa sa webcam.

7-5CM : Merci BB. CT génial.

J'ouvris la bouche pour lui répondre mais il s'était déconnecté.

*FIN DE CHAT PRIVÉ AVEC 7-5CM. DURÉE : 11'56"*

*RETOUR AU CHAT GRATUIT ?*

J'ai cliqué sur le bouton « Oui », me suis composé un large sourire en saluant d'un geste enthousiaste la caméra face à moi et, au-delà, les clients qui remplissaient le salon de chat gratuit.

Onze minutes. Somme débitée de son compte bancaire : 76,89 dollars. Part que me laissent les enfoirés qui dirigent le site : 21,53 dollars.

La journée a été longue. Tendue dans l'attente. Attente pendant la journée de travail. Attente pendant le dîner, un tête-à-tête silencieux par-dessus le plat de gratin de macaronis. Deux âmes dans une maison déserte. Après le dîner, il a regardé la télé en attendant, impatient, que le calme se fasse dans la maisonnée, que sa femme s'endorme. À présent, il est enfin libre. Libre de faire ce qu'il a attendu toute la journée.

Il allume son ordinateur, fait défiler les photos jusqu'à trouver celle qu'il voulait. Celle qu'il a recadrée.

Il regarde son portrait – les boucles blondes encadrant son doux visage d'ange. Son expression d'innocence et d'espoir. C'est presque dommage de détruire ça. La douceur ne dure jamais longtemps. Elle est vite anéantie, remplacée par les pleurs et les peurs. Il y a quelque chose de triste, pour lui, à associer désormais la peur avec l'expérience. Il finit par l'apprécier presque autant que l'innocence.

Il soupire avec effort en fixant son image. Ses paumes deviennent moites tandis qu'il laisse son esprit vagabonder. Tout à coup, il se lève. Il déplace le curseur avec la souris pour faire apparaître l'horloge : 23 : 02. Il ferait mieux d'aller au mobile home. Il a envie d'aller sur le terrain, d'entendre le silence des bois et de vérifier que ses futurs cris ne seront pas entendus. Il a le temps : vingt minutes pour y aller, vingt minutes pour en revenir, rester là-bas juste assez longtemps pour faire le plein de sensations. Sa femme n'en saura jamais rien. Elle restera endormie – comme toujours.



## Jeremy

Personne ne répond quand il frappe à la porte à 13 h 55. C'est la première fois que ça arrive. Il attend, patiemment, son petit paquet entre les mains. *Elle doit être aux toilettes.* Une minute passe, il piétine nerveusement avant de frapper de nouveau.

À 13 h 57, il passe en mode Panique. Il frappe plus fort et plus vite à la porte. Il l'imagine évanouie par terre, dans le coma. Il colle l'oreille à la porte, écoute. Il jurerait qu'il l'entend crier, appeler à l'aide. *Il y a peut-être quelqu'un avec elle ? Un kidnappeur, un voleur ?* Une vision le saisit : elle est bâillonnée, attachée, menacée par un couteau. Le bouton de porte semble lui faire signe, clignoter à son intention comme une enseigne de néon. Jeremy le fixe et le monde autour de lui s'évapore. Il palpe son blouson et trouve son cutter – le seul objet assimilable à une arme qui lui tombe sous la main. Il regarde encore la poignée. *Ça doit être fermé.*

Il tend la main, agrippe fermement la boule de métal et tourne. Le bouton tourne sans difficulté, il desserre sa prise et la porte s'ouvre vers l'intérieur dans un glissement chuintant. Surpris par son geste, il reste bouche bée devant l'embrasement, sans savoir quoi faire. Puis il l'entend très distinctement : un gémissement de douleur. *Il ne l'a pas imaginé !* Il franchit le seuil et se précipite à l'intérieur de l'appartement, brandissant son cutter pour la défendre, tel un chevalier dans son armure étincelante. *Ça pourrait être ma chance !*

Boosté par l'adrénaline, Jeremy s'élance mais s'arrête juste à l'entrée de la pièce. Ses yeux clignent rapidement, ses poils se hérissent tant il fait froid dans la pièce. Il ne s'attendait pas à découvrir cet immense loft. Une cuisine tout en longueur, un fauteuil solitaire, un espace chambre banal et spartiate

avec un édredon mauve foncé et des coussins jetés en désordre sur un matelas tapissier posé à même le sol. Il y a des livres partout, autour du lit et le long d'un entassement de cartons qui ferait rougir un entrepôt UPS. Tous ces cartons... Il a l'impression de parcourir d'un coup d'œil la chronologie de leur relation : des cubes de toutes tailles qui forment des piles bien nettes décorées d'étiquettes blanches comme autant de motifs ornementaux rectangulaires. Il y a là facilement une centaine de boîtes formant un gigantesque monticule marron. Jeremy se retourne, regarde du côté gauche de l'appartement en cillant : jamais il n'a vu un tel spectacle.

*L'intensité lumineuse.* Il plisse les yeux pour s'adapter à la lumière pendant que son esprit essaie de comprendre la scène – comme s'il pénétrait dans une nouvelle dimension. Un mélange entre le Monde de Barbie et un bar à strip-tease. De ce côté de l'appartement, les murs sont d'un blanc pâle tirant vers le rose. Ils sont décorés de posters, de photos encadrées et d'un calendrier rempli de messages griffonnés, de flèches et de petits cœurs. Le lit – un grand lit blanc à baldaquins – est couvert d'un édredon rose, de coussins roses et de diverses babioles. Le cadre de lit est assorti à une table de chevet sur laquelle sont posés une lampe rose flashy et un cahier. On croirait qu'une ado a été lâchée dans un magasin de décoration et a fait chauffer la carte de sa mère. La pièce est éclairée d'une lumière vive, aveuglante, délivrée par quatre immenses potences équipées de rangées de spots professionnels. Des câbles courent le long des murs – des câbles fins de type Ethernet, ainsi que de gros câbles tressés et des cordons métallisés qui semblent alimenter et orchestrer l'ensemble de l'installation. Partout des ordinateurs, des moniteurs et des caméras montées sur roulettes ou sur rail, portables et faciles à manœuvrer, braquées vers la même zone. Au centre du lit, il *la* voit, et soudain tout le reste disparaît.

Elle est assise à genoux, bien droite, ses cheveux sombres sont ébouriffés, son regard se fixe aussitôt sur Jeremy. Elle est nue. Sa poitrine se soulève, ses tétons roses sont raidis, sa peau pâle se couvre d'une rougeur incandescente. Ses yeux bruns semblent s'aiguiser sur ceux du jeune homme, qui reconnaît instantanément le feu qui les anime : la colère. *Et merde...* Il s'efforce de ne pas regarder sa peau, ses seins ou le renflement lisse entre ses cuisses. Il remue les lèvres mais aucun son n'en sort.

Il est *ici*. Dans mon appartement. Je le dévisage librement, sans cette vision déformée du verre sale. Je vois la carrure de ses épaules, les muscles de ses bras, sa peau mate, ses traits bien dessinés. L'œilleton m'offrait un aperçu distordu de son apparence : cette vue-là est infiniment plus séduisante.

Il est *ici*.

Troublée, je me repasse en mémoire mes derniers faits et gestes, et je comprends que ma position sur les oreillers a dû obstruer ma bonne oreille. Il a sans doute frappé. Et si j'en crois son visage empourpré et ses yeux paniqués, il a dû penser qu'il y avait un problème. Je soutiens son regard posé sur moi, mon cerveau s'emballe, la fureur s'insinue dans mon esprit. Il est *ici*, dans mon espace, un intrus dans mon appartement – pour quelle raison ? Il croit que j'ai *besoin* qu'on me sauve ?

Une poussée d'adrénaline fait exploser mes veines, mes muscles, les pores de mon corps. *Il est ici, et aucune porte, aucune barrière ne nous sépare.* Je me relève, pieds nus fermement plantés sur mon matelas. Tous mes sens sont en éveil. Affamée, je scrute ma belle proie. On dirait que Dieu en personne me l'a livrée sur un plateau d'argent, et la preuve de cette incroyable chance se trouve dans sa main : un cutter. Mon vagin se contracte, une sensation immédiatement douloureuse, et une goutte de cyprine se forme qui vient glisser à l'intérieur de ma cuisse, preuve de mon excitation. *Le moment est venu.*

Le fait qu'elle n'esquisse pas un geste pour se couvrir, qu'elle s'affiche sans gêne dans sa nudité, le stupéfie. Il remarque un changement en elle tandis qu'elle se tient à présent debout sur le lit : ses muscles se bandent, un étrange sourire se dessine sur ses lèvres. Comme si elle était à la fois furieuse et excitée. Elle baisse les yeux sur sa main, sur son « arme », et il lâche aussitôt le cutter pour ne pas lui laisser croire qu'il est venu l'agresser. Elle est sur la défensive ; il lève les bras.

— Je suis vraiment désolé... Vous n'avez pas répondu, j'ai cru que vous aviez un problème. Pardon.

Il baisse la tête, forçant ses yeux à se détacher de son corps ferme, et fait un pas de côté en direction de la porte. Un bruit semblable à un cri de guerre étranglé mais joyeux jaillit de sa bouche et il se fige sur place. Elle

saute du lit, son corps nu en pleine extension, et atterrit sur les pieds, les yeux scintillants de plaisir, les lèvres incurvées en un large sourire. Elle ne fixe plus Jeremy mais autre chose. Il suit son regard qui le conduit au cutter tombé à ses pieds. Il s'accroupit, le ramasse et rentre la lame dans l'intention de le ranger dans sa poche. Aussitôt, une forme passe devant lui et le corps de la jeune femme percute le sien. Elle tend des mains avides dans sa direction, son poids le fait basculer et ils tombent tous les deux sur la moquette. Elle se saisit du cutter, le triture brièvement pour en faire jaillir la lame. Puis elle enfourche sa victime, joint les deux mains au-dessus de sa tête. Une joie sauvage se lit dans son regard. Puis elle abat rapidement les bras, le tranchant de la lame pointé vers le cou de Jeremy.

## Jeremy

Il tend le bras pour se défendre. Son esprit est lent, embourbé par ce bordel incompréhensible. Sa paume dévie le cutter mais la lame a le temps de trancher sa peau. La douleur le replonge immédiatement dans la réalité. La brume se dissipe dans son esprit et il repousse son assaillante d'un revers de la main. Le coup la fait basculer sur le côté, sans cesser de tenir le cutter. Elle cligne des yeux, se relève en titubant, prête à bondir à nouveau. Il glisse en essayant de se redresser et elle lui saute dessus, la lame fend l'air en une trajectoire d'une précision redoutable. Il tente de la repousser et de reprendre appui pour se relever de cette fichue moquette. La lame le frappe à l'épaule, déchire le tissu de sa chemise et plonge dans sa chair. Pendant une fraction de seconde, une douleur cuisante imprime son corps d'un fer rouge. Sa main trouve le bras de la jeune femme, l'agrippe violemment. Il la maintient immobile, son visage près du sien, haletant, les yeux remplis d'une haine intense.

Je suis furieuse, ma colère s'intensifie tandis que je me bats contre lui. Ça ne se passe pas comme prévu ; ça ne ressemble pas aux rêves que je savoure chaque jour comme une manne venue du paradis. La dernière fois, ç'avait été différent. La dernière fois, ç'avait été facile. Ma victime était distraite, je l'avais surprise à un moment d'inattention. Une pensée me traverse brusquement : je suis peut-être nulle pour tuer ; si ça se trouve, ma première expérience était juste un immense coup de bol. Je me suis toujours perçue comme une machine à tuer, parfaitement calibrée pour la destruction. *J'ai largement surestimé mes capacités.* Cette prise de conscience m'anéantit.

Ce court instant de lucidité et de faiblesse suffit : il me retourne, enjambe mon corps et propulse le cutter – mon précieux cutter – à travers la pièce.

Jeremy soupire. Il s'est débarrassé de l'arme, et tous deux s'observent. Il est assis sur elle, ses jambes enserrant sa peau nue et il voit ses petits seins enfler et déseffler à chaque halètement. Elle est belle, l'intelligence émane de ses grands yeux, son nez a une légère imperfection, ses lèvres sont charnues et bien dessinées, son visage est encadré par des pommettes saillantes. Sa chevelure noire fait comme un halo autour d'elle ; elle lui semble d'une folie délicieuse. Mais il ne doit pas perdre cela de vue : malgré sa beauté à couper le souffle, elle essaie de lui faire mal.

— Putain, tu dégages !

Sa voix lui est familière. Il la chérit depuis si longtemps. Douce, caressante... même quand elle prononce ces mots.

Il secoue la tête.

— Pas question.

— Si tu ne te lèves pas, je te jure que je crie au meurtre ! Et quelqu'un va venir, tu as laissé la porte grande ouverte.

Il regarde en direction de l'entrée : la porte est toujours ouverte sur le couloir faiblement éclairé, et le foutu colis est posé innocemment sur la barre de seuil. Jeremy se demande combien de temps s'est écoulé depuis qu'il a posé la main sur la poignée. Une minute ? Deux ? Cinq ? Une éternité, lui semble-t-il. Il se penche en avant, son corps pèse lourdement sur celui de la jeune femme qui se tortille en le repoussant en vain. Elle le fusille d'un regard assassin. Il se soulève et, du bout des doigts, effleure la porte : sous la pression, elle oscille doucement et se referme avec un petit « clic ».

Le visage de Jeremy s'éclaire d'un large sourire. Il se penche vers elle.

— Tu voulais faire quoi, là, *au juste* ? Me tuer ?

— Tu es entré chez moi par effraction. J'ai le droit de me défendre.

— Ce n'était pas de la défense. Tes conneries, là, c'était digne d'une putain de psychopathe ! Juste un cran en dessous d'Hannibal Lecter...

Il rit nerveusement et, en pensée, essaie de convaincre sa queue de mollir. Mais cette dernière l'ignore, et affiche avec superbe la forme contraire. La

jeune femme baisse les yeux tandis qu'un sourire se dessine lentement sur son visage. *Bordel...*

Elle bouge à peine, sa peau nue frotte contre le tissu rêche de l'uniforme, elle ne le quitte pas des yeux. Soudain elle se cambre, se plaque contre sa queue, et la pression arrache à Jeremy un murmure geignard. Elle ferme légèrement les paupières et se mord les lèvres.

En trente secondes, c'est la métamorphose. Le regard dément, frénétique, s'est évanoui, laissant place à une puissance sexuelle digne d'une actrice de X. Elle se serre étroitement sous son corps, frotte son sexe nu contre lui, rend sa queue folle de désir. Elle a les yeux clos. La tête rejetée en arrière, elle laisse échapper de petits gémissements – bruits doux et émouvants qui l'attirent un peu plus profondément dans ce traquenard sauvage. Elle tend les bras vers lui, s'agrippe à sa chemise et tire – doucement puis, devant son absence de réaction, de plus en plus fort. Son pantalon est gonflé au point de craquer et Jeremy s'efforce de respirer normalement, d'agir rationnellement. Elle ouvre les paupières lentement, paresseusement, et lèche ses lèvres roses si parfaites...

— J'ai grave envie de toi, lui glisse-t-elle à l'oreille.

Il le fait presque. Il est sur le point de se détacher de son corps parfait, d'ouvrir la braguette de son pantalon et de se jeter à nouveau sur elle, la queue à l'orée de sa chatte humide, les mains prêtes à s'emparer d'elle. Mais il attend. Il la regarde et essaie de comprendre ce qui se passe.

C'est sûr, la situation est tentante, délirante, infiniment plus excitante que le plus excitant de ses fantasmes. Mais quelque chose ne fonctionne pas. Il l'observe gémir et se contorsionner sous lui et il comprend que c'est un piège. Elle fait semblant, dissimule son stratagème sous une fausse apparence de sensualité. Il avance les mains vers la peau diaphane de son cou, vers l'entrelacs de tendons si sensible, si vital. S'il aime sa peau gorgée de sang, ses seins splendides, ses soupirs chargés de désir, il veut encore plus voir ce que cette actrice cache en coulisses. Il veut savoir à quoi il a affaire. Il rapproche ses mains, les resserre et la prise autour de son cou se fait de plus en plus ferme.

Le fait qu'il bande est une preuve flagrante. La preuve indéniable que je suis une tueuse pathétique. Mais, dans les ruines de ma confiance, j'entrevois la lumière. Sa faiblesse m'offre l'ouverture que j'attendais, mon corps est l'arme qui provoquera sa mort. Je remue sous son corps pour tester mon hypothèse – car mon expérience avec les hommes en chair et en os, et en vie, est très limitée. Oui, elle bouge, mais ma peau sous sa queue devient sensible, mon corps me trahit. Je me concentre sur les parties qui me sont encore loyales et me soulève légèrement, colle mon pelvis nu contre sa raideur – un tremblement parcourt mes cuisses. Je me mords les lèvres, plonge les yeux dans les siens et me soulève encore. Quand ma peau frotte son corps, je ferme les paupières pour simuler la soumission. C'est tellement injuste que c'en est risible : la séduction est le domaine où je règne en maître.

Sauf que ça ne marche pas comme prévu. Il se détend, il est réactif, et mon corps a de plus en plus de mal à garder son calme. Mes pensées s'éloignent du meurtre pour s'égarer du côté du sexe – passionné, frénétique, à base d'uniforme arraché... La bataille fait rage dans mon esprit : sexe vs meurtre. Je suis occupée à passer en revue les différentes armes à portée de main quand il se penche sur moi et commence à m'étrangler.

Ses mains pressent mon cou, coupant l'afflux d'oxygène, et la panique monte en moi. Je cesse aussitôt de me frotter à lui et braque mes yeux dans les siens, scrutant leur profondeur verte pour comprendre. Je n'y lis rien – juste une force indescriptible et imperturbable. Mes instincts prennent le dessus et je hurle, un long cri furieux et muet car mes cordes vocales m'abandonnent. Il desserre sa prise imperceptiblement. J'avale une gorgée d'air désespérée, frémissante. Je montre les dents, crache, chaque pore de



mon être suinte la frustration. Sa folie atteint un sommet duquel mon excitation chute d'un coup. Je me révolte, utilise mes jambes, mes bras et ce qui me reste de force pour tenter de le déséquilibrer, de me libérer de son poids exaspérant. Autant d'efforts en pure perte : me débattre ne fait qu'épuiser mon énergie car je dois lutter contre une force d'acier et une masse inerte. Il est étonnamment tonique et je dois m'avouer vaincue, vidée. Je reste étendue, molle, fixant le plafond d'un regard têtue, des larmes de rage au coin des yeux. J'avais une occasion à saisir et *je l'ai laissée filer*. Jamais je n'avais envisagé cette possibilité.

— Tu n'as pas un paquet à livrer ?

Ma remarque est cinglante, mais je refuse de croiser son regard. Son visage oscille au-dessus du mien, ses traits sont d'une perfection agaçante.

Il ricane, ce qui fait bouger son torse sur moi. Les poches de sa chemise frôlent la peau de mes seins. Leur friction sur mes tétons provoque en moi une réaction inattendue. Je me décale légèrement pour ne pas perdre de nouveau ma lucidité, ne pas éprouver cette poussée de désir enivrante qui vient d'effacer en moi toute pensée articulée. Brusquement, je suis trop sensible à tout : ses bras puissants de part et d'autre de ma tête, son odeur, un mélange de masculinité, de sueur et de cuir. Jamais je n'ai été aussi proche d'un être humain en trois ans ; jamais je n'ai été aussi proche d'un véritable homme depuis *toujours*.

— Tu permets que je me relève ?

Elle s'est détournée de lui et parle d'une voix calme, avec le rythme posé qu'il aurait attendu d'une maîtresse d'école.

— Pourquoi ?

Il se recule pour pouvoir se concentrer sur son visage, ses traits d'une finesse parfaite, son nez légèrement de travers qui lui donne l'air plus jeune, lui confère une certaine vulnérabilité.

Elle se retourne vers lui, ses yeux étincelants de colère trahissent son innocence. Son regard noisette aux reflets chocolatés pénètre son âme et, quand ils se vrillent dans les siens, Jeremy en a le souffle coupé.

— Pourquoi ? répète-t-elle en serrant les mâchoires.

Ses dents blanches lui paraissent moins dangereuses tout à coup.

— Pourquoi un type qui est entré chez moi par effraction devrait se lever et me laisser m’habiller ? Tu es crétin ou quoi ? Estime-toi heureux si tu évites la prison après ce que tu viens de faire.

— Dès que je comprends ce qui se passe, je te laisse te relever

Elle se détourne aussi rapidement qu’elle a surgi. Sa tête bascule sur le côté, ses yeux se ferment brièvement, fermés à toute conversation.

Il aimerait rester toujours assis sur elle, examiner cette fille à l’étrange beauté qu’il imagine depuis si longtemps, mais il résiste à cette envie. De la main, il tourne sa tête vers lui, l’oblige à ouvrir les yeux. Mais elle l’ignore, ses paupières restent closes, son visage impassible. Ses doigts parcourent son visage, effleurent ses lèvres, descendent sur son menton, son cou, ses clavicules. Elle tressaille sous lui, presque imperceptiblement mais il le sent et il sourit. Ses doigts se déploient sur sa peau, son corps reprend vie, ses tétons se raidissent pleinement. Elle ouvre les yeux d’un coup quand elle entend sa voix :

— Si je me lève, qu’est-ce que tu fais ?

Elle marque un temps, se mordille la lèvre inférieure puis hausse les épaules – ce qui fait bouger ses seins. Jeremy ferme les yeux malgré lui.

— C’était quoi, exactement, ton plan ?

— Comment ça ?

— Ce truc que tu as fait, là – ton numéro de Tarzan qui pousse des cris et me saute dessus. Tu voulais faire quoi, en me prenant mon cutter ?

Elle a un petit rire – ses satanés seins enflent à nouveau. Il sent son estomac se contracter sous lui.

— C’est dommage, vraiment dommage que tu ne devines pas mon intention.

— Me tuer.

Il éprouve la sonorité du mot sur sa langue, guère convaincu de la validité de son hypothèse. Il croise ses yeux, contemple leur éclat d’intelligence.

Elle acquiesce lentement.

— C’est bien. Bon garçon, commente-t-elle.

Il ignore son ton moqueur et s'empare de ses poignets. Il sent les minuscules os se mettre en branle tandis qu'elle se débat. Il plaque les poignets de chaque côté de sa tête et ses seins se tendent vers lui, comme une offrande. Il tourne la tête en se maudissant d'avoir si peu de sang-froid.

— Pourquoi ? Pourquoi me tuer ?

Il fixe ses lèvres, puis ses cheveux et enfin ses yeux ouverts, effrontés. Il s'efforce de ne pas regarder son corps. Sa respiration se fait rauque, son membre de plus en plus dur contre son pantalon semble réclamer sa liberté.

Elle lève les yeux vers Jeremy et ses lèvres roses s'incurvent.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? Mais enfin, ça n'est pas une raison. C'est de la folie...

Sa voix s'amenuise sur ce dernier mot. Il regrette aussitôt de l'avoir prononcé. Mais elle l'a entendu et elle relève le menton avec un regard de défi.

— Je me contrefous de ce que tu penses ! Mais j'apprécierais que tu retires tes mains et que tu me laisses tranquille.

Elle le pousse avec son pelvis pour essayer de le désarçonner, mais la pression contre sa queue a raison des dernières résistances de Jeremy. Il plonge. Il lâche ses poignets et saisit sa tête, presse avidement sa bouche contre la sienne. Elle résiste, repousse son torse des deux mains. Lorsqu'elle ouvre les lèvres, il en profite pour y enfoncer sa langue.

J'ai la tête ailleurs. Mes pulsions meurtrières ont raté le coche et reviendront la semaine prochaine. Agacée par cet homme têtu qui refuse de quitter mon appartement, je n'anticipe pas ses mouvements et il est trop tard. Ses doigts plongent dans mes cheveux, je sens sa respiration chaude sur mon visage et voilà qu'il essaie de m'embrasser – ses lèvres pressent avec insistance les miennes, sa langue vient doucement chercher la mienne. Ma bouche, la traîtresse, lui rend son baiser et mes battements de cœur s'emballent à mesure que mes mains, mues par leur volonté propre, parcourent ses bras musclés. Ses mains dans ma chevelure enveloppent ma tête. Son odeur envahit mes sens. J'ai oublié ce que c'était que d'embrasser, sentir un contact contre ma langue. Il s'écarte de moi, ses yeux se plantent dans les miens et son souffle chaud me recouvre. Son visage paraît à la fois

tourmenté et troublé. Je n'aime pas son regard scrutateur, cette façon qu'il a d'envahir mon âme, et je l'attrape par le cou pour le plaquer contre moi. Tout me semble tellement inconnu : la chaleur entre mes mains, une odeur qui n'est pas celle de mon appartement – un mélange de lubrifiant, de livres et de nourriture. Je goûte sa peau, je savoure chaque sensation, mes mains le parcourent en tous sens, agrippent sa chemise, arrachent précipitamment ses boutons. Ses mains quittent ma tête et descendent lentement, hésitante, jusqu'à mes seins. Elles effleurent mes tétons, caressent doucement la courbe de ma peau délicate. J'ai le souffle court. Je me fige.

Ce moment suspendu, quand ses doigts touchent ma peau – à un endroit qui n'a jamais été touché par un humain –, me ramène brutalement au présent, à la réalité, et je sens soudain qu'*il* revient. Le désir de tuer. Je n'en veux pas. Je veux continuer à baigner dans cette alchimie folle, enivrante qui me laisse pantelante et trempée. Chaque goutte de mon sang réclame que je sois une femme normale, nue, prisonnière passionnée des bras d'un homme fort et irrésistible. Mais *l'autre* désir est là, et il gagne en intensité.

Il est allé trop loin. Il a touché ses seins parfaits, pressé entre ses doigts cette peau si douce. Elle halète, tout son corps se tend. Il s'écarte, regarde au fond de ses yeux. Il y voit de la passion, de l'envie, de l'élan – mais tout à coup, quelque chose bascule. Une onde d'indécision trouble sa pupille, elle ferme les paupières, son visage se crispe en une expression tourmentée. Lorsqu'elle rouvre les yeux, ils sont saturés de peur. Puis ils s'enflamment. Elle le repousse violemment en criant :

— Fous le camp, maintenant ! Allez !

En s'aidant des pieds et des mains, elle s'extirpe péniblement de sous son corps, avec un tel sentiment d'urgence que Jeremy réagit à son tour.

Il se lève et s'immobilise, hésitant sur la suite des événements.

— Fous le camp ! crie-t-elle d'une voix étranglée.

Il bondit, ouvre grand la porte et se précipite dans le couloir désert. Un courant d'air frappe son dos quand la porte claque derrière lui – le blindage percute avec fracas le chambranle en bois. Après le clic sonore du verrou vient un long hurlement torturé qui lacère tout son corps et l'ébranle au plus profond. Puis c'est le silence absolu, une pause qui se prolonge et s'étire pendant plusieurs minutes. Jeremy reste là, impuissant, face à la porte. Il

attend, écoute, seul dans le couloir vide, le fichu paquet à ses pieds. La porte – cette porte fermée qu’il fixe depuis trois ans – est de nouveau une barrière qui le sépare de la jeune femme.

Sa raison lutte pour tenter de comprendre ce qui vient de se passer. Il éprouve ce sentiment familier qu’il lui arrive parfois d’expérimenter dans ses rêves : la prise de conscience qu’il vient de vivre quelque chose d’impossible, que les pièces ne s’ajustent pas pour atteindre à la normalité. Ce moment où la phrase « Ça doit être un rêve » traverse son esprit.

Mais ça n’est pas un rêve. Ce couloir est bien réel, tout comme ces trois années passées à s’interroger. Il est entré dans cet appartement, il a enfin vu la fille du 6E. Et il ne l’a pas seulement vue : il l’a touchée, embrassée, il a caressé sa peau nue.

C’est alors que la partie rationnelle de son cerveau vient jouer les trouble-fête en se mêlant de la discussion et en forçant ses pensées à considérer la part obscure de cette visite. Le désir à vif dans son regard quand elle s’est précipitée sur son cutter. Sa jubilation dominatrice quand elle a brandi la lame au-dessus de lui pour l’abattre en direction de son cœur. Son expression angoissée quand leur baiser a été interrompu par *quelque chose*. Sa panique en le flanquant à la porte. Son hurlement de désespoir de l’autre côté de la porte.

À bien des égards, elle avait supplanté tous ses fantasmes. Elle était bien plus entreprenante, assurément plus sexuelle, son visage parfait et son corps magnifique le faisaient encore bander, même après tout ce qui venait de se passer. Le brasier qui l’animait, l’énergie qui jaillissait d’elle comme une déferlante vitale, tout son corps qui irradiait la confiance et la sensualité...

Mais, par d’autres aspects, ce qui était tapi derrière la porte était bien pire. *Tu es entré chez moi par effraction. J’ai le droit de me défendre.* Elle n’est pas enfermée chez elle, elle ne se cache pas. Elle est embusquée, à l’affût, prête à laisser exploser Dieu sait quoi.

Les paroles de sa sœur lui reviennent en mémoire : *Le jour où tu ouvriras la porte, tu te rendras peut-être compte que ce n’était que la jolie porte sexy d’un placard vide. À mon avis, la seule chose qui t’intéresse c’est le mystère, et quand tu verras ce qu’il cachait, tu vas très vite te lasser.* Jeremy rit. Se lasser. Cette fille recèle sans doute plein de choses, mais elle est tout sauf ennuyeuse.

Il jette un dernier regard à la porte fermée puis tourne les talons et avance vers l'ascenseur. Il presse le bouton d'appel d'une main de plomb.

Je pense que mes grands-parents ne savaient pas quoi faire de moi. Ils venaient de passer vingt-cinq ans ensemble sans que leur coexistence soit troublée par quiconque, et encore moins par une ado qui venait de perdre toute sa famille. Eux-mêmes étaient en deuil, frappés par la perte d'une fille, d'un gendre et de deux petits-enfants. Le fait que leur chair et leur sang aient été à l'origine de ce carnage était un fardeau trop lourd à porter pour eux.

La grande ferme était remplie de souvenirs heureux de mon enfance : les lucioles capturées dans des bocaux en verre, les réveillons de Noël passés enveloppée dans une couverture, assise sur le vieux parquet usé de l'imposante salle à manger, à l'ombre du sapin géant qui clignotait dans un coin ; le chocolat chaud dans les mugs craquelés, le poulet frit du dimanche après-midi, les chasses aux œufs de Pâques parmi les hautes herbes de l'arrière-cour... Cette ferme dépérissait autour de nous, elle n'abritait plus que le chagrin et le deuil, personne ne voulait plus y parler ou s'y déplacer de peur de marcher sur la fissure qui provoquerait notre effondrement à tous.

Ils m'ont installée dans la chambre du rez-de-chaussée, juste à droite de l'entrée. Ils n'imposaient aucune règle, pas de couvre-feu, ne me lançaient pas de regards noirs et mes occupations ne soulevaient aucune question. Ils traversaient la maison tels deux spectres silencieux, eux dans leur monde et moi dans le mien. J'aurais pu organiser une orgie dans ma chambre, hurler, salir la peinture, je ne pense pas qu'ils auraient bougé le petit doigt ni quitté leurs socles de ciment. Pour un peu, j'aurais eu envie de les tuer pour mettre un terme à leur souffrance.

Mais je n'y étais pas prête. J'étais tout bonnement terrifiée par mes pulsions. Elles venaient chuchoter à mon oreille la nuit, me surprendre aux

moments d'inattention, quand j'étais épuisée à force de larmes, de solitude et de frustration. Elles m'assaillaient quand j'étais au volant, quand mon esprit quittait la route pour suivre sa propre direction et se muer en un fantôme sanglant qui m'arrachait des soupirs d'horreur et d'envie. L'horreur devant ce que j'avais imaginé, l'envie taraudante de passer à l'acte. Je suis heureuse de ne pas les avoir tués. Malgré le trou noir dans lequel ils avaient sombré. Je crois que je n'aurais pas pu me supporter longtemps si je leur avais ôté la vie. Si j'avais apporté ma propre contribution à la tragédie de notre famille.

J'ai traversé la cérémonie de remise des diplômes à tâtons, les yeux vides et les joues moites. Tout ce que je connaissais, tout ce que j'avais, tout ce que j'étais avait disparu. La semaine suivante, le chèque de l'assurance-vie de papa est arrivé. Le tout premier chèque que j'ai rédigé était destiné au salon funéraire. D'une main tremblante, j'ai apposé ma signature maladroite. Le soir même, j'ai fait ma valise.

Une agence immobilière a mis en vente la maison et tout ce qu'elle contenait. Une rousse pimpante m'a informée qu'elle avait trouvé preneur en dessous du prix du marché, la peinture neuve n'ayant pas réussi à totalement effacer le sang dans la cuisine. Elle voulait savoir quand je repasserais vider ma chambre et récupérer les effets personnels encore disséminés dans la maison. Je lui ai donné mes disponibilités en quatre mots : *va te faire foutre*.

Deux semaines plus tard, je recevais par e-mail l'adresse d'un garde-meubles, un numéro de box et une facture. J'ai payé la location pendant six mois, le temps que j'estimais nécessaire à faire le tri dans mes émotions avant d'être capable de tenir un objet ayant appartenu à Summer, de regarder une photo encadrée ou de sentir le parfum de lilas de ma mère. Il y a deux mois, après six ou sept vérifications régulières, je leur ai envoyé un chèque équivalant au montant de la location pour cinq ans. Les quatre dernières années n'ont pas suffi pour apaiser ma souffrance.



— Aujourd’hui, j’ai rencontré quelqu’un.

Le Dr Vanderbilt – Derek – ne répond pas. Il attend que je développe. Comme je n’en fais rien, nous restons un moment dans le silence. Je regarde l’horloge digitale compter une minute, deux... Il finit par prendre la parole.

— Le Chinois ?

Je ris malgré moi – l’humour n’est pas si fréquent que ça durant nos séances.

— Non. Pas le Chinois. Mais vous serez ravi d’apprendre que je n’ai pas tenu compte de vos conseils, que j’ai commandé chez le traiteur et que je n’ai ni poignardé ni même menacé le coursier.

Si j’attendais une petite tape d’encouragement sur mon épaule, j’en suis pour mes frais. La méthode de Derek est plus frontale.

— Parlez-moi de cette rencontre.

— Je le connaissais déjà. À travers la porte, je veux dire. Il s’appelle Jeremy. C’est lui qui me livre mes paquets.

— Vous lui avez proposé d’entrer ?

Sa voix est calme, apaisante – irritante.

— Non. Il est entré de lui-même.

*Mon œil a surpris un mouvement. Il n’y a jamais de mouvement dans mon appartement. Je me suis redressée, troublée, et je l’ai vu. Ou plutôt, j’ai vu son dos. Puis il s’est retourné et nos regards se sont croisés.*

— Expliquez-moi ça.

La voix de Derek se fait plus incisive – cela n’est perceptible que si on la connaît bien.

— J'étais dans mon lit. Il semble que je ne l'aie pas entendu frapper. Comme je ne répondais pas, il a ouvert et est entré.

— En agissant ainsi, vous êtes consciente qu'il a enfreint son code de conduite ?

Derek parvient à cacher son agacement sous des intonations mélodieuses.

— Question débile, vous devriez le savoir. Je ne suis pas cinglée, putain ! Je connais les protocoles habituels de la vie en société. Apparemment, il a frappé plusieurs fois. En l'absence de réponse, il a poussé la porte et il est entré.

— Vous ne fermez pas à clé ?

Je soupire, exaspérée.

— Non, *papa*. Je ne ferme pas à clé. Enfin... seulement le soir.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

— Vous venez à l'instant de déclarer que vous étiez dotée d'une intelligence normale et que vous connaissiez les règles de fonctionnement et les dangers de la société. Si vous ne fermez pas votre porte à clé dans la journée, il y a forcément une raison. Quelle est cette raison ?

— J'imagine que... j'espère toujours que quelqu'un entre.

Je tends le menton d'un air bravache. J'attends la réponse que je pressens.

— Pour vous faire des amis ?

Je décèle une pointe d'espoir dans sa question. Ce qui est ridicule, puisqu'il ne me fait même pas confiance quand je lui annonce que je vais passer une commande chez le traiteur.

— Non, Derek. Pour pouvoir les *tuer* ! Si quelqu'un pénètre chez moi, j'ai le droit de me défendre.

Il produit ce son étrange, quelque part entre le grognement et le soupir.

— Vous pensez vraiment que cet homme, Jeremy, est entré pour vous faire du mal ?

*Il avait cette posture de boxeur, jambes légèrement écartées, poings serrés. Son visage s'est empourpré sous l'effet de la peur, ses yeux tournaient dans tous les sens jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent sur moi.*

— Non. Je pense qu'il s'est inquiété de ne pas avoir de réponse. Je réponds toujours, d'habitude. Quand il a ouvert la porte, il a pu m'entendre gémir... penser que j'étais blessée. Il a fait irruption dans la chambre comme s'il y avait un problème.

— Et qu'est-ce que vous avez fait ?

Je grimace au téléphone et me couvre le visage d'une main.

— J'ai essayé de l'attaquer. De lui prendre son cutter.

— Vous aviez déjà eu le fantasme de le tuer ?

— Ouais... Plein de fois.

— Que s'est-il passé quand vous l'avez attaqué ?

*Hum... Le moment gênant est arrivé.*

— Ça a foiré. Pas du tout comme dans mes fantasmes. Je l'ai frappé n'importe comment, sans aucune coordination...

Je rougis, en me frottant le front.

— Bref, ça n'a pas marché, point barre. Il m'a repris le cutter.

— Il était en colère ?

— Plutôt déboussolé, je dirais.

Derek ricane.

— Ça, je veux bien le croire...

— ... et excité !

Le mot m'a glissé des lèvres sans que je puisse le retenir. Il flotte dans l'air entre nous. Derek attend, j'attends aussi. *Notre petit jeu habituel.*

— Qu'est-ce qu'il y avait d'excitant ?

— Je ne sais pas. J'étais nue. On s'est battus, débattus... C'est peut-être ça.

— Et vous, vous étiez excitée aussi ?

Je ferme les yeux, je me rappelle cet instant. La sensation de sa langue contre la mienne, la pression de ses mains douces mais insistantes sur ma peau.

— Ouais. C'était... différent, vous comprenez ? Être avec un type. Ça faisait une éternité qu'on ne m'avait plus touchée...

— Je ne veux pas vous mettre mal à l'aise, Deanna. Vous n'êtes pas obligée de me raconter ce qui s'est passé.

Comme si parler d'excitation pouvait me mettre mal à l'aise. J'ai dépassé ce blocage depuis, environ, un million de chats...

— Rien ne s'est vraiment passé. On s'est embrassés. Et il bandait. Je n'ai pas... vous savez... ça faisait juste très longtemps. C'est tout. C'était bien.

— Il vous attire ?

— Oui. Il est canon. Et pendant un court instant, c'était... comme la première fois que nos regards se sont croisés. Ça faisait des étincelles.

— Des étincelles ?

— Ouais. Bah, je ne sais pas. Tout ça est un peu confus, parce que juste après je me suis jetée sur lui façon Xena, la princesse guerrière.

Je souris, oubliant pendant une fraction de seconde qu'il ne peut pas me voir.

— Comment ça s'est terminé ?

— On était allongés par terre, on s'embrassait et je me sentais bien – sans idée de meurtre ou quoi que ce soit... Tout à coup, il m'a touché les seins et ça m'a fait un tel choc ! Une impression tellement étrange... Personne ne m'avait jamais touchée là. Ça a rompu le charme, et j'ai senti que je me transformais, que ça montait en moi.

— Et ensuite, Deanna ?

— Je lui ai dit de partir. Je l'ai repoussé.

— C'est ce qu'il a fait.

— Oui. En se demandant ce qui lui arrivait, je pense.

— Pourquoi vouliez-vous qu'il parte ?

— Parce que je n'avais pas envie de lui faire de mal. De toute façon, je n'aurais pas pu. Je suis tellement faible, c'est pathétique...

— C'est une étape très encourageante, Deanna. Vous aviez la possibilité de le retenir, d'attendre que vos pulsions prennent le meilleur sur vous, mais vous n'en avez rien fait. Vous lui avez dit de partir.

— C'est stupide. J'ai toujours essayé de ne pas faire de mal aux gens. C'était même pour cette raison que je me suis enfermée dans ce taudis !

— Non, Deanna. Vous avez décidé de vivre en recluse parce que vous ne vous croyez pas capable de contenir vos pulsions. Aujourd’hui, en quelque sorte, vous y êtes arrivée. Quand vous avez ordonné à cet homme de partir.

Je ne réponds rien. Je ne veux pas dire à Derek qu’après le départ de Jeremy je suis restée au lit pendant une heure, à imaginer des moyens de l’attirer à nouveau chez moi pour détruire sa vie. Et le faire dans les formes. *Derek est fier de moi.* C’est un moment rare. Je n’ai pas envie de le gâcher.

*PÉDOPHILIE : dysfonctionnement psychiatrique caractérisé par un intérêt prononcé ou exclusif pour les enfants pré-pubères. La pédophilie suppose des sentiments entraînant un passage à l'acte de l'individu ou des difficultés dans les relations sociales voire un état dépressif <sup>10</sup> . « Des violences subies par l'individu pendant l'enfance ont pu être considérées comme un facteur de risque aggravant, mais différentes études n'ont établi aucun lien de causalité. L'immense majorité des individus ayant souffert d'abus sexuels pendant leur enfance ne sont pas devenus pédophiles, de même que la majorité des pédophiles adultes ne présentent pas ce genre de traumatisme infantile <sup>11</sup> . » « Loin d'être inconnus de leurs victimes, les auteurs d'agressions pédophiles sont le plus souvent des parents ou des proches <sup>12</sup> . »*

Mon index glisse sur le touchpad de mon ordinateur. Le curseur survole le bouton « Bannir » qui figure dans tous les salons de chat. Il m'est déjà arrivé de bannir des clients – un connard, ou un type qui me harcelait, ou un ancien camarade de lycée. Mais cette fois, je suis confrontée à un dilemme. Un bref moment d'indécision, et le bouton disparaît tandis que mon ordinateur affiche une nouvelle fenêtre. Je suis à présent en session privée et l'objet de mon indécision est assis face à moi. *Merde...*

RalphMA35 : slt bb.

J'affiche un grand sourire.

— Salut, Ralph !

RalphMA35 : tu sais ske je veux pas vrai ?

Je hoche la tête, descends de mon lit, hors-champ, et enfile le costume qu'il m'a demandé lors de nos trois précédentes sessions : boa en plumes

rose, diadème en plastique moche et gants de soie rose. *Bienvenue chez les cinglés.*

Plus tard, je prends une longue douche. Je suis déprimée. Je me demande quoi faire avec Ralph. Ce type est malade. Toutes ses demandes et tous ses jeux de rôle tournent autour d'actes de violence sexuelle dirigée contre une seule fille, cette Annie. Le pire, c'est quand il allume sa webcam. Il a une voix gutturale, surexcitée. *Cruelle.* Chaque fois qu'il prononce ce prénom, j'ai un haut-le-cœur. Tout à fait le genre de client que je devrais bannir. Le pire, en fait. Celui qui me plonge dans un océan de déprime après chaque session. Il ne fait aucun doute pour moi qu'Annie est bien réelle. Qu'elle est quelque part, une proie offerte à ce taré. Ce que je n'arrive pas à déterminer, c'est si je nourris son fantasme immonde ou si je l'apaise. Si je protège Annie ou si je la mets encore plus en danger.

Dès que ma décision est prise, je ferme le robinet – coupe le grotesque filet d'eau tiède. Je m'essuie, enfile mon pyjama et rallume mon ordinateur. Je cherche HackerTBM. Je me connecte sur Skype et lui envoie un message. Sa réponse apparaît sur l'écran moins d'une minute plus tard.

HackerTBM : quoi de 9 ma belle ?

— J'ai besoin de te parler. Tu es dispo ?

HackerTBM : juste le tps de finir un truc. On se reparle ds 5mn ?

— Super. Merci.

Parmi les infractions scandaleuses à la vie privée que Cams.com accorde à ses hôtes, nous avons accès à l'adresse IP de tous les clients qui entrent dans nos salons privés. Je n'ai pas noté celle de Ralph mais j'ai installé sur mon ordinateur un mouchard qui enregistre les frappes clavier et prend des captures d'écran toutes les trente secondes. Je me connecte au programme, trouve les captures d'écran de ma session avec Ralph. Son adresse IP apparaît distinctement dans le coin gauche de la fenêtre de dialogue. Je la griffonne sur un post-it et retourne sur Skype. Mike est en ligne, à m'attendre.

— T'as du boulot pour moi ?

Sa voix me parvient forte et claire, même s'il a éteint sa webcam.

— J'ai besoin que tu me localises une adresse IP.

— Juste une adresse physique ?

— Et tout ce que tu peux trouver d'autre.

— Tout, ça fait beaucoup. Tu es sûre que tu veux...

— Tout. Et quand j'aurai les infos, j'aurai des questions à te poser.

— Et ça me rapporte quoi ?

— Combien tu veux ?

— Deux cents. Et un show anal. Vingt minutes.

— Pourquoi pas trois cents et pas de show ? Tu sais que j'en ai ras le cul, de ce genre de truc.

Le micro déforme son rire.

— C'est bien pour ça que je te le demande. Allez, quoi ! Tu as le choix du joujou. Vingt minutes et deux cents dollars.

— Dix minutes. Ça me suffit pour te faire jouir, et tu le sais.

— Touché... Un point pour toi.

Il marque une pause, j'attends. Je lutte pour ne pas me ronger les ongles.

— OK. Envoie-moi l'adresse IP par mail et je t'enverrai les infos plus tard dans la soirée.

Je souris.

— T'es le meilleur.

— J'essaie. Bonne nuit, bébé.

— Bonne nuit, Mike.

HackerTBM est à la hauteur de sa réputation. Deux heures plus tard, je reçois le nom de Ralph, son adresse, son numéro de sécurité sociale et ses deux dernières déclarations d'impôt. Mike y a ajouté un relevé détaillé d'emplois, un dossier médical complet et un casier judiciaire. Je vais dans la cuisine chercher un strudel Weight Watchers et m'installe pour commencer ma lecture.

Ralph Atkins, quarante et un ans, est plombier. Né à Statesboro, en Georgie. Un frère et une sœur. Sa déclaration d'impôts ne mentionne aucune personne à charge. Revenu de l'année écoulée : 54 029 dollars. Casier judiciaire vierge. Selon le dossier médical, il mesure 1,75 mètre pour



86 kilos dont 30 % de graisse. Il a subi une appendicectomie il y a six ans et prend chaque jour 10 mg de Crestor en raison d'un taux élevé de cholestérol. Il conduit une Ford Explorer bleu marine vieille d'un an. Plaque d'immatriculation : X42FF.

Il ne vit pas dans le Massachusetts, comme pourrait le laisser croire le MA de sa plaque, mais en Georgie, à Brooklet, petite ville agricole de 1 250 habitants où officient une police aux effectifs minuscules et un seul médecin. Google Maps m'apprend que Brooklet se trouve à treize heures de route de mon appartement.

Une seule information manque à ce dossier : connaît-il une Annie ? Les possibilités semblent infinies : une petite ville remplie de gamins, une profession qui lui donne accès à tous les foyers des villes avoisinantes. À cela s'ajoutent le frère et la sœur, des cousins et des nièces inconnus... Comment la retrouver ? Et si elle ne s'appelle pas vraiment Annie ? Et si elle n'existe pas ?

Je renvoie un message à Mike en lui demandant de rechercher tous les membres de la famille de Ralph et tous les enfants des familles voisines dans un rayon de huit kilomètres. Je lui demande aussi les adresses de toutes les maisons où il a effectué des travaux de plomberie depuis six mois, ainsi que ses loisirs ou ses activités annexes.

La réponse de Mike est trop rapide pour être intéressante.

HackerTBM : Ta chatte ne vaut pas autant, BB.

— Combien ?

HackerTBM : 1 000 \$

— OK. J'ai aussi besoin de savoir où il va sur le net. Historique de connexions, tout le bazar. Tu peux trouver ça sur son ordi ?

HackerTBM : Pq faire ?

— Tu peux ? Je demande à quelqu'un d'autre sinon.

HackerTBM : Salope... Une pièce jointe qu'il ouvrira ?

— Oui. Une image ou une vidéo, si tu peux.

HackerTBM : OK. Ça marche. 2 000 \$

— Pour les deux ?

HackerTBM : Non. Pour cloner son ordi. Comme ça tu auras accès à ses fichiers.

— 3 000 en tout ? Ça chiffre. Un échange en nature ?

HackerTBM : Pas pr ce truc. Si je me fais choper, c'est la prison.

— OK. 3 500 dollars si tu peux m'envoyer tout d'ici quarante-huit heures.

HackerTBM : Marché conclu.

HackerTBM : Je t'M tjrs BB

— Moi aussi. Allez, au boulot ; -)

Au bout du compte, j'ai claqué 1 000 dollars pour rien. Je n'ai pas eu à faire de recherches sur Annie. Trois jours plus tard, tout le monde en Georgie connaissait le nom d'Annie. Et tout le monde espérait qu'elle était encore vivante.

*DOMINATION FINANCIÈRE* : forme de fétichisme assimilée à des pratiques sado-masochistes correspondant à un besoin profond de perte de contrôle. Le soumis tire son plaisir de l'idée – ou du fait – d'être escroqué ou obligé de remettre son propre argent à l'individu qui le domine <sup>13</sup>. Plus la somme est importante, plus le soumis prend du plaisir. Généralement, les actes de domination financière sont le chantage, les hommages (cadeaux monétisés) et l'accès illimité à la carte de crédit et au compte bancaire <sup>14</sup>.

MONEYSLAVE61 semblait être l'homme parfait : doux, attentionné et désireux de me donner jusqu'au moindre dollar dans son portefeuille. Nous avons discuté pendant presque deux mois avant qu'il disparaisse de la surface de la terre. Je suppose qu'il a fini sur la paille. J'espère que les orgasmes en valaient la peine.

Notre premier chat remonte à six mois environ.

*FIN DU CHAT GRATUIT – CHAT PRIVÉ ACTIVÉ PAR MONEYSLAVE61*

— Salut, Slave !

Je souris en passant une main dans le dos pour dégrafer mon soutien-gorge et le faire glisser. Mes seins apparaissent devant la caméra.

MONEYSLAVE61 : Salut bb. Je m'appelle Frank.

— Bonjour, Frank. Qu'est-ce qui te ferait plaisir aujourd'hui ?

MONEYSLAVE61 : Je voudrais que tu m'ordonnes de te donner de l'argent.

MONEYSLAVE61 était mon premier type accro à la domination financière. Comme la plupart des clients aux demandes un peu

inhabituelles, il s'est montré patient avec moi et, dès notre troisième chat, j'ai compris exactement ce qui le faisait vibrer.

— Ne me sors pas ta queue, Frank ! Ce n'est pas ça que je veux.

Je tends l'index vers l'objectif. Mon visage est crispé dans une expression furieuse.

MONEYSLAVE61 : dsl, bb. Qu'est-ce que tu veux ?

— Que tu sortes ton putain de portefeuille. Tu es allé à la banque, aujourd'hui ?

MONEYSLAVE61 : oui princesse. À l'heure du déjeuner.

— Et tu as dépensé tout ton fric depuis ?

Je m'agenouille dans mon ample robe en soie. Nulle trace de compassion dans mon regard.

MONEYSLAVE61 : Non ! Promis !

— C'est bien. Maintenant, ouvre ton portefeuille et je te laisserai sortir ta bite. Mais, avant de te laisser jouir, tu devras m'avoir donné tout ton argent. Compris ?

MONEYSLAVE61 : Oui, bb. J'obéirai. Ms je dois aussi payer des factures.

— Je m'en branle, de tes factures ! Tu ne paies rien ce mois-ci, Frank. Tu vas me donner tout ton fric, jusqu'au dernier *cent*, jusqu'à ce que tu sois en faillite, à la rue. Tu m'as bien entendue, Frank ? Branle-toi si tu as compris.

Frank ne m'a jamais donné le moindre dollar en dehors des 6,99 dollars/minute requis pour le chat. Il n'a même jamais cliqué sur le bouton « Pourboire » qui figure, bien visible, sur la fenêtre de dialogue. J'aurais pu m'en servir dans notre petit scénario, mais ça me semblait trop cruel. Surtout envers un client déjà promis à la ruine.

*Quatre ans plus tôt.*

*Jennifer Blake. La fille du lycée avec laquelle tout le monde voulait être ami, et dont tous les amis redoutaient de tomber en disgrâce. La reine des abeilles : belle, sans pitié, qui avait tout pour elle. L'argent, le pouvoir – et Josh Martin, la perfection faite homme, le garçon le plus sublime qu'aucune d'entre nous ait jamais approché. Les parents de Jennifer avaient une maison au bord d'un lac, à une vingtaine de kilomètres de la ville. C'est là que, tous les ans, Jennifer organisait sa grande fête. Sans parents, l'alcool qui coule à flots et assez de pièces pour accueillir les ébats d'une centaine de lycéens fraîchement diplômés. Me situant un cran juste en dessous de Miss Nunuche, il n'était pas question pour moi de baiser ou de prendre de la drogue. Mais je pouvais envisager de vider quelques Smirnoff on the rocks et de rouler des pelles sur un canapé. Je mourais d'envie d'aller à cette fête. L'année précédente, je n'avais pas été invitée et j'avais passé la soirée enfermée dans ma chambre, à me lamenter sur mon sort. Cette année, j'avais reçu le bristol tant convoité, de la main même de Jennifer qui, par un mercredi mémorable, était passée d'un air nonchalant devant mon casier. Enfin, j'étais acceptée ! Hors de question de rater la fête en dormant chez mes grands-parents.*

*Le samedi soir, entre la tarte aux pommes de Nana et le journal télévisé de Papy, après avoir compris qu'ils ne m'avaient préparé aucune surprise pour fêter mon diplôme, j'ai donc décidé d'y aller. J'attendrais qu'ils soient tous les deux endormis, me faufilerais dans l'arrière-cour puis roulerais jusqu'à la maison du lac. Le temps qu'ils se réveillent et se préparent pour la messe, je serais déjà rentrée et dormirais à poings fermés. Bref, un jeu d'enfant.*

*J'ai enquillé trois épisodes de Seinfeld avant de leur souhaiter bonne nuit et de monter dans ma chambre. Après avoir fermé la porte à clé, j'ai ouvert ma valise – pour constater, après avoir passé en revue les piles de vêtements soigneusement pliés, que maman n'avait pas prévu une seule tenue acceptable pour assister à une fête de Jennifer Blake. Le pire était que je voyais exactement la tenue parfaite, comme si elle était suspendue à un cintre devant moi : la robe dos-nu verte, assez près du corps pour être sexy mais assez décontractée pour ne pas laisser penser que je veux me donner des airs. Je l'avais achetée deux jours plus tôt, et le sac du magasin se trouvait sans doute toujours là où je l'avais lancé négligemment : sur la banquette arrière de la voiture de maman. J'ai réfléchi en me rongéant l'ongle du pouce, soupesant mes différentes options : rater la fête ; participer à la fête dans la mauvaise tenue ; aller à la fête en passant d'abord par chez moi. J'ai consulté ma montre. Et merde. Je ferais un crochet par chez moi, me glisserais dans le garage, récupérerai ma robe et me changerais dans la voiture. À une heure aussi tardive, tout le monde serait à l'intérieur ou déjà au lit.*

Quand quelqu'un abrite le Mal en son sein, le Mal se développe, à l'insu de tous et nourri par celui qui le porte. Je le sais : pas un jour ne se passe sans que je le sente grandir en moi, se fortifier jusqu'à ce qu'un jour, *clac !*, il prenne possession de moi. Alors, toute pensée logique et articulée, tout instinct de survie et de protection disparaîtront et je deviendrai une grenade dégoupillée, prête à exploser à tout moment, avec pour seul but la destruction et l'anéantissement de quiconque se trouvera en travers de mon chemin.

RalphMA35 ne s'est pas encore dégoupillé. Mais je vois son chemin aussi nettement que je vois le mien. Et il arrive. Son Mal, sa folie croissent de jour en jour et c'est moi qui souffle sur les braises. Je vous jure que ce n'est pourtant pas mon intention. Ma seule intention est de sauver Annie.

## Jeremy

Jeremy n'arrête pas de penser à elle. En partie à cause du grand n'importe quoi de leur rencontre. En partie à cause de cette vision : son corps nu sous lui. En partie aussi à cause de la façon dont elle a monopolisé sa tête et son cœur depuis trois ans. Deux longues journées ont passé sans paquet pour elle. Aujourd'hui, le salut est arrivé sous la forme d'un colis 24H-Express en provenance d'Instruct DVDs et adressé à « Jessica Reilly ». À deux reprises, il s'est arrêté chez un fleuriste, pensant lui prendre un bouquet, mais il est reparti au bout de quelques minutes après avoir pesé le pour et le contre.

À présent, il n'a plus qu'une chose à faire : frapper à la porte. Il a passé la journée à se demander quoi dire et n'a rien trouvé. Que dalle. Il hésite, lève la main et frappe.

Il y a une pause – une longue pause – pendant laquelle il doit se rappeler de respirer. L'espace d'une seconde, il fantasme sur une répétition de la dernière scène : elle ne répond pas, elle espère qu'il va faire irruption pour la trouver là, nue, en train de l'attendre. Puis sa voix résonne et le fantasme s'évanouit.

— Laissez le paquet. Merci.

La même réponse lapidaire entendue pendant des semaines... des mois... des années. La même voix, la même intonation, la même absence totale d'échange. Comme si rien ne s'était passé entre eux, comme si elle ne s'était jamais retrouvée nue sous lui, comme s'ils ne s'étaient jamais embrassés, caressés, avec l'envie d'aller plus loin... Il reste immobile, la gorge nouée, son colis à la main.

— Je pensais que, peut-être...

Sa phrase s'éteint d'un coup. Il humecte ses lèvres, réessaie.

— Je...

— Laissez-le. Merci.

Même voix. Même intonation.

Il pose le paquet, griffonne sa signature avec de lents gestes et tente de réfléchir. Puis il se retourne et marche jusqu'à l'ascenseur. Par deux fois, il jette un regard en direction de la porte close.

Je suis derrière la porte, l'œil collé au judas. J'observe sa silhouette robuste tandis qu'il se retourne, s'arrête, repart. Tout mon corps vibre. Une bataille fait rage en moi. Je suis rongée par l'envie. L'envie d'interaction, l'envie de le sentir me toucher, l'envie de son sang aussi. Ma main tremble. Je desserre ma poigne et le couteau tombe, inoffensif. Le bruit de la chute résonne dans mon appartement vide.

Je sanglote. Un cri jaillit de moi, incontrôlable, et je m'écroule par terre. Là, contre la porte blindée, je laisse les larmes prendre brièvement le dessus. Je pleure sur les occasions manquées, sur la vie que je laisse passer hors de ces murs et pour ce gâchis : laisser un bel homme s'éloigner de moi.

*L'auto-apitoiement.* Millicent Fenwick le décrivait comme la terrible cage à écureuil du Moi. En ce qui me concerne, c'est une perte de temps ridicule. Je prends une grande respiration, encaisse le coup, me relève et essuie mes larmes avant de rejoindre le grand lit rose où m'attend l'oubli.



CLAC !

## Annie

Allongée sur le lit, Annie regarde le plafond constellé d'étoiles en plastique phosphorescent. Elles ne brillent plus mais elles sont toujours là, collées à leur place, oubliées. Il fait chaud dans sa chambre mais sa maman refuse de brancher l'air conditionné avant le mois de juin. Un léger vent souffle par la fenêtre ouverte. Elle se tourne pour qu'il rafraîchisse un peu plus son corps. Des grincements résonnent dans le mobile home, puis s'atténuent. Elle ferme les paupières.

Deux heures plus tard, l'homme longe en silence le mobile home. La terre meuble est silencieuse sous ses chaussures. Il arrive devant la fenêtre ouverte, attend, guette les bruits dans les champs alentour. Il se penche, pose le tabouret par terre et grimpe dessus. Ainsi surélevé, il peut pencher le buste par l'ouverture. De sa poche arrière de jean, il sort une longue lampe-torche qu'il allume. Le faisceau balaie la chambre de la petite fille, illumine des vêtements, un bloc-tiroirs en plastique et le lit. Le rai de lumière s'attarde sur les jambes pâles, le pyjama rose puis s'immobilise sur le visage blafard froissé par le sommeil, la chevelure jaune sur les draps blancs.

Quelque chose de brillant vient frapper ses yeux. Elle plisse les paupières, bouge la main. Une lumière disparaît, réapparaît. Puis elle s'en va, et Annie ouvre les yeux dans la pénombre. De l'obscurité lui parvient une voix.

— Annie.

— Oui ?

Elle s'assied dans son lit, désorientée.

— C'est moi. Tu me vois ? Approche de la fenêtre.

Elle bâille, se redresse lentement, se frotte les yeux. Ses membres refusent de lui obéir, son esprit est embrouillé, pâteux. Qu'est-ce qu'il fabrique ici ? Au beau milieu de la nuit ? Elle marche jusqu'à la fenêtre, dont sa mère a relevé les stores hier soir. L'ouverture paraît trop petite pour la carrure imposante de l'homme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmure-t-elle.

— J'ai une surprise pour toi. Juste là, dans ma voiture. Ne fais pas de bruit, ma puce, et va ouvrir la porte. Je te retrouve devant. Surtout, ne réveille pas ta maman, elle m'obligerait à reprendre ma surprise...

Instantanément, chaque fibre d'Annie s'éveille. Elle en frissonne d'excitation.

— C'est un chaton ? C'est mon rêve, tu sais, et...

— Chut !

Il l'a interrompue brutalement, avec un accent inquiétant. Elle s'arrête aussitôt de parler. Ses mots restent coincés dans sa gorge.

— Sors par devant. Pas un bruit ! Rendez-vous sur les marches.

Elle hoche la tête et se retourne, en silence. Sur la pointe des pieds, elle sort de la pièce, passe devant la porte fermée de la chambre de ses parents.

Il a un soupir de soulagement quand il voit le corps vêtu de rose sur le perron du mobile home. Elle est assise, les bras serrés autour de ses genoux maigres. Il est près du but. Tellement près du but... Il lui tend la main et elle se lève, court vers lui, l'agrippe. Sa petite main glisse dans sa paume. Ensemble, ils passent devant sa bicyclette couchée par terre et arrivent devant sa voiture, garée à l'angle de leur terrain. Une masse sombre et silencieuse dans la nuit.

Elle perçoit l'étrangeté de la situation plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Elle l'a cru quand il lui a expliqué que le chaton était dans une boîte, au bout de la route. Elle est montée dans la voiture, a mis sa ceinture et, pleine d'impatience, s'est penchée vers le pare-brise pour scruter les champs et les routes, espérant voir la boîte. Mais ils roulent depuis dix kilomètres et, hormis quelques rares questions, elle ne parle plus. Son visage s'est fermé.

— On est bientôt arrivés ?

— Dans un petit quart d’heure, ma chérie. J’ai oublié de te dire qu’en fait j’ai préféré laisser le chat chez moi. Je lui ai rempli un bol de lait, et il nous attend.

— Mais quand maman et papa vont le voir, qu’est-ce qui va se passer ? Ils vont bien vouloir que je le garde ?

Il se tourne vers elle, caresse son genou.

— Bien sûr, Annie. On passe juste rapidement chez moi.

Il prend une bouteille ouverte de Coca posée sur le porte-gobelets.

— Tiens, Annie. Bois ça.

Elle écarquille les yeux et tend la main. Les sodas sont des produits de luxe qu’elle ne voit jamais chez elle. Les rares fois où elle a pu en boire, c’était chez ses amies, pour leurs fêtes d’anniversaire. Avec des gestes précautionneux, elle s’empare de la bouteille fraîche et, des deux mains, porte le goulot à ses lèvres. Le goût de la boisson gazeuse est nouveau sur sa langue.

L’homme l’observe. Sa bouche dessine un sourire.

— Très bien, Annie. Il fait chaud. Vas-y, tu peux la finir.

Derrière la porte, j'attends que l'ascenseur à l'autre bout du couloir soit arrivé, que Jeremy monte dedans et que le bruit de la cabine en train de descendre se fasse entendre. Ensuite, j'ouvre, attrape le grand carton orné d'une étiquette « Fragile ». Sans doute des ampoules pour mes spots. Je rentre avec le paquet et, refermant la porte du talon, remarque l'enveloppe étrangère glissée dans la pochette transparente de l'étiquette.

Sur le papier rose, dans une écriture bien lisible : « Pour la fille de l'appartement 6E. » Je souris en comprenant le sous-entendu, la référence à l'un de mes nombreux pseudos. J'ouvre le rabat – qui n'a pas été collé – et sors la petite carte blanche. Le message est bref, lettres script à l'encre bleue :

*Je ne connais pas ton problème. Ce truc du je ne parle pas aux gens, je les tue. Mais moi j'ai un problème : je n'arrive pas à te sortir de ma tête. Laisse-moi entrer. S'il te plaît.*

*Jeremy*

Je lis le texte deux fois avant de poser la carte sur mon bureau. Je m'assieds, je la fixe, je réfléchis. Puis je prends mon téléphone et j'appelle Derek.

Il décroche à la deuxième sonnerie.

— Il y a un problème ?

— Aucun. Je n'ai pas le droit d'appeler un ami pour bavarder ?

— Nous ne sommes pas amis et nous n'avons pas rendez-vous. Vous ne m'appellez jamais sans rendez-vous.

— Vous êtes occupé ?

Un éclair de jalousie, vif et vert, me traverse, aussitôt disparu.

— Non. Quoi de neuf ?

J'entends un grincement, et je visualise Derek s'installant confortablement sur sa chaise, détendu.

— Rien. Enfin... il est arrivé quelque chose et j'ai besoin d'un conseil.

— Un autre épisode ?

— Non... Non, rien de ce genre. C'est Jeremy. Vous savez, le type qui...

— Oui, Deanna, je sais... En trois ans, vous avez eu *un* contact direct avec un humain. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il m'a laissé un message. Devant la porte. Sur un paquet.

Je lui lis la carte en m'efforçant de ne pas y ajouter des inflexions qui n'y sont sans doute pas. Quand j'ai terminé, un silence s'installe, s'étire si longtemps que je me surprends à remuer sur ma chaise.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi, Deanna ?

— Que vous me disiez ce que je dois faire ! Je ne sais pas comment réagir à ce genre de conneries !

— De quoi avez-vous envie ?

— Je... je ne sais pas. J'ai juste besoin que vous me disiez quoi faire.

— C'était comment, quand vous étiez avec lui ?

Je me lève et fais les cent pas entre mes deux chambres. Aller et venir dans cet espace subdivisé me donne l'impression de passer d'un moi à l'autre – du fauve sexy à la femme solitaire. De JessReilly19 à une stratégie du crime. *J'ai repoussé son torse ferme et l'instant d'après, il était là, dans ma bouche, sa langue venant doucement chercher la mienne. Ma bouche, la traîtresse, lui rendait son baiser et mes battements de cœur s'emballaient à mesure que mes mains, mues par leur volonté propre, parcouraient ses bras musclés. J'enfonce profondément la lame du cutter dans sa chair, le sang gicle à chaque mouvement, arrose délicatement ma main. Je goûtais sa peau, savourais chaque sensation, mes mains le parcouraient en tous sens, agrippant sa chemise, arrachant précipitamment ses boutons. S'il revenait, s'il rentrait à nouveau chez moi, je serais davantage préparée, je pourrais enfin accomplir ma quête de mort...*

— Deanna ?

Je m'interromps et tâche de me concentrer.

— Oh, pardon. Vous me demandiez... ?

— C'était comment, quand vous étiez avec lui ? Que ressentiez-vous ?

— J'avais envie de lui.

*Sur moi, en moi, mort sous moi...*

— De quelle façon ?

La voix de Derek est tellement sensuelle, tellement apaisante, tellement masculine... Je prends ma décision : je vais jusqu'à mon lit rose, m'étends sur les draps qui sentent le latex et le lubrifiant.

— De toutes les façons. J'avais envie qu'il continue à me toucher, que ses mains caressent mon corps. J'avais envie de sentir sa chaleur contre ma peau. J'avais envie de sa queue, dure et ferme, envie qu'elle me baise...

J'arrête. Mes doigts s'enfoncent en moi, ma chatte est trempée, je cambre le dos. Comme si je posais pour une caméra qui n'est pas braquée sur moi.

*Je l'ai fait.*

Je me glisse dans la peau de Jessica, renoue avec mon habitude de décrire crûment le sexe, cette habitude que mes clients adorent, qui les fait bander, et, jouir.

*Avec Derek.*

Qu'est-ce qui déconne chez moi ? Est-ce qu'il me reste encore quelques parties saines ? Ou mes deux ego se les sont-ils toutes disputées ?

Silence à l'autre bout du fil. Silence et respiration. Je me rassieds et, tentant de reprendre un ton quelque peu professionnel, m'empresse d'ajouter :

— Je suis désolée. J'avais envie qu'il me baise, mais je voulais aussi le tuer. C'était épuisant. Un vrai combat intérieur. Tantôt la facette sexuelle l'emportait, tantôt je perdais le contrôle et je n'avais qu'une envie : lui faire du mal. Je ne veux plus jamais revivre ça.

— Eh bien, vous avez votre réponse.

— Si on veut.

— Comment ça, si on veut ?

Je jette un coup d'œil à l'horloge. J'attends. J'exhorte les chiffres à changer. Ils obéissent, opèrent docilement leur métamorphose sous mes yeux.

— Trente minutes. Je vous reparole lundi.

— Deanna, nous devons terminer cette conv...

Je raccroche en pressant le bouton « FIN » plus longtemps que nécessaire. Je regarde l'écran de mon téléphone baisser progressivement en luminosité, jusqu'à devenir noir. Après quoi, d'une roulade, je descends de mon lit et ouvre le tiroir en haut à droite de ma commode. J'en sors les vêtements en cuir noir hérissés de pointes en argent. Aujourd'hui, je me sens d'humeur dominatrice.



Carolyn Thompson

L'échéance du paiement des charges est tombée. À vrai dire, elle est même dépassée – de deux semaines. Ils doivent s'acquitter de 124,55 dollars et ils ne peuvent plus obtenir d'autre délai. Carolyn Thompson traverse l'étroit couloir menant à la chambre d'Annie en essayant de réfléchir à une solution. La pension d'invalidité d'Henry n'arrivera pas avant deux semaines, et elle suffit à peine à régler ses médicaments – pour ne rien dire des montagnes de factures. Elle pousse la porte et la mince cloison de bois glisse sans un bruit. Le lit d'Annie est vide. Les rayons du soleil qui traversent la fenêtre inondent la pièce d'une vive clarté.

— Annie...

Elle entre dans la chambre, parle à voix basse pour ne pas réveiller son mari, endormi dans la pièce à côté. Elle ramasse par terre une chaussette solitaire et les vestiges d'un ballon gonflable, qui finissent l'une dans le panier à linge, l'autre à la poubelle. Il y a toujours quelque chose à faire, et jamais assez de temps ou d'argent.

— Annie, ce n'est pas le moment de jouer. Tu dois te préparer pour l'école.

Elle retourne dans l'entrée, passe dans la salle de bains, tire le rideau de douche.

— Annie !

Agacée, elle renonce à être discrète. Si ça continue, sa fille va se mettre en retard.

— Annie ! Sors de ta cachette, il faut que je t’habille ! Je n’ai pas le temps de te chercher...

Du bruit dans la chambre voisine. *Génial...* Son mari est réveillé. Elle le rejoint.

— Chéri, Annie joue à cache-cache. Je la retrouve, je l’habille, et puis je viens m’occuper de toi.

Il hoche la tête depuis le lit. Elle referme la porte, passe devant le fauteuil roulant dans l’entrée et entre dans le salon. Cette fois, elle crie à pleins poumons :

— Annie Thompson ! Fini de jouer ! Sors de ta cachette *immédiatement* !

Annie ne se trouve pas dans le mobile home. Cinq minutes suffisent à sa mère pour s’en rendre compte. C’est l’un des rares avantages à vivre à trois dans soixante-dix mètres carrés. Elle sort, cherche sa fille en arpentant le terrain à pas comptés. Elle ne pense plus aux charges à payer. Elle n’est pas encore inquiète.

Assis dans son lit, Henry Thompson peste contre ses jambes inutiles. Il entend sa femme fouiller le mobile home, il l’entend appeler leur fille, il la voit retourner dans leur chambre et passer au peigne fin le minuscule espace, espérant trouver Annie sous leur lit ou dans leur placard. Bientôt, il l’entend sortir et répéter le nom de leur fille, de plus en plus fort et de plus en plus vite. Ça n’est pas normal. Carolyn ne s’en rend peut-être pas encore compte mais ça n’est pas normal du tout. Ça ne ressemble pas à Annie, de leur faire ce coup-là. Jamais Annie ne causerait volontairement du souci à Carolyn, une femme déjà suffisamment mise à l’épreuve. Il soulève ses jambes, fait glisser son corps jusqu’au bord du lit et s’appuie d’une main sur la table de chevet.

Debout dans la terre de Georgie, parmi les champs de coton, Carolyn scrute les plants trop petits, trop jeunes et trop chétifs pour dissimuler une enfant. Le soleil réchauffe son dos et une légère rafale de vent fait bruisser les champs déserts quand elle comprend qu’Annie est partie.

Henry sent son désespoir, et le moment où elle aboutit à la même conclusion que lui. Il entend son gémissement intérieur avant qu’il ne s’échappe de ses lèvres. Et à cet instant, à ce point de rupture, lorsque

Carolyn s'effondre à genoux dans l'argile de Georgie, les mains d'Henry le trahissent, ses jambes se dérobent et son corps s'écroule par terre.

Quelque part, dans la pénombre, Annie se met à pleurer.

HAP0972 est amoureux de moi, ou plutôt de JessReilly19. Son vrai nom est Paul Quelque-Chose-De-Long-Et-Complicé. Il vit en Alaska et travaille sur un oléoduc. Soit les ouvriers sur les oléoducs sont très bien payés, soit il me consacre 80 % de ses revenus. J'espère que la première hypothèse est la bonne.

Paul est un de ces types gentils, condamnés aux chagrins d'amour. Trop gentil pour être sexy. On discute à peu près une heure chaque jour. Il ne regarde même pas mon flux vidéo, ce qui en dit long : il se connecte à mon site et, dès que le compteur tourne, il se promène dans sa maison en me parlant au téléphone. C'est la partie la plus facile de ma journée.

Parfois, j'ai des scrupules quand je pense à lui. J'ai l'impression que je le vole. Mais je sais que, si je le quittais, si je refusais de lui parler, il se trouverait une autre camgirl – qui, elle, pourrait bien accepter les cadeaux qu'il essaie toujours de m'offrir, l'argent qu'il se propose toujours de m'envoyer. C'est le raisonnement que je tiens pour me justifier. Je sais qu'avant moi il parlait avec une autre fille, une certaine Brooke. Il y fait allusion quelquefois. Je crois qu'il a encore des sentiments pour elle. Il y a deux ans, il s'est connecté pour un rendez-vous prévu avec elle mais elle avait disparu. Pendant quatre mois, il l'a cherchée, il s'est inscrit sur tous les sites de webcams érotiques qu'il a pu trouver, il a parcouru désespérément des millions de profils de camgirls. Et c'est comme ça qu'il est tombé sur moi. Aujourd'hui je suis sa nouvelle Brooke, et il est terrifié à l'idée qu'un jour je puisse moi aussi disparaître.

J'ai l'impression qu'il est vraiment seul en Alaska. Les photos qu'il m'envoie sont toutes blanches : neige blanche, chien bleu, et un ours polaire qui se promenait devant chez lui un matin. Sur une centaine de photos, il y en a très peu de lui. Deux, pour être exacte. Deux photos qui dissimulent

son apparence. Sur la première, il porte une parka et son visage, à l'exception des yeux et d'une partie du nez, disparaît sous une capuche bordée de fourrure. J'imagine qu'il a du sang esquimau car, de ce que j'en vois, sa peau m'a l'air très sombre. Quelqu'un d'autre a pris la seconde photo : une faible silhouette humaine apparaît en pleine tempête de neige, tout juste perceptible sous un rideau de rafales blanchâtres. Peut-être qu'il est difforme ? Ou une sorte de candidat à la succession de Paul Walker qui ne veut pas que je tombe amoureuse de lui seulement pour son physique irrésistible ? Peu importe à quoi il ressemble. Il est gentil, trop gentil. Trop gentil pour que je puisse l'aimer. Ce qui est plutôt une bonne nouvelle pour lui. Son risque de mourir prochainement s'en trouve réduit dans des proportions significatives.

Nous parlons de tout et je mens sur tout. Le problème de Paul, c'est qu'il veut tout savoir sur moi, sur la façon dont je passe mes journées. Maintenir une fiction crédible quand elle repose sur autant de détails est épuisant. Et il ne se contente pas de *poser* des questions : il écoute vraiment mes réponses et il les assimile. Je tiens à jour un calendrier entièrement consacré à Paul. Un de ces grands modèles de bureau, que j'ai placé de sorte qu'il soit visible depuis mon lit de camgirl. J'y ai noté mon faux emploi du temps d'étudiante, le nom de mes faux professeurs et toutes les fausses activités que j'ai pu mentionner dans nos conversations. Sur ce point, je fais montre d'une grande créativité. À tel point que je dois parfois me contrôler – trop de détails alimentent les soupçons.

Paul aime les livres. Il m'en a offert au moins une douzaine via mon compte Amazon. Ils sont empilés à côté de mon lit et je m'efforce vraiment, *vraiment*, de terminer le premier. *L'Alchimiste*. Cela fait six mois que j'essaie d'en venir à bout mais je n'arrive tout simplement pas à entrer dedans. Je ferais mieux de renoncer et de passer au suivant. Mais Paul est patient. Il ne me demande pas de lire plus vite : il continue à me commander, encore et encore, ces fichus bouquins...

Il a une chienne nommée Whitehorse. On peut difficilement trouver nom plus bizarre pour un chien. Je le lui ai fait remarquer et il a ri. Whitehorse attend des petits et Paul veut m'en envoyer un. J'adorerais avoir un chien. Quelque chose qui pourrait me reconforter quand j'en ai besoin. Je sais, je n'ai que vingt et un ans mais, parfois, je ressens une sorte de nostalgie. Pas une nostalgie qui me donne envie de retourner dans la maison de mon

enfance, mais plutôt de me réfugier dans les bras de quelqu'un pour être consolée. Pour qu'on me frotte le dos en me disant que tout va bien se passer. On n'imagine pas à quel point l'interaction humaine est importante jusqu'à ce qu'on en soit privée. Les vertus apaisantes d'un simple contact physique sont immenses.

J'ai essayé d'acheter un chien sur Internet mais je n'ai pas encore trouvé le moyen d'y arriver. Bien sûr, on peut très bien en commander en ligne et se le faire livrer, mais il faut toujours aller le récupérer à l'aéroport. Je pourrais aussi en dénicher un sur un forum et demander à son propriétaire de le laisser attaché dans le couloir devant ma porte, mais même à moi ça paraît tiré par les cheveux. En outre, un chien a besoin d'être promené, ce qui m'est strictement impossible. Et je déteste les chats.

Paul, lui, m'amènerait directement le chiot. Il suffit que je le lui demande. Aussitôt, il remuerait ciel et terre pour que Whiterhorse mette bas plus vite, il prendrait le chiot dans ses bras et sauterait dans le premier avion pour venir me le donner. Je vous l'ai dit : Paul est trop gentil. Trop serviable, trop adorable, trop bon pour se trouver à moins de cinq États de moi.

## Carolyn Thompson

La police laisse généralement passer vingt-quatre heures avant de considérer qu'un enfant a disparu. Cette règle archaïque a déjà causé d'innombrables morts qui auraient pu être évitées. Elle n'a pas cours dans le comté de Bulloch. Dans une ville où tout le monde se connaît et où l'effectif policier se limite à deux shérif-adjoints et une secrétaire, la disparition d'Annie est immédiatement prise au sérieux.

Carolyn et Henry Thompson sont assis dans le petit bureau qui occupe la moitié du commissariat – elle sur une chaise métallique, lui dans son fauteuil roulant. Devant eux, l'adjoint John Watkins, un ancien camarade de lycée de Henry qui s'assied à côté de lui à l'église et tenait la main d'Annie quand elle traversait la grand-rue de Brooklet. Son visage est fatigué, ses traits tirés par des années de tabac et de soleil, et les événements de la matinée l'ont un peu plus vieilli.

Carolyn a téléphoné au commissariat à 7 h 35 et expliqué la situation à Maribel, la secrétaire. Qui a aussitôt prévenu par radio John, occupé à prendre un café avec l'autre adjoint, Hank, au comptoir de l'Old Post Office Café, de l'autre côté de la rue. Aidé de quelques agents envoyés en renfort par le Bureau du shérif, Hank est en train de passer au peigne fin le mobile home des Thompson. La radio posée sur la table de John, branchée sur le canal 8, permet de suivre leurs recherches – qui n'aboutissent à rien. Aucun signe d'effraction ni de violences, pas de sang ni d'objets bizarres, pas de traces de pneus et aucun témoin. La fenêtre donnant sur la chambre d'Annie est trop petite pour laisser passer qui que ce soit, et le petit bureau placé juste en dessous n'a pas été dérangé. Soit Annie s'est évaporée, soit elle a quitté d'elle-même son lit pour aller dehors.

— Je suis sûre d’avoir verrouillé la porte d’entrée avant d’aller me coucher.

La voix de Carolyn est ferme, même si elle menace de s’effondrer à tout moment.

— Carolyn s’inquiète toujours, pour la porte, confirme Henry. Il lui arrive de se relever pour aller vérifier. Ça l’inquiète qu’on vive là, tous les trois, tout seuls.

*Avec un mari incapable de les défendre.* La conclusion, muette, flotte dans l’air.

— Vous croyez qu’Annie aurait pu se rendre à pied chez les Baker ?

John se cale dans son fauteuil et observe le couple par-delà le stylo coincé entre ses dents.

— Annie est capable de marcher jusqu’à la ville si elle en a envie. Tu la connais : elle est assez déterminée pour faire tout ce qui lui passe par la tête.

La voix rauque d’Henry vacille légèrement mais sa fierté reste intense.

— Elle est juste terrifiée par l’obscurité. Jamais elle ne serait sortie en pleine nuit pour aller marcher le long d’une route sombre... Et Carolyn a regardé son placard à chaussures : elles sont toutes chez nous. Annie est sortie pieds nus.

John hoche la tête. Le raisonnement se tient.

— Je vais alerter le FBI. Demander une alerte enlèvement, AMBER<sup>\*1</sup>. Autant mettre toutes les chances de notre côté.

Carolyn se lève, saisit l’épaule de son mari.

— Je vais appeler le magasin. Les prévenir que je ne viendrai pas.

Il acquiesce, lève la tête vers elle. Leurs yeux las se croisent.

— Elle va s’en sortir, Carolyn, murmure-t-il. Je te promets qu’elle va s’en sortir.

Elle cligne les yeux et lisse sa robe.

— J’appelle le magasin.



Cela fait tellement longtemps que je ne mène plus d'existence normale que j'ignore si j'en serais à nouveau capable. Si tous mes atroces fantasmes disparaissaient – *pouf!* –, est-ce que je parviendrais à fonctionner dans une société normale ? En même temps, je prétends vouloir une existence normale mais tout ce que je vis en ce moment me convient parfaitement. Je mange ce que je veux, quand je veux, à supposer que je veuille manger du poulet aux hormones avec des pâtes aux légumes pour le restant de mes jours. J'ai mon propre espace, quatre-vingts mètres carrés, sans les privilèges agaçants de la cohabitation – des chaussures qui traînent, un autre corps dans mon lit. J'ai des amis, en quelque sorte : des gens prêts à déboursier une petite fortune pour que je m'intéresse à eux, des gens qui sont suspendus à mes lèvres et n'hésitent pas à réorganiser leur journée pour pouvoir passer du temps avec moi. Et puis, il y a Jeremy. Il m'aime bien parce que je suis un cas à part, une énigme. Et mon mètre soixante-douze aux proportions parfaites ne gêne rien. Mais voudrait-il seulement de moi si j'étais une fille normale ? Une de ces filles qui passent leur samedi après-midi dans les centres commerciaux et gloussent avec leurs amies au téléphone ? Le genre de fille qui pourrait partager sa vie de tous les jours, même s'il la connaît assez pour savoir qu'elle ne cache aucun mystère ? C'est absurde de penser qu'il peut m'aimer pour ce que je suis : une créature malade, perverse. Non, c'est mon côté mystérieux qui l'attire. Si j'étais capable de renouer avec une vie banale, d'aller à des soirées, au cinéma, de partir en vacances ou d'entrer en relation avec des gens... tout ce que je gagnerais en normalité aurait pour effet de me faire perdre Jeremy.

Je me satisfais de ma vie entre ces quatre murs, dépourvue de toute normalité. Est-ce que je me sens seule ? Oui. Malheureuse ? Parfois. Mais c'est précisément cela, se satisfaire d'une situation. Être suffisamment à l'aise pour ne pas avoir envie de provoquer le changement.

Envisager mon retour dans la société est aussi dangereux que m'agripper à mon cahier. D'une façon générale, l'espoir est dangereux. L'espoir peut être ce simple fil sur lequel on tire et qui défait la trame de notre santé mentale.

L'alerte AMBER est lancée le lundi à 9 h 14. Le message est transmis instantanément à tous les services de radiodiffusion nationaux et à toutes les instances des transports publics. Il interrompt tous les programmes de télévision et de radio habituels. Il apparaît sur tous les panneaux d'information des autoroutes en Georgie, en Floride, dans l'Alabama et en Caroline du Sud. En une minute, plus de quatre-vingt mille messages sont envoyés et des bannières s'affichent sur tous les sites Internet.

Ignorante de ce qui est en train de se passer, j'enchaîne les sessions de webcam pendant cinq heures. À 14 h 21, je suis assise par terre, calée contre ma porte, et je parcours mes e-mails tout en retirant le couvercle d'une barquette de poulet parfumé au riz sauvage. Entre deux bouchées, je suis attirée par une bannière en haut de l'écran. Je clique dessus et une fenêtre d'alerte apparaît :

## **ANNIE CORDELE THOMPSON**

### **Alerte AMBER : Georgie**

Dernier flash : 23 avril 2009 / 09 : 14 : 08

Alerte AMBER lancée suite à la disparition d'Annie Cordele Thompson, six ans. Vue pour la dernière fois dimanche soir, quand elle est allée se coucher vers 20 h 15. Signalement : taille : un peu moins d'un mètre. Cheveux : blonds. Yeux : bleus. Aucune piste pour le moment. Elle devrait se trouver dans les environs de Savannah, en Georgie. Votre aide est nécessaire pour retrouver Annie.

Un numéro vert figure au bas de la fenêtre, assorti d'un message demandant d'appeler pour communiquer la moindre information utile. Je fixe longuement mon écran. Puis j'attrape mon téléphone et je compose le numéro.

Au bout de cinq sonneries, on décroche. Un homme. Voix sèche et hostile.

— J'appelle au sujet d'Annie Thompson.

— Oui. Veuillez décliner votre identité.

J'hésite.

— Jessica Reilly.

— Et votre numéro d'appel ?

Je le lui donne, certaine qu'il s'est déjà affiché sur son ordinateur. J'ai l'estomac noué, chamboulé. C'est une mauvaise idée. Une menace pour ma bulle de sécurité, tous les ponts que j'ai coupés...

— Quelle information voulez-vous nous communiquer ?

La voix de l'homme est glaciale, sans expression.

— Allez voir chez Ralph Atkins. C'est un plombier qui vit à Brooklet, en Georgie.

— Quel est son lien de parenté avec Annie ?

— Je ne sais pas s'il est de la même famille...

— Quel est le lien entre eux ?

— Je... je ne sais pas.

Cette discussion ne mène nulle part. Elle part en culbute à vitesse grand V, comme un skieur qui perd le contrôle et chute sur la piste. J'entends la faiblesse dans ma voix, et je la déteste.

— Et si vous m'expliquiez *ce que vous savez* ?

Je perçois un accent de bienveillance derrière le ton implacable.

— Je sais que j'ai eu de nombreuses conversations avec ce Ralph Atkins, dans lesquelles il a exprimé le désir obsessionnel d'avoir des rapports sexuels avec une fillette prénommée Annie.

— Vous a-t-il donné le nom de famille de cette Annie ?

Je grince des dents.

— Non.

— Pourquoi n'avez-vous pas tout de suite prévenu les autorités ?

— J'ai essayé d'obtenir davantage de renseignements sur Annie. Savoir qui elle est, et si elle existe vraiment...

— Et ce Ralph, vous le connaissez depuis longtemps ?

— Je ne le connais pas vraiment. Je suis modèle sur un site de webcams érotiques. Des hommes me paient pour une session de cybersexe.

— Et c'est pendant une de ces sessions qu'il vous a parlé d'Annie ?

*Je suis en train de le perdre.* Je le comprends à ses intonations. Chacune de ses paroles suinte l'incrédulité.

— Oui.

— Vous avez son adresse ?

Je lui dicte l'adresse. L'espoir et le regret submergent mon corps. Espoir qu'elle va être retrouvée ; regret de ne pas pouvoir tuer ce monstre de mes propres mains.

Une fois la conversation terminée, je m'assieds par terre et réfléchis. Il y a bien longtemps de cela, j'ai perdu toute forme de respect envers les policiers à cause de leur incapacité à découvrir la vérité, même quand on la leur jette au visage. Mon appel peut les conduire jusqu'à Ralph ; peut-être même pourront-ils sauver Annie. Mais si j'anticipe leur échec, je dois passer à l'acte.

J'ouvre les dossiers que Mike m'a envoyés trois heures plus tôt et commence à fouiller le disque dur et l'esprit dépravés de RalphMA35. Je ne tarde pas à trouver ce que je cherchais.

Ses dossiers « Vidéos et Photos » me confirment que Ralph est un cinglé. Sa messagerie contient des mails d'adhésion à des forums spécialisés, ses propres contributions et toute une correspondance avec d'autres pédophiles. Mais c'est avec l'historique de son navigateur Internet que je décroche le jackpot. Un forum d'annonces immobilières entre particuliers. Il est retourné plus de cinq fois sur deux annonces. Je retourne à sa messagerie à la recherche d'e-mails liés à l'une ou l'autre et déniche une correspondance sur quinze jours, conclue par un contrat de six mois avec un nom bidon. La caution a été envoyée par la poste sous la forme d'un chèque bancaire. Le bail début le 1<sup>e</sup> avril.

Je regarde le contrat de location. L'adresse où Annie se trouve peut-être retenue contre son gré. Et je me sens lamentablement peu préparée. C'est presque risible, quand je pense à ces trois dernières années. Trois années occupées à penser à la mort, au fait d'ôter la vie à quelqu'un. Et maintenant, maintenant qu'arrive le moment d'agir, je n'ai pas la moindre idée de la façon correcte de procéder. Mon échec avec Jeremy – la façon dont son corps avait facilement dominé le mien, ma faiblesse face à sa force – est encore trop frais dans ma mémoire. Si ça se trouve, je n'en suis pas capable. Si ça se trouve, je vais me planter. Mais il est *là*, cet ordre que j'ai retenu si longtemps, il s'affiche dans mon esprit aussi nettement que l'ordre précédent : *Attends*.

*FONCE !*

FONCE

*Couteau* : OK. Je retire les bouquins entassés sur la vieille valise délavée. J'ouvre la fermeture Éclair et je sors le seul objet qu'elle contient : mon cran d'arrêt noir. Quand je presse le bouton sur son manche, une longue lame fine et incroyablement aiguisée en jaillit. Je me le suis offert dans un moment de faiblesse – disons plutôt quatre heures de faiblesse –, après avoir méticuleusement passé en revue différents modèles de couteaux et de crans d'arrêt, à la recherche de l'arme la plus efficace et la plus pratique pour tuer. Car mes fantasmes sont pour l'essentiel axés sur la mort donnée par coups de couteau. Qui dit couteau dit plus de sang, plus de souffrance pour les victimes, et une mort plus lente si l'on frappe aux bons endroits en évitant les artères. Et pour cette mission, je n'ai pas l'intention de me retenir. Je fourre le couteau dans la poche de mon sweatshirt.

*Revolver* : OK. Quand j'ai déménagé de la maison de mes grands-parents, une de mes premières étapes a été la boutique d'un prêteur sur gages. J'avais demandé un permis de port d'armes et j'y ai acheté un Smith & Wesson 317. Je porte ma chaise de bureau jusqu'au frigo, grimpe dessus et tends la main entre le mur et la grille de réfrigération. Mes doigts effleurent le morceau de scotch élimé sur les bords. Je glisse la main un peu plus loin et attrape le sac en tissu maintenu par le scotch. Je tire dessus, arrache le scotch et remonte le sac que je serre contre ma poitrine en redescendant de la chaise. La première fois que j'ai tenu mon revolver entre les mains, j'ai entrepris de le nettoyer. Une activité à temps plein. J'adorais le palper, sentir son poids dans ma paume, examiner les mécanismes qui le rendaient mortel. À l'époque, je me rendais deux à trois fois par semaines au stand de tir. Je pouvais assouvir mes fantasmes à cœur joie avec les cibles disponibles. Si quelqu'un au stand s'est étonné que je choisisse des silhouettes humaines, personne ne m'en a fait part. Cela fait plus de deux

ans que je n'ai plus touché ni nettoyé mon Smith & Wesson. Les retrouvailles ont une saveur douce-amère.

*Voiture : pas OK.* Il me faut un véhicule. Je me connecte, cherche sur le Net l'adresse de l'agence de location la plus proche. Le site du loueur Enterprise propose un service de livraison de voiture à domicile : je l'appelle en premier. Il est presque 17 heures. Le type qui me répond m'explique qu'ils ne pourront pas venir me déposer la voiture avant demain matin. Je me mets à chercher des compagnies de taxi.

Lorsqu'on frappe à la porte. Deux petits coups rapides.

*Jeremy.*

Il est venu avec un bouquet de fleurs. Geste ridicule, maintenant qu'il y pense. Il est en sueur devant sa porte, les pâquerettes flétries piquent du nez après être restées toute la journée dans sa camionnette. C'est sa dernière adresse pour aujourd'hui. Il l'a repoussée en fin de tournée pour laisser à la jeune femme le temps de réfléchir à son message. Peut-être cette fois va-t-elle accepter de le laisser rentrer ?

La porte s'ouvre en grand. Le mouvement, inattendu, le cueille par surprise. La jeune femme se tient là, vêtue de noir, plus petite que dans son souvenir. Elle tend la main vers lui, saisit sa chemise et le tire à l'intérieur.

Tous les fantasmes de Jeremy resurgissent. Il est prêt pour des retrouvailles orgasmiques à base de baisers passionnés, de vêtements arrachés et de baise fiévreuse à même le sol usé. Mais elle le laisse planté là, au milieu de son appartement, entre les deux chambres, les bras encombrés du stupide bouquet. Il revoit ses fantasmes à la baisse, tandis que sa queue flanche peu à peu. La jeune femme marche jusqu'à son bureau, se penche sur son ordinateur et se met à pianoter furieusement en lui lançant par-dessus l'épaule :

— Tu as une voiture ?

— Une voiture ?

— Oui. Une voiture.

— Euh... ouais. Mais là, je conduis une camionnette de livraison. Et je t'ai apporté des fleurs.

— Jette-les. La poubelle est dans la cuisine.



Elle termine de pianoter puis débranche son ordinateur en enroulant le câble d'alimentation autour de sa main. Ses gestes sont vifs, marqués par l'urgence. Elle se tourne vers lui, croise son regard et ajoute soudain – comme une pensée après coup :

— Merci. Poubelle. Cuisine.

— D'accord.

Il se rend dans la cuisine et fourre le bouquet de pâquerettes recalées dans la poubelle, écrasant au passage quelques paquets de plats surgelés. *De rien, surtout.* Cela dit, à bien y réfléchir, elle n'est sans doute pas de ces filles qui aiment les fleurs et les petits cœurs. Il se retourne, la regarde. Ses pieds se déplacent rapidement d'un endroit à un autre, elle ouvre un sac à dos noir, y glisse son ordinateur avec le cordon d'alimentation.

— Tu as terminé ta tournée ?

— Oui. Tu es allergique aux fleurs ?

— Où est ta voiture ?

— C'est un pick-up. Au centre de distribution.

— Loin d'ici ?

— Hmm... À dix minutes d'ici. Tu vas quelque part ?

C'est une question ridicule, et pourtant elle semble bien accomplir les gestes habituels d'une personne sur le point de sortir. De quitter son appartement. Elle a même enfilé des chaussures.

— *On* va quelque part.

— Pardon ?

Elle s'immobilise et lui lance un coup d'œil excédé.

— On part ensemble. J'ai besoin d'un véhicule. Emmène-moi à ton pick-up, je te paierai un taxi pour rentrer chez toi. Je te le rapporte demain matin.

Elle se replonge dans son sac à dos, où elle glisse un objet noir épais et une grosse liasse de billets. Fixant la liasse des yeux, Jeremy a du mal à croire à ce qu'il voit. L'étiquette qui entoure la liasse indique la somme de 10 000 dollars.

— Euh... non.

— Non ?

De nouveau, son regard noir, à la fois impitoyable et confiant. Jeremy se demande où est passée la cinglée qui menaçait de le poignarder à mort... Sans doute occupée à boire un café dans un coin reculé du cerveau de la jeune femme.

— On discutera dans ta camionnette. Allons-y.

Elle prend ses clés, endosse son sac d'un coup d'épaules et avance vers la porte. Faute d'une meilleure option, Jeremy lui emboîte le pas.

Elle dépasse l'ascenseur et hésite une fraction de seconde avant d'ouvrir d'un coup la porte de l'escalier de secours, au bout du couloir. Elle descend les marches en courant – le temps est une denrée précieuse. Il la suit de près tout en se demandant ce qui se passe et s'il ne ferait pas mieux de jeter son cutter dans la première corbeille venue. Arrivée au rez-de-chaussée, elle prend une grande respiration puis pousse la porte.

Et sort dans la lumière.

Un *vampire*. Le verdict de sa nièce surgit dans l'esprit de Jeremy quand il voit la façon dont la femme réagit au soleil. Elle vacille brièvement, les jambes collées au sol, plisse les paupières comme si elle le remarquait et l'évitait tout à la fois. Puis elle regarde autour d'elle, pressée, et ses yeux s'arrêtent sur sa camionnette. Elle part dans sa direction, d'un pas légèrement trébuchant.

C'est certainement ridicule mais j'étais terrifiée de pousser la porte de la cage d'escalier. Terrifiée par mes réactions quand mon côté obscur serait confronté aux possibilités infinies que lui offrait le monde extérieur. Terrifiée à l'idée qu'une petite fille allait bientôt entendre les paroles qui s'étaient déversées en moi depuis deux semaines. Terrifiée de la savoir seule et apeurée pendant que je tuerais des inconnus et mutilerais le corps du beau livreur qui se tient juste en face de moi. Moi qui n'ai jamais voulu faire sauter le bloc ventilation de mon appartement par peur que les sons et les odeurs de la normalité réveillent ma psychose ou, pire, les souvenirs de ce que peut être une vie normale... Quand j'ouvre la porte de l'escalier de secours, c'est en fait ma plus grande peur : retrouver le goût de la normalité. Être incapable de lui résister. Marcher dans la rue, m'asseoir au volant d'une voiture et sourire. Jeter une lumière factice sur ma situation pour me convaincre que je suis capable de la gérer. Me mentir à moi-même parce que je meurs d'envie de retourner dans le monde. Jusqu'au moment où... *clac.*

Après m'être flanqué juste ce qu'il fallait de frousse, je pousse la poignée de la porte et sors dans la lumière.

La sensation de me trouver dehors me prend au dépourvu, même si je m'y suis préparée mentalement. On ne se rend pas compte de toute cette activité, de toutes ces odeurs et de tous ces bruits qui assaillent les sens quand on fait quelque chose d'aussi simple que rester immobile dans une rue passante. *Je suis restée enfermée trop longtemps.* La sensation granuleuse du trottoir sous mes chaussures, le poids même de ces chaussures. J'ai l'impression que mes pieds sont lourds et brûlants...

Mes narines s'emplissent malgré elles des odeurs de pots d'échappement, ma peau picote d'être réchauffée par la lumière non artificielle du soleil.

Tout cela s'impose crûment, violemment, à mes sens à vif. Je plisse les yeux, regarde autour de moi à la recherche d'un refuge où m'abriter. La camionnette de Jeremy est garée à l'angle, j'avance vers elle en titubant.

Il me devance côté passager, retire une veste et un paquet du siège et me lance un sourire gêné. Je passe devant lui, grimpe dans l'habitacle et pose les fesses sur le vinyle chaud. Le monde extérieur me distrait un moment, un arc-en-ciel de couleurs et de formes se déploie devant moi, révélant toute la beauté de la vie quotidienne. Une vague d'images, de souvenirs et de nostalgie déferle en moi – *nos roulades dans l'herbe avec Summer...* Mon esprit se brouille. Jeremy prend place derrière le volant, met le contact et l'air s'emplit d'un rugissement. Une secousse ébranle le véhicule, qui finit par se transformer en une vibration régulière. Le manque de protection dans la camionnette me rend nerveuse : mes sens trop longtemps étouffés ont du mal à supporter l'absence de portières et le vacarme de moteur. Je me ressaisis. Sortant de mon sac mon ordinateur, je me connecte au disque dur de Ralph et repars en quête d'éléments qui auraient pu m'échapper. Jeremy est en train de me parler – un flot de mots auxquels je ne prête pas attention. Toute mon énergie, toutes mes pensées sont concentrées sur une seule idée : trouver Annie et la récupérer aussi vite que possible. Je sens quelque chose me piquer dans le dos. Mon regard se pose sur mon épaule, suit l'index, la main jusqu'au visage irrité de Jeremy.

— Je te parle, là ! Tu m'écoutes ?

— Ne me touche pas.

Je continue d'inspecter les fichiers, j'ouvre quelques documents.

— On va où ?

— Je dois voir quelqu'un. Le plus vite possible. C'est très important.

— Pourquoi tu n'as pas de voiture ?

— Je ne sors jamais de chez moi. Ce serait une dépense inutile.

— Pourquoi tu ne sors jamais de chez toi ?

— On perd notre temps, là... S'il te plaît, contente-toi de me conduire le plus vite possible à ta voiture.

— Pas question de te laisser la conduire.

Mes yeux se détournent de mon écran d'ordinateur pour se poser sur Jeremy. *Putain. On a un problème...*

— Pourquoi ?

— Est-ce qu'au moins tu sais conduire ?

— Oui. Je conduis très bien. Je n'ai pas eu de PV ou d'accident depuis trois ans.

Je lui ai répondu d'un air sérieux mais, en mon for intérieur, je me roule par terre de rire et m'assène une grande tape dans le dos pour me féliciter de ce trait d'esprit.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ce que je veux ?

*Putain... autant parler à un perroquet.*

— Si tu me laisses conduire ta voiture, qu'est-ce que tu veux en échange ?

Expression frustrée de son visage.

— Je veux savoir ce qui se passe !

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Ce que je peux te dire, c'est que j'ai besoin de ton aide. Si tu ne veux pas que je prenne ton pick-up, alors dépose-moi à une agence de location, j'en appellerai une en route.

— Je viens avec toi.

— Hors de question. C'est déjà assez dur pour moi d'être assise à côté de toi en ce moment...

Devant le franc sourire avec lequel Jeremy accueille ma remarque, je comprends mon erreur.

— Pas pour ce que tu imagines, mec...

— Ah.

Son sourire s'éteint.

— Ça te démange toujours de me faire du mal ?

Je ricane malgré mon irritation :

— Ouais. Ça « me démange »...

— Je sais me défendre.

— Vrai ou pas, je n'ai ni le temps ni l'énergie de me battre avec toi. J'ai autre chose à régler.

— Un rendez-vous ?

— Quoi, un rendez-vous ?

Je trouve un dossier intitulé « Annie ». En l'ouvrant, je tombe sur des centaines de photos. Les plus récentes sont des instantanés montrant une petite fille assise devant un gâteau. Elle porte un boa rose et un diadème. *Annie*. Mon bonheur de l'avoir enfin trouvée est aussitôt refroidi à l'idée que quelqu'un veut faire du mal à ce petit être parfait.

— Tu m'as demandé ce que je voulais en échange de mon pick-up ? Eh bien, juste ça : un rendez-vous.

— Pas possible.

Nous arrivons dans un parking presque vide, à l'exception de quelques clones de camionnettes UPS sur notre droite. Concentré sur sa manœuvre, Jeremy va se garer à l'autre extrémité. Dès qu'il coupe le moteur, il se tourne vers moi, le regard perçant.

Je lutte contre mon envie de remuer sur mon siège. Mes yeux passent des siens à sa clé de contact. *FONCE*. L'ordre martèle mon crâne. Je parviens à articuler :

— S'il te plaît.

Ces mots sortent rarement de mes lèvres. Ils reviennent souvent dans mes chats, mais disparaissent totalement quand j'éteins les caméras.

— Un baiser.

Je me renfrogne en comprenant quelle négociation se joue derrière cette demande. Un baiser est bien la dernière chose dont j'ai envie en ce moment.

— Quatre cents dollars. Ça devrait couvrir largement l'utilisation de ta voiture.

— Non, répond-il dans un murmure.

Ses yeux incroyables ne me quittent pas. Leur vert pâle me rappelle la couleur d'une robe portée au lycée. Je réussis à m'en détacher et descends vers sa bouche. Je le revois au-dessus de moi, sa bouche sur la mienne, ses mains sur ma peau nue. *FONCE*. Je me penche en avant, soupire, ferme les yeux et serre les lèvres.

Il négocie cet obstacle dès qu'il m'effleure. Tout mon corps fond. J'oublie tout, sauf la sensation de sa main sur ma nuque, qui saisit mes

cheveux et presse ma bouche fermée contre ses lèvres. Elles me happent avec des mouvements langoureux. La perfection. En une poignée de secondes, il chamboule mon univers, capture mon esprit et dépose un baume sur un fragment de mon âme. Ma bouche réagit aussitôt, mes mains lâchent mon sac pour s'égarer dans ses cheveux, je les tire, les malaxe avec avidité, insatiable.

*FONCE.* Je le repousse enfin. Mes mains s'attardent encore sur ses épaules puissantes avant de me détacher de lui. Un nuage inquiet passe dans ses pupilles vertes. Ma respiration se fait rauque, je lutte pour ne pas regarder sa bouche. Je chuchote :

— S'il te plaît. Je dois y aller maintenant.

Il acquiesce, étire les jambes et sort de sa poche un porte-clés qu'il me tend.

— La Ford grise, derrière ce bâtiment-là.

Une onde de soulagement me parcourt. Avec un sourire, je prends le trousseau.

— Merci. À charge de revanche.

J'attrape mon sac et me retourne – mais sa main posée fermement sur mon genou m'arrête. Je lui lance un regard surpris.

Il me tend une carte de visite.

— Le rendez-vous. N'oublie pas. Mon numéro de portable est là...

J'hésite puis, avec un hochement de tête, je saisis sa carte et saute hors de la camionnette. Je contourne le pare-chocs, lance un rapide sourire à Jeremy puis m'élançe en courant vers l'arrière du bâtiment.

Jeremy la regarde s'éloigner. Ses pas ne sont plus hésitants : sous l'effet de l'urgence, sa démarche est assurée. L'hypothèse qu'il avait formulée à propos d'elle résonne en lui : *elle se cache de quelque chose*. On ne dirait pas qu'elle se cache. On dirait qu'elle court à pleine vitesse au-devant des problèmes et qu'elle en fait son quatre-heures.

Il n'aurait pas dû abandonner. Il n'aurait pas dû lui prêter son pick-up en échange d'un baiser – un baiser, franchement ! Mais elle en avait besoin. Le sentiment d'urgence suintait par tous les pores de sa peau, la panique et la détermination faisaient briller ses yeux. Il ne sait pas où elle va, si elle veut

mettre de la distance entre elle et quelqu'un ou trouver quelque chose, mais c'est visiblement important. Certainement plus important que ce désagrément mineur : trouver un moyen pour rentrer chez lui.

Il fronce les sourcils. Le souvenir de leur première rencontre lui revient : la folie dans son regard, sa violence, sa soif de sang. Durant l'heure qui vient de s'écouler, il n'a pas pensé à cet aspect d'elle-même. Il l'a écarté, tout à son excitation de se tenir à son côté, d'être reconnu, associé à ce qu'elle faisait. Et elle lui a paru tout à fait normale dans ce rapport-là. Équilibrée. C'était un piège ? Une nouvelle variation sur le thème de la frustration sexuelle ? Il entend le bruit du moteur de sa Ford, le crissement de pneus sur l'asphalte et il la voit quitter le parking et s'engager vers le Nord, vers une direction inconnue. Et il espère – la crainte noue son estomac de plus en plus fort – qu'il ne vient pas de réactiver la folie de cette femme.



Mon dernier petit ami était Jesse Howell. J'avais dix-huit ans. Notre rencontre avait eu pour cadre un Taco Bell, où il m'avait offert un taco à 89 cents. Ses cheveux hirsutes étaient cachés sous une casquette à l'envers et il portait un débardeur trop large d'où saillaient les muscles tout en longueur de son corps bronzé. On est sortis ensemble pendant quatre semaines, le temps nécessaire pour qu'il se rende compte que je n'allais pas m'améliorer. Du coup, il est passé à autre chose. Tant mieux : ça n'aurait pas marché entre nous. Il ne comprenait pas ma fascination pour les films gore, et j'aimais bien la façon dont sa peau épousait parfaitement les traits de son visage. Ç'aurait été du gâchis d'y retoucher, de détruire ce visage si harmonieux pour le seul plaisir de verser le sang. Une nuit, il a ouvert les yeux pour me surprendre penchée sur lui, les mains serrées sur le manche d'un couteau pris dans la cuisine. J'étais en train de débattre avec moi-même pour savoir s'il valait mieux le frapper d'abord dans le cou ou dans le torse quand ses yeux se sont ouverts d'un coup. C'était plus facile pour moi quand ses paupières étaient fermées et que je ne pouvais pas lire au fond de son âme. Quand il n'était qu'une toile sombre prête à recevoir les éclaboussures de sang.

Quand j'ai croisé son regard, je me suis figée. Son cerveau troublé tentait de se frayer un chemin à travers les différentes strates de sommeil pour interpréter la scène devant lui. Dans la pénombre de la chambre, je ne savais pas ce qu'il voyait : j'ai préféré laisser tomber le couteau et me pencher vers Jesse pour l'embrasser, en guise de diversion. Il m'a repoussée en m'accusant de vouloir couper ses splendides cheveux bouclés.

Le lendemain matin, j'ai fourré ma brosse à dents dans mon sac à main. À l'évidence, découcher devenait trop dangereux pour moi. Heureusement qu'il s'est réveillé. Son visage est bien trop beau pour être mutilé.

Seule dans le hall du poste de police, Carolyn remplit un gobelet en plastique à la fontaine à eau. Elle regarde sans le voir le liquide clair remplir son gobelet sur le point de déborder. Quelque chose surgit dans sa vision périphérique, une main apparaît qui lui prend le gobelet.

— Laisse, je m'en occupe.

Carolyn lève les yeux sur John Watkins.

— Oh, John. Merci.

Il se penche vers elle et, baissant la voix :

— J'ai passé quelques coups de fil ce matin. Les gars des comtés de Screven et d'Evans m'ont signalé deux disparitions de fillettes de l'âge d'Annie. À Screven, ça remonte à sept ans, et ça fait trois ans à Evans. Les filles n'ont jamais été retrouvées. J'attends que le commissariat d'Effingham me rappelle pour voir s'ils ont enregistré le même genre de disparition ces dix dernières années. Peut-être qu'il s'agit d'un *serial*...

— John ! S'il te plaît, n'utilise pas ce mot devant moi. Je ne pourrai pas... je ne pourrai pas le supporter.

Le regard du policier s'adoucit.

— Merde, Carolyn... Je suis désolé. Je n'y pensais pas.

Il marque une pause, regarde ses pieds.

— On n'est pas habitués à ce genre d'affaire, par ici. Tu nous connais... En général, on s'occupe de vol de bétail et de maris violents.

Son accent traînant du Sud a quelque chose de rassurant. Il convoque tant de souvenirs des jours heureux...

— Carolyn, tu veux bien m'accompagner dehors ? J'ai envie d'une cigarette, tu me tiendras compagnie.

Elle se tourne vers le bureau qui, depuis six heures, leur sert de prison. Elle aperçoit les contours du fauteuil roulant d'Henry.

— Pas longtemps, alors. Ça me fera du bien de m'aérer, mais je préfère ne pas laisser Henry tout seul trop longtemps.

Watkins sourit, mais ses yeux restent impassibles.

— Parfait.

Il pousse la barre d'ouverture de la porte et laisse Carolyn passer devant lui. Elle sort. Le soleil s'abat d'un coup sur ses yeux sans protection.

Le poste de police passerait presque inaperçu, à l'angle d'une partie reculée de Main Street. Compte tenu de la petite taille de la ville, seules quelques boutiques s'alignent le long du trottoir. De nombreux passants s'affairent dans l'unique artère commerçante de Brooklet, Carolyn en reconnaît quelques-uns. Dehors, la vie est banale : les gens vont et viennent, occupés par leurs tâches quotidiennes, ignorant tout de la situation des époux Thompson. Pour Carolyn, voir la vie poursuivre son cours normal quand la sienne est en train de s'effondrer a quelque chose de douloureusement injuste. Elle s'adosse au petit bâtiment et, croisant les bras, s'adresse au policier :

— Qu'est-ce qu'il y a, John ? Ils l'ont retrouvée ?

Il lève la tête, surpris.

— Quoi ?

— Tu as arrêté de fumer il y a six ans. Quand tu as pris ta résolution, on a sans doute dû entendre tes grognements et tes jérémiades jusqu'à Savannah... J'imagine que si tu m'amènes ici, à l'écart de mon mari, c'est pour me dire quelque chose. Alors ?

— J'ai presque envie de ne pas t'en parler...

Il regarde par terre, crache un filet de quelque chose du coin des lèvres.

— Le FBI m'a appelé. Ils ont reçu des tas de coups de fil sur leur numéro d'urgence, la plupart complètement inutiles... Mais il y a cette fille... Elle a appelé au sujet de Michael.

Carolyn se raidit, son dos s'écarte des briques blanches.

— Michael ? Mon frère ?

— Ouais. Sauf qu'elle ne l'appelle pas Michael mais Ralph, son premier prénom. L'alerte AMBER ne précise pas à quel endroit Annie a disparu, seulement des environs de Savannah. Or, cette fille a parlé de Brooklet. Curieux, non ?

Assis sur le capot d'une voiture de patrouille noir et blanc, il observe le visage de Carolyn.

Elle serre les poings, les desserre, respire par à-coups.

— Et qu'est-ce qu'elle a dit, au juste ?

— Qu'il l'a appelée à plusieurs reprises... pour des conversations sexuelles. Et que ces conversations tournent toujours autour de ses fantasmes pour une petite fille. Une certaine Annie.

Le monde s'abat sur elle en un voile noir qui brouille sa vision. Ses jambes se dérobent. Watkins se précipite, la rattrape dans ses bras.

— Carolyn, Carolyn ! Tiens bon ! Relève-toi. Reste avec moi.

Elle se blottit contre lui, avance vers la voiture et s'assied sur le capot. Ses mains tremblent, s'accrochent à sa robe, froissent le tissu puis le lissent.

— Mon dieu... Tu en as parlé à Junior ? C'est le fils de Mike, il a peut-être...

Elle plaque une main sur sa bouche, les mots s'éteignent sur ses lèvres. Junior, un gosse de dix-neuf ans... Elle le revoit, encore enfant. Elle ferme les yeux et récite une courte prière.

— Je n'ai interrogé personne à ce sujet, reprend le shérif. Tu sais comment ça marche, Carolyn : il suffit d'en parler une fois et les soupçons, les impressions restent toujours. Cet appel est peut-être complètement bidon. La fille a peut-être des comptes à régler. Tu crois que... est-ce que tu sais quoi que ce soit sur Mike qui pourrait nous être utile ? Ses préférences sexuelles, par exemple ?

Elle secoue la tête vivement.

— Je ne sais pas. C'est moi l'aînée... il n'a jamais... pas que je sache. Non. Jamais je ne pourrais soupçonner Michael de ça. Jamais. Seigneur ! Il passait beaucoup de temps avec elle. Seul ! Ça n'est pas...

— Carolyn.

La voix de Watkins est ferme, elle s'y raccroche avec le peu de santé mentale qui lui reste.

— Si ça se trouve, ce n'est rien du tout. Il est trop tôt pour t'inquiéter. On doit vérifier cette histoire. Tu le sais. Ce n'est pas contre toi ou ta famille...

— Ça suffit !

Elle se redresse d'un bond et lève la main. Surpris, il recule.

— Ne m'insulte pas, John ! La seule chose importante, c'est Annie. Rien à foutre de ce qui peut déranger ou blesser ma famille. Si Michael est

responsable de ça, alors je serai la seule personne que tu devras arrêter, parce que je le tuerai de mes propres mains. Et je le pense vraiment – dans chaque fibre de mon corps.

Le pick-up de Jeremy est un Ford F-150 trois-places d'une propreté immaculée. Dans la cabine flotte un discret parfum de désodorisant. Il est équipé d'un GPS et je profite d'un arrêt dans une station-service pour entrer l'adresse du mobile home loué par Ralph. Résultat : j'arriverai à destination dans douze heures vingt-quatre minutes.

Je fais le plein. La pulsation du liquide dans le tuyau entre mes mains a quelque chose de troublant – une sensation de vibration. Mes paumes laissent une traînée de sueur sur la pompe métallique. Ma montre indique 17 h 47. Cela fait plus d'une demi-heure que j'ai quitté mon appartement et personne n'est mort, aucune pulsion incontrôlable n'a ébranlé mon corps. J'ai une vague pensée pour les rendez-vous que j'ai déjà commencé à manquer, ces hommes qui rafraîchissent constamment leur écran dans l'attente de la sexy Jessica – en vain. L'ordre me revient : *FONCE*.

Je me prépare au pire avant de mettre le cap sur la boutique. L'asphalte rugueux crisse sous mes semelles, je prends une grande respiration et m'efforce de rester concentrée. J'ai besoin de nourriture pour la route et de faire un tour aux toilettes. Une voiture est garée devant l'entrée et une autre attend à la pompe voisine. Deux voitures. Un ou deux employés. *Des éclaboussures de sang giclent sur les portes des vitrines réfrigérées. Les corps s'écroulent avec un bruit sourd sur le carrelage.* Je laisse mon sac à dos dans la voiture, histoire d'entrer sans armes, et me concentre sur Annie et écarte toute autre pensée. *Sauver Annie. Sauver Annie. Ignorer tout le reste.*

La porte du magasin s'ouvre facilement et je me retrouve plongée sous l'éclairage vif des néons, dans l'odeur des hot-dogs. Mes yeux parcourent des rayonnages chargés des denrées dont j'ai été privée depuis trois longues années. *Soda.* Mon corps a oublié le pouvoir des petites bulles fraîchement

dégoupillées. *Chocolat*. Du vrai chocolat, pas un truc de régime, décliné dans plus de cinquante variantes. *Chips, cacahuètes, Twinkies, alcool*. En présence d'une telle abondance de produits décadents, ma soif de mort s'évanouit. Telle une femme possédée, je prends des paquets sur les étagères et remplis mes bras de tout ce que je peux attraper. Je déverse ma cargaison de sucreries de rêve sur le tapis roulant et l'homme à peau sombre derrière la caisse me décoche un regard soupçonneux. J'en profite pour aller prendre au frais des bouteilles de Fanta, de Cherry coke, de Monster Energy et de Dr Pepper. Cet instant se grave aussitôt – et sans grande concurrence – parmi mes plus extraordinaires souvenirs. Je pose les boissons par terre, avise sur une étagère une glacière en polystyrène que je remplis de mes acquisitions. D'autres bouteilles les rejoignent. Avec un sourire immense, je me présente à la caisse.

— J'aurais aussi besoin d'un sac de glace. S'il vous plaît.

L'homme me fusille du regard, curieusement furieux de voir le chiffre d'affaire du magasin grimper en flèche grâce à moi. S'ensuit un ballet de doigts qui pianotent, de cliquetis sonores et de bruits de caisse.

— Ça fera 32,86 dollars.

Je lui tends deux billets de 20. Il compte la monnaie à rendre, range mon butin dans des sacs qu'il fait glisser dans ma direction.

— Merci, dis-je, radieuse.

*Le revolver serait plus simple pour le liquider. Le comptoir est trop large pour l'atteindre avec mon couteau.*

— Bonne journée !

*FONCE. ANNIE.*

J'appelle Mike en route. J'utilise un ancien numéro en espérant qu'il est encore actif. Je cale le téléphone contre mon épaule tout en gardant les mains à 10 h 10 sur le volant. Je me sens nerveuse, sur cette grande route, dans cet étrange véhicule. Je n'ai jamais conduit autre chose que ma voiture de lycéenne, une Honda Accord vieille de dix ans qui appartenait à ma mère. En comparaison, ce pick-up est énorme. J'ai l'impression qu'à lui tout seul il occupe presque toute la largeur de la route.

Mike décroche à la troisième sonnerie.

— Hey !

— C'est Jessica.

— Quoi de neuf, *chica* ?

— J'ai besoin de tes services pour une journée. Combien ?

— Ma parole ! Avec toi c'est le jackpot tous les jours ! Qu'est-ce qu'il te faut ? Je suis sûr que ça ne me prendra pas toute la journée...

— Différents trucs. Mais comme j'ai besoin de toi à 100 % sur tout ce que je vais te demander, crois-moi la journée ne sera pas de trop. Rien d'autre. Juste moi pendant douze heures, peut-être plus.

— Et ça commence quand ?

— Maintenant.

— ... Maintenant ?

— Ouais.

— Pendant douze heures ? Bon, je dois pouvoir annuler mes plans. Compte tenu de ta régularité irréprochable pour payer.

Je l'entends sourire dans le combiné. Je fais un effort pour évacuer toute intonation agacée de ma voix.

— Parfait. Combien ?

— Mille. Je te fiche la paix cette fois mais si tes demandes m'obligent à un peu trop sortir du domaine légal, je peux te facturer des frais supplémentaires.

— Tout ce que tu fais sort du domaine légal.

Il éclate de rire.

— Peu importe. Allez, l'horloge tourne. Qu'est-ce que tu veux ?

— D'abord, allume ta télé. Reste sur CNN ou une autre chaîne d'info en continu. S'il y a du nouveau à propos d'une fillette disparue nommée Annie Thompson, appelle-moi pour me tenir au courant. Ensuite, tu te rappelles, Ralph Atkins ?

— Bien sûr.

— Ressors-le. Je veux savoir s'il possède des armes déclarées. Ah oui, essaie de tracer son portable, aussi.

— Quel numéro ?



Je réfléchis une seconde.

— Putain. Je ne te l'ai pas envoyé ?

— Non. Tu l'as ?

— Ouais. Faut que je cherche dans mes portables pour retrouver ses appels. J'ai dû enregistrer le numéro dans mes contacts. Laisse-moi cinq minutes. Dès que je trouve un endroit où me garer, je te l'envoie par SMS.

— Je ne sais pas quels pouvoirs tu me prêtes, au juste, mais le maximum que je puisse obtenir, s'il utilise vraiment ce téléphone, ce sera une idée générale de son emplacement.

— Ça ira. J'ai seulement besoin de savoir s'il est chez lui ou ailleurs.

— Jess, qu'est-ce que tu fabriques, là ? Je pourrais t'aider beaucoup mieux si tu me disais ce que tu as en tête.

Je fixe la ligne continue. Mon véhicule se rapproche de plus en plus de la voie opposée. Je me bats pour maintenir ce mastodonte en ligne et à peu près sous contrôle.

— Je soupçonne Ralph Atkins de détenir Annie Thompson. De l'avoir kidnappée. Alors j'essaie de le trouver... de les trouver.

— Pour faire quoi ?

— Jouer à la marelle avec lui, qu'est-ce que tu crois ! Quelle importance ? Maintenant que tu sais ce que je veux faire, aide-moi.

— Pourquoi tu n'appelles pas les flics ? Je ne veux pas te vexer mais tu gagnes ta vie à sucer des fausses bites, pas à jouer les agents secrets !

*Parce que je veux tuer ce fils de pute.*

— Je les ai déjà appelés. J'ai l'impression qu'ils ne font rien de mes informations, c'est pour ça que je t'ai demandé de garder un œil sur les infos.

— Je vais demander au type d'un forum dont je suis membre de me connecter au scanner radio de la police. Je verrai ce que je peux choper...

— Ce serait génial. Bonne idée.

— C'est à ça que je sers, bébé.

— Je t'envoie un SMS avec le numéro de Ralph.

— Ciao !

Il y a un clic et je me retrouve seule dans le pick-up. Je jette le téléphone sur le siège passager et écrase le champignon jusqu'à ce que le compteur affiche 110 km/h, soit 15 km/ de plus que la vitesse autorisée.

*Bordel, j'ai vraiment besoin d'une paire de couilles.*

Tout en conduisant, j’engloutis des Curly, des Twix, des cigarettes russes et des sodas. J’en suis à la moitié des provisions de la station-service quand apparaissent les premiers signes de nausée. On dirait que toutes ces cochonneries se sont agglomérées dans mon estomac pour former un nœud coulant de gaz, de conservateurs et de sirop de maïs à haute teneur en fructose. Les spasmes sont de plus en plus violents. Je me fais le serment de m’en tenir à l’eau minérale et aux fruits au prochain arrêt aux stands. Je me rappelle que le but de ce voyage n’est pas de m’offrir une orgie de *junk food*. Au beau milieu d’une attaque mortelle minutieusement orchestrée, je préférerais éviter la diarrhée.

Jeremy grimpe encore un peu plus dans mon estime quand je m’aperçois que son Ford est équipé d’une radio satellite – une merveille de technologie devenue apparemment populaire depuis la dernière fois que j’ai conduit une voiture. Je tombe sur une station d’info en continu de Georgie et laisse la radio allumée. Les flashes consacrés à Annie sont très rares. Si j’en crois les éléments limités dont font part les journalistes, la police n’a aucune piste et aucune idée précise sur l’endroit où pourrait se trouver Annie. Je rappelle Mike.

— Quoi de neuf, ma petite démonsse ?

J’entends de la musique en fond sonore, des riffs de guitares et des vociférations.

— Que dit le scanner ?

— Ils sont allés chez Ralph. Ils ont fouillé les lieux mais aucune trace d’Annie. Pour emporter ses affaires, ils ont besoin d’un mandat mais ils ont quand même réussi à récupérer son ordinateur. Et ils laissent une voiture de patrouille en surveillance dans sa rue toute la nuit.

— Bien. Ils ont pris mon appel au sérieux. Tu as reçu mon SMS ?

— Oui. D'après son portable, il se trouve bien dans la zone de sa maison. Ce qui correspond aux communications de la police.

— Donc Annie doit se trouver à son autre adresse.

— Quelle autre adresse ?

— Je suppose que tu as une copie de l'image de son disque dur ? Celle que tu m'as envoyée ?

— À ton avis...

— Cherche dans son historique Internet. Tu trouveras un forum d'annonces immobilières. Il y est allé plusieurs fois il y a un mois, et il a signé une location pour un mobile home. C'est sûrement là qu'elle est enfermée. Je ne vois pas d'autre raison à cette location...

— J'y suis. Ça fait une heure que je me balade dans ce bordel. C'est peut-être un chasseur ?

— Quoi ?

J'approche d'une voiture, mets mon clignotant et la dépasse en accélérant sur la voie opposée. Mon stress et mon anxiété à l'idée de conduire ont été éjectés du pick-up il y a une centaine de kilomètres de ça.

— Tu dis que tu ne vois pas d'autre raison pour cette location. C'est vrai, sauf si le type est chasseur. Là, il se trouve au beau milieu d'un domaine de chasse de quatre cents hectares. C'est seulement pour ça que le proprio peut demander 500 dollars de loyer. Son mobile home est sûrement pourri, mais le terrain est plutôt cool : il y a même une grange pour l'éviscération du gibier, une autre pour le faisandage... Et des tas d'affûts un peu partout.

— Autrement dit, un lieu isolé, sans personne à des kilomètres à la ronde, équipé pour tuer et se débarrasser des corps.

— Des carcasses de gibier. Mais, ouais, vu sous cet angle, c'est « bienvenue chez les psychopathes ».

J'enfonce un peu plus la pédale de l'accélérateur, observe l'aiguille du compteur grimper en tremblotant jusqu'à 135 km/h.

— Et sur les armes déclarées par Ralph, tu as quelque chose ?

— Rien. Mais c'est la Georgie, ma jolie. Si quelqu'un a besoin d'une arme non déclarée, il a juste besoin de connaître quelqu'un qui connaît

quelqu'un qui fait partie du système.

— Que dit la loi sur les armes de chasse – carabines, fusils de chasse ? Elles doivent être déclarées ?

— En Georgie ? Aucune idée.

— Trouve. Et rappelle-moi si tu as du nouveau via ton scanner. Même si c'est une discussion sur les nichons de Jessica Simpson, je veux être au courant !

— Tu es quand même plus marrante quand tu es à poil...

Je souris dans la pénombre de la cabine.

— Je n'en doute pas.

— À plus !

Je raccroche, lutte contre mon envie d'ouvrir le Snickers que j'aperçois dans le sac plastique à côté de moi. Je jette un coup d'œil à l'horloge du GPS : 19 h 15. À dix heures et cinquante-deux minutes d'Annie. Ça me semble si loin. Plus de mille cinq cents kilomètres entre elle et moi. Mais en réalité, je peux m'estimer heureuse : elle aurait aussi pu vivre en Californie, ou en Alaska. Je n'aurais pas eu le temps d'aller jusqu'à elle, à moins de sauter dans le premier avion. Et si je suis assez téméraire pour quitter mon appartement et risquer d'agresser des inconnus en partant à la recherche de Ralph, me retrouver dans un aéroport aurait été insurmontable pour moi. Je n'aurais pas supporté un vol de nuit, cernée par des corps endormis et paisibles. Sans doute aurais-je tenté d'étrangler ma voisine avec sa ceinture, puisque mon arsenal était inaccessible en soute. Sans compter la litanie de questions auxquelles j'aurais dû répondre au sujet dudit arsenal. Ouais. Un beau fiasco.

Je me penche pour scruter la route et enfonce à fond la pédale d'accélérateur.

Les policiers frappent à la porte de Michael Atkins le lundi à 18 h 12. Il vient juste de prendre place, avec son épouse Becky, devant un bœuf Stroganoff trop cuit. Dès les premiers coups à la porte, Becky jette sa serviette et se lève avec un soupir agacé. Michael reste sur sa chaise au dossier laqué et incline la tête pour entendre ce qui se dit. Quand Becky le rejoint, son parfum de lilas se mêle à celui du bœuf.

— Michael ? C'est la police. Au sujet d'Annie.

L'interrogatoire a lieu dans le salon. Becky tient la main de Michael et, à certaines questions, la serre presque à la broyer. Leurs réponses sont rapides, concises.

Non, ils n'ont aucune idée de l'endroit où Annie peut se trouver.

Non, ils ne l'ont plus revue depuis sa fête d'anniversaire.

Non, Becky et Michael n'ont jamais eu affaire à la police.

La veille, ils sont restés ici toute la soirée. Ils peuvent en témoigner l'un et l'autre.

Oui, ils restent dans le secteur et sont à la disposition des policiers pour répondre à d'autres questions.

Non, ils ne voient pas qui pourrait vouloir faire du mal à cette pauvre Annie.

Non, ils n'ont qu'un seul ordinateur.

Les policiers fouillent minutieusement leur maison puis demandent à voir l'ordinateur. Becky les emmène dans le bureau où trône un antique PC. Ils lui expliquent qu'ils vont avoir besoin de le prendre, elle accepte, signe le reçu qu'ils lui remettent. Elle ne leur parle pas de l'ordinateur portable que

Michael, elle le sait, s'est acheté. Après quoi les policiers s'en vont, et le couple se retrouve devant le repas froid.

Ils mangent en silence, dans le grincement des fourchettes et des couteaux, le cliquètement des glaçons dans les verres. Une seule phrase est prononcée :

— Je ne sais pas ce que tu as fait, Michael, mais ce soir tu restes *ici*. Et toute la nuit aussi.

Ce trajet devrait être difficile pour moi. La grand-route, rien pour m'occuper l'esprit, douze heures de vide interminable. Rien de plus dangereux pour mes démons intérieurs. Chez moi, dans mon appartement, la demi-heure qui sépare ma dernière session de webcam du sommeil est le lieu d'un combat terrible – c'est pendant ce temps mort que mes horribles fantômes déploient leurs ailes. Et me voilà face à une immense étendue temporelle, sans rien pour me distraire, au moment de la journée où je suis la plus vulnérable. Les conditions parfaites pour un désastre cataclysmique. Je devrais avoir l'écume aux lèvres, la main sur le manche du couteau, et prendre chaque sortie à la recherche d'une victime. Mais mon esprit se tient tranquille. Il est tout entier occupé par la photo trouvée sur le disque dur de Ralph. Annie. C'est elle seule qui importe, et mon esprit semble l'avoir compris.

J'ai envie d'appeler le Dr Derek mais je ne me fais pas confiance. Parfois, les mots jaillissent sans que je puisse les retenir. Certaines informations que je ne peux pas partager avec lui. Même la confidentialité docteur-patient a ses limites, et mes recherches méticuleuses m'ont appris à quel niveau exact se situe la ligne jaune. Je peux lui parler de mes crimes passés, mais seulement si cela permet de soigner ma maladie actuelle. C'est aussi là que les lignes se brouillent – le docteur est libre de décider si ce que je lui raconte recouvre cette fonction ou s'il vaut mieux qu'il en parle à la police. Mais des crimes qui n'ont *pas encore* été commis ? Aucun doute : ceux-là doivent être rapportés aux autorités. Connaissant le code moral strict auquel Derek semble s'astreindre, je comprends que lui avouer quoi que ce soit qui sortirait de cette zone reviendrait à lui faire décrocher le téléphone pour composer le 911. Il détient le pouvoir de mettre un terme à ma vie secrète, de me dénoncer. On frappera à ma porte, des uniformes apparaîtront et je me ferai embarquer. Je ne me laisserai pas faire. Je



donnerai des coups de pieds, je hurlerai, brandissant mon couteau, prête à frapper, à faire jaillir le sang. Le jour où je choisirai de me dénoncer arrivera peut-être, mais ce n'est pas aujourd'hui. Comme je l'ai déjà dit, la prison n'est pas un endroit pour une fille comme moi.

En fin de compte, j'appelle le Dr Brian. Je jette un œil à l'horloge pendant que le téléphone sonne. En Californie, il doit être 19 ou 20 heures – trop tard pour qu'il soit encore au bureau mais il peut encore décrocher son portable.

— Salut, sexy diablesse.

Sa voix narquoise m'arrache un sourire. Il ne sait pas combien ce surnom est approprié.

— Salut toi-même. Je te dérange pendant ta pause luxure ?

Il soupire bruyamment.

— Hélas, non. De ce côté-là, c'est plutôt calme pour moi, ces derniers temps... En presque un mois, c'est avec toi que j'ai expérimenté ce qui se rapproche le plus du sexe.

— Aïe. C'est bien triste...

— Peu importe. Bon, tu ne me paies pas des sommes exorbitantes pour me vanter sur ma vie intime. Quel bon vent t'amène ? Tu as des nouveaux clients tarés ?

Je souris.

— Attends voir... un gars de Manhattan m'a proposé 30 000 dollars pour une pipe. Tu en penses quoi ? J'accepte son offre ?

Je lève le pied : le pick-up arrive derrière deux semi-remorques, l'un d'eux ralentit, m'oblige à manœuvrer.

— Putain, surtout pas ! lâche Brian avec emphase. Tu me passes son numéro et je viens le sucer. En quatre gorgées, je lui ferai oublier le nom de Jessica Reilly.

J'éclate de rire – un bruit soudain qui jaillit de moi et que je tente de contrôler, mais je suis tellement hilare que mon visage me fait mal.

— Je vais lui dire que je lui envoie quelqu'un d'aussi bon en remplacement. Je suis sûre qu'il va adorer.

— Si ça ne le tente pas, dis-lui que je suis prêt à accepter un rabais. 29 000 dollars seulement.

Je reçois quasiment chaque jour des propositions de sexe tarifé. Je ne sais pas combien sont réelles et combien sont juste une façon pour mes clients de tester mon seuil de tolérance envers la prostitution. Pour une simple pipe, 30 000 dollars est une coquette somme. Il faut généralement compter entre 3 000 et 4 000.

Mes clients habituels connaissent mes limites. Ils savent que toute tentative d'organiser un rendez-vous physique est vouée à l'échec. Sauf Paul. Paul se raccroche à l'espoir que nous nous marierons un jour et que nous aurons des enfants. Il veut m'arracher à cette vie. Il m'a envoyé des chèques-voyages sur trois compagnies aériennes différentes, qu'il me supplie d'encaisser pour venir le rejoindre afin qu'il puisse s'occuper de moi. Je devrais lui dire la vérité. Arracher le pansement d'un coup sec en lui expliquant ce qu'il risque d'arriver si je lui rends visite. Que je sortirais mon couteau pour le découper, en commençant par les pieds. Mais je ne veux pas le traumatiser, le pauvre. Je ne veux pas détruire sa vision en rose du monde.

— Tu es toujours là, Jess ?

— Ouais. Je suis là.

— Le pédophile s'est reconnecté ?

Je perds aussitôt mon sourire.

— Ouais. Il y a deux soirs.

— Pour les mêmes saloperies ?

Je serre les mains sur le volant.

— Le petit jeu de rôle habituel, oui.

Brian reste silencieux un moment.

— Dans ses fantasmes, quelle place occupe la douleur physique ?

— Pas grand-chose. Presque tout est centré sur le sexe.

— Je te demande ça car, souvent, les gens qui sont obsédés par la mort ou le fait d'infliger la douleur ont des fantasmes sur les enfants. Pas à cause de leur jeunesse ou de leur innocence mais parce qu'ils constituent les victimes

les plus faciles. Un enfant ne rend pas les coups, un enfant a confiance. C'est avec les enfants qu'ils ont les meilleures chances de réussir.

— Pas tous.

— Quoi, pas tous ? Les enfants ?

— Non. Les gens qui fantasment sur la douleur. Ils ne fantasment pas tous aussi sur les enfants.

— Eh bien, non, bien sûr ! La seule règle, c'est qu'il n'y a aucune règle. Aucune formule préétablie pour définir une anomalie mentale. Je te posais la question parce que j'essaie de deviner s'il pense à elle à cause de la violence ou à cause du sexe. La prochaine fois que tu fais une session avec lui, essaie de l'orienter vers...

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

— Tu l'as banni ?

J'ai déjà banni des clients. Parfois à la suggestion du Dr Brian, d'autres fois parce que, même à 6,99 dollars la minute, un certain degré de stupidité est insupportable.

— Non. Mais je ne crois pas qu'il va revenir de sitôt.

Difficile, une fois mort.

— Jess...

Je perçois un accent inquiet dans la voix de Brian.

— Je sais combien tu détestes avoir affaire à lui, mais je me fais du souci. S'il ne se connecte pas...

Nous en avons déjà parlé. Beaucoup. Je sers de soupape à Ralph. C'est peut-être moi qui lui permets de relâcher la pression de ses fantasmes, de la même façon que j'imagine des épopées macabres et sanglantes quand l'urgence de tuer s'empare de moi. Brian craint que, sans moi, sans la possibilité de verbaliser ses pensées, Ralph ne décide de passer à l'acte. Et cet acte peut concerner l'objet premier de son obsession.

— Je sais. Tu m'as dit ce que tu en pensais. Je t'ai aussi dit, et tu en as convenu, que c'était peut-être moi qui entretenais son obsession.

— J'en ai convenu du bout des lèvres. J'ai dit que ça restait une hypothèse.

— Je refuse de l'aider à faire du mal à une petite fille...

— On n'a aucune certitude que c'est ce que tu fais. À vrai dire, il y a même de bonnes chances pour que tu aides cette petite fille.

Je soupire.

— Ça se discute. En attendant, je ne pense pas qu'il va se reconnecter.

Après cela, la conversation tourne court. Je raccroche. Mes yeux et mes pensées retournent vers le bitume de l'autoroute, et je tente de trouver une nouvelle diversion pour mon cerveau.

Il devrait être auprès d'elle, en ce moment. Pour assouvir les fantasmes qui bombardent son esprit depuis plusieurs mois. Il devrait être avec elle et pas coincé dans cette maison, face à son horrible femme, à subir le ronronnement de ses monologues sur la dernière soirée au club de patchwork ou sur la prochaine virée à l'hypermarché. Il hoche la tête, porte la tasse à ses lèvres et laisse le café-whisky chaud lui brûler la gorge.

Ce soir, quand elle dormira et que tout sera silencieux dans la maison, il ira chercher son ordinateur portable et se connectera à Internet. Les flics ne l'ont pas trouvé dans son coffre à souvenirs. Demain matin, il transbordera le tout dans sa camionnette et déposera le coffre dans le mobile home, en lieu sûr. Dans quelques jours, tout se sera calmé. Il aura plus de liberté, il se sentira moins surveillé, les modestes forces de police du coin s'occuperont d'autres pistes, exploreront d'autres hypothèses...

Ce soir, à la place d'Annie, il va se servir de Jessica. Il va se servir de Jessica une dernière fois, et demain il ira voir Annie.

Cinq heures que je suis au volant. Mike m'appelle, sans autre raison apparente que tromper l'ennui. Il me faut trois bonnes minutes pour le comprendre, quand je m'aperçois que toutes mes questions sur les recherches en cours aboutissent à la même réponse : « Rien de neuf. » Je me détends, contente de pouvoir bavarder un peu. D'autant que j'en ai ras-le-bol de rouler, et que mon esprit commence à jouer à la marelle avec l'idée d'homicide au volant...

— Alors, comme ça tu as un petit ami ?

Il parle tout en pianotant. À en juger par le cliquetis des touches, son taux de nombre de mots à la minute est impressionnant.

J'hésite. Quelle est la bonne réponse ? Pas sûre que Jeremy et ma danse de séduction quelque peu maladroite correspondent à un genre de relation connu. Je dis toujours à mes clients que je suis célibataire. Comme toutes les autres camgirls, comme mes quatre mille collègues sur le site. Des femmes belles, avides de sexe et célibataires. Inutile en revanche de mentir à Mike. Je crois pouvoir dire qu'on a dépassé ce stade.

Il interprète mon silence comme une hésitation.

— Tu sais que je peux récupérer ta liste d'appels téléphoniques, pas vrai ? Vérifier qui tu appelles au moins une fois par jour ? Ou si tu as fait des emplettes avec ta carte de crédit le 14 février ?

— J'ai des clients auxquels je parle une fois par jour.

— Putain... Ces salauds doivent être pleins aux as.

— Ou vivre seuls.

— Ou vivre seuls, tu as raison. Et toi, alors ?

— Je ne crois pas... Il y a bien un type... Mais on est encore très loin d'être en couple.

— Vous avez déjà baisé ?

J'éclate de rire.

— Non ! Ça, non. On n'est même pas encore sortis ensemble !

— C'est un client ?

— Non. Je l'ai rencontré en dehors du boulot. Je mène une vie très classique, tu sais.

Le mensonge sort tout naturellement, mais c'est normal : je le répète, encore et encore, des centaines de fois chaque semaine. Si je n'arrive pas à en convaincre mes clients, comment espérer qu'ils me croiront quand je leur dirai que leur bite de douze centimètres est un don de Dieu ?

— Tu es *déjà* sortie avec un client ?

Il sourit. Je l'entends dans sa voix.

— Non. Et non, je n'ai pas l'intention de commencer avec toi.

— Vlan ! Moi qui viens te tenir compagnie toute la nuit...

— Oh, donc c'est un cadeau ? Dieu merci ! Je croyais que je te versais un salaire exorbitant...

Je souris à mon tour, lorsque mon regard est attiré par une affiche ornée d'un Big Mac juteux. Miam... J'en ai l'eau à la bouche. Je tuerais pour un Big Mac accompagné d'un milk-shake à la fraise et d'une grande portion de frites salées et croustillantes. Mon estomac choisit ce moment pour se tordre de protestation. Les effets de mon dernier festin se font encore sentir – en l'occurrence, cette couenne de porc que j'avais trouvée spécialement difficile à mastiquer.

— Tu as des histoires de webcam à me raconter ? Je parie que tu es déjà tombée sur des types bizarres...

— À vrai dire, la plupart des mecs sont plutôt normaux. Mais il y en a un qui me fout la frousse...

Je laisse la phrase en suspens. Il mord sans difficulté à l'hameçon. Le pianotage s'interrompt.

— Ah oui ? C'est quoi, son truc ?

— Je préfère ne pas en parler.

— *Allez, Jess. Raconte...*

Je baisse la voix d'un air aguicheur.

— Dès que je passe en session privée avec lui, il me demande de me changer. Il veut me voir déguisée d'une seule façon, toujours la même.

— En quoi ?

Je soupire.

— C'est vraiment dégueu... Je préfère ne rien te dire. Tu vas trouver ça trop bizarre.

Sa voix se rapproche du micro. Ses paroles grésillent légèrement.

— Non, je t'assure. Vraiment. Alors, c'est quoi son kiff ?

— Les écolières catholiques. Il m'oblige à porter des jupes plissées à carreaux, des collants blancs, la totale...

Le silence dure une bonne minute avant que Mike comprenne.

— Tu te fous de ma gueule, Jess. Tu te fous de ma gueule. J'étais déjà tout excité à l'idée que tu allais me raconter un truc bien bandant...

Ma voix se transforme en un murmure intrigant.

— Je suis muette comme une tombe. Je ne parle pas de tes fantasmes secrets à d'autres, comme je protège tous ceux qui se confient à moi.

Un grognement.

— Eh ben, quel ennui.

Je souris.

— L'ennui n'est pas toujours une mauvaise chose. Crois-moi.

Il garde le silence un moment.

— Jess, quand tu seras arrivée... c'est quoi, ton plan ?

C'est la deuxième fois qu'il me pose cette question et, même s'il vient de passer dans la catégorie « vieux pote », je ne suis pas encore prête à le faire entrer dans mon univers.

— La sauver.

— Ce qui ne devrait poser aucun problème si elle est seule, mais imagine qu'il soit là ?



L'inquiétude dans sa voix est touchante – même si elle s'applique à la mauvaise personne.

— Laisse-moi gérer ça. Je m'en sortirai.

— Mon problème c'est que... si tu ne t'en sors pas, comment je vais toucher mon fric ?

Le rire suit de près la question, lâchée pile au bon moment pour détendre l'atmosphère. Notre conversation s'allège aussitôt de plusieurs kilos. Je riposte :

— Je ferai en sorte que ma succession couvre tes misérables frais. Et maintenant, laisse-moi conduire.

— Entendu. Sois prudente. Je t'appelle dès que j'ai du nouveau.

Je raccroche, détendue, puis je m'aperçois, stupéfaite, que c'était ma première conversation téléphonique personnelle depuis trois ans – à l'exception de celles avec Brian et Derek.

J'ai coupé tout contact avec mes grands-parents quand je me suis installée dans mon appartement. À la fac, je les appelais toutes les semaines, puis tous les mois, jusqu'à ce que je comprenne que c'était une perte d'énergie. Leur vie était morte en même temps que leur famille. Mes appels n'étaient qu'une goutte d'eau dans un seau d'obscurité, mes paroles n'étaient pas entendues ou alors immédiatement oubliées.

Tant de vies ont été bouleversées, ce jour-là, par le geste de ma mère. J'espère seulement que je n'aurai jamais un effet aussi dévastateur sur le monde.

## Annie

Il fait sombre. Il n'y a pas de lampes dans la petite pièce où elle est assise. Il ne fait pas non plus nuit noire : la tombée progressive du soir a permis à ses yeux de s'accommoder. Elle a fini par voir l'anneau qui la retient prisonnière. Elle tire sur la corde et les fils rugueux mordent sa peau délicate.

Un grattement à la porte. Un grattement qui lui rappelle tous les monstres qui se cachent dans son placard, toutes les branches effrayantes qui frappent à sa fenêtre. À nouveau, le grattement. Elle entend une respiration, un grognement, un coup. Le monstre a des griffes. Le monstre a des crocs. Le monstre existe réellement.

Elle gémit, plaque ses mains sur ses oreilles et ferme les paupières. Elle reste ainsi un long moment, jusqu'à ce que le monstre s'en aille et qu'elle retrouve assez de courage pour rouvrir les yeux.

Un jour, j'ai tué un chat. C'est drôle de me rappeler à quel point cet incident m'a mise mal à l'aise. Tout de suite après, j'ai éprouvé un profond sentiment de culpabilité. Je me suis mise à me frotter les mains frénétiquement, alors qu'aucune trace de sang n'y restait. J'ai enterré sa dépouille après avoir passé une bonne heure à creuser le trou. Je voulais être certaine qu'il soit suffisamment profond pour éviter que des charognards sentent son odeur et viennent s'en prendre à son cadavre. J'ai pleuré en le déposant dans le trou. Des fourmis se pressaient déjà sur ses yeux ouverts. Leur soif de sang était plus forte que la mienne.

Ça se passait à l'époque où je cherchais une diversion, un moyen de canaliser mes pulsions vers une autre voie que le meurtre. Quand je tentais de les assouvir en me passant de chair humaine. Après le chat, je me suis tenue à l'écart des animaux. Je déteste les chats, je les détestais encore plus en ces temps-là. C'est ridicule, quand j'y pense, de m'être mise dans cet état de nerfs après en avoir tué un. J'étais furieuse contre moi-même, je ne me suis jamais autant haïe. Je me sentais frustrée, handicapée par mes limites psychiques.

Quel gâchis. Pas seulement le chat : toute ma vie d'alors. L'année que j'ai passée entre la maison de mes grands-parents et mon appartement. Douze mois à combattre mes pulsions, une année à me fabriquer des souvenirs et des attentes auxquels je ne pourrai jamais plus me confronter. On ne peut pas regretter ce qu'on n'a jamais connu. Le résultat de cette année, c'est que j'ai eu des tas de choses à regretter. Plus on place haut la barre des attentes, plus la chute est rude. Et après ma première semaine enfermée au 6E, je me suis cassé la gueule de très haut.

Ç'a été une semaine pénible. Mes réflexes profonds me commandaient d'ouvrir quand on frappait à la porte, de sortir chercher le courrier, de descendre dans la rue quand le panorama de ma fenêtre annonçait une belle journée. Je ne me nourrissais pas encore de plats préparés. Le jour de mon emménagement, j'ai fait une razzia dans une épicerie et bourré de conserves et de paquets en tout genre chaque centimètre carré de mon coffre. Assise à ma fenêtre, je regardais ma voiture garée sur le parking en me demandant combien de temps les pneus mettraient à se décomposer – ou la fourrière à intervenir. Trois semaines ont suffi, grâce à l'intervention de deux molosses munis d'une pince monseigneur. J'ai entendu l'alarme se déclencher, mis ma caméra sur pause et, de mon poste d'observation, j'ai vu ma voiture renaître et se mettre en mouvement. Avec un petit pincement de jalousie : elle avait réussi, elle, à s'échapper de sa prison, à se lancer dans une nouvelle vie même si cette vie l'exposait à la dégradation et à la mort. L'essentiel de cette première semaine, je l'ai passé à fixer ma porte en me convainquant que je n'étais pas assez forte. Pas assez forte pour résister à l'attraction de la vie extérieure, pas assez forte pour contrôler mes pulsions, pas assez forte pour survivre en me nourrissant exclusivement de plats préparés et en respirant l'air vicié du 6E.

Mais je me trompais. J'ai survécu à la souffrance, et maintenant la souffrance se confondait avec la normalité. L'ironie, c'est qu'il m'a fallu attendre d'être en paix avec la vie que je me suis créée dans mon appartement pour réussir à le quitter. Sur cette route, des heures et des centaines de kilomètres me séparent à présent du sanctuaire que je me suis construit.

Mes yeux se posent sur l'horloge tandis que je passe à la hauteur d'un panneau me souhaitant la bienvenue en Alabama. 22 h 50. Mon thorax se rétrécit quand je suis frappée par une impression de déjà-vu. Moi au volant, la nuit, sur une route pas très éloignée de l'endroit où je suis en ce moment.

J'ai déjà vécu cette situation.

## Quatre ans plus tôt

22 h 50

*Après une heure de trajet, des petites routes de campagne aux rues de banlieue, je me suis garée à deux maisons de la nôtre, en face de chez les voisins, et j'ai coupé le contact. Une fois sortie de la voiture, clés à la main, j'ai refermé en douceur la portière. Je portais un short de sport, un T-shirt et des tong. Notre rue avait d'amples proportions, avec suffisamment d'espace entre chaque parcelle et des demeures imposantes bordées d'allées pavées et de garages indépendants. Je suis passée rapidement devant les maisons du voisinage, plongées dans la pénombre, puis j'ai remonté notre allée et mis le cap sur la porte extérieure de notre garage. En levant les yeux vers la façade, j'ai remarqué des lumières. Étrange. Maman était très pointilleuse sur l'heure du coucher de Summer et Trent, fixée à 21 heures. Tout le monde aurait dû être à l'étage, en train de dormir ou de se mettre au lit. Je me suis baissée et j'ai couru discrètement sur le trottoir qui longeait notre porte arrière jusqu'à la porte du garage. J'ai tourné la poignée et me suis glissée dans l'espace obscur.*

*En avançant, je me suis cogné le tibia et me suis mordu la lèvre pour m'empêcher de crier. La douleur était vive, lancinante ; je me suis penchée pour me frotter la jambe, en espérant que je n'allais pas avoir un bleu. À tâtons, j'ai fini par trouver la voiture de maman – toujours garée sur la place de gauche – et la portière arrière. Dès l'ouverture, le plafonnier s'est allumé et j'ai repéré le sac turquoise sur le tapis de sol, à côté d'une boîte de Dunkin' Donuts. Je l'ai pris et vérifié que la robe était bien dedans : yep. Parfait. Maintenant, je n'avais plus qu'à décamper. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. J'ai poussé doucement la portière avec la hanche jusqu'à*

*ce que le plafonnier s'éteigne. Puis, toujours à tâtons, j'ai trouvé la porte du garage et me suis faufilée dans l'air nocturne. Je repassais, courbée en deux, devant notre porte de derrière quand j'ai entendu un bruit assourdi mais distinct – un hurlement.*

*Il venait de l'intérieur de la maison. C'était un cri horrible, poignant, lancé avec une force terrifiante, avant de s'éteindre, peu à peu, pour n'être plus qu'un gargouillis étouffé par la maison. Je me suis figée sur place, ai tourné la tête vers la porte. Le sac est tombé à mes pieds. Il y avait un problème.*

*Notre famille était plutôt du genre joyeux : on n'arrêtait pas de se faire des blagues, on ne ratait jamais une occasion de chahuter. Mais ce bruit, ce cri – en une fraction de seconde, il a tout changé. Il était – tant pis si le terme semble quelconque – réel. Chaque once d'espoir, de paix et de normalité a déserté mon corps quand je l'ai entendu. Je me suis redressée d'un coup et, haletante, je suis allée jusqu'à la porte, plaquer mon visage contre la vitre.*

*Ma première pensée fut : Maman a redécoré. Mis un nouveau papier peint horrible, un genre de truc feng shui à base de motifs d'éclaboussures. Puis j'ai vu Summer, affalée sur la table, ses cheveux sombres – comme les miens – éparpillés dans la flaque de sang qui entourait sa tête. Pas de la peinture. Du sang. Le sang de Summer. Incrédule, j'ai tourné la tête lentement vers la droite. Trent. Assis à côté de Summer, la main encore posée sur son set de table, devant une assiette contenant deux cookies. La moitié de sa tête avait disparu – des fragments de peau pendouillant dans le vide. J'ai attrapé le bouton de porte, l'ai tourné mollement, l'esprit embrumé pendant que mon subconscient poussait un long et lent cri de mort.*

*La porte aurait dû être verrouillée mais – tout allait de travers, décidément – elle s'est ouverte sans difficulté. J'ai fait quelques pas en contournant l'embrasement afin d'avoir une vue complète sur la destruction de ma vie.*

*Elle se tenait à califourchon sur mon père qui était assis à sa place habituelle, en bout de table, conformément aux usages dictés par la société. Je ne voyais pas son visage, elle me le cachait avec sa chevelure aux boucles parfaites. Elle s'activait en secouant la tête, en marmonnant et en agitant sans cesse les bras. Occupée à sa tâche, elle ne m'a pas vue*

*avancer. Je suis passée devant la chaise de Summer puis celle de Trent, en tendant les doigts vers eux. Mes mains avaient besoin de les tenir, de les toucher, de leur redonner vie. Enfin, je suis arrivée à un endroit d'où je pouvais voir le visage de mon père. Il était morne, pâle, la peau grise, couleur de mort. C'est alors qu'elle a hurlé.*

*À cet instant, j'ai compris que c'était son cri que j'avais entendu, dehors. Elle a rejeté sa tête en arrière, sa jupe était un amas de tissu chiffonné autour de la taille, son chemisier blanc était trempé de rouge, et elle a hurlé. Un son déchirant, rempli de folie et de désespoir, une éructation infernale qui s'est poursuivie jusqu'à ce que les poumons de ma mère soient vides et son souffle éteint. Après quoi, baissant brusquement la tête, elle a repris son activité. Mes yeux se sont posés sur ses mains : chacune tenait un couteau. Je les reconnaissais. Ils provenaient du bloc Eversharp que nous lui avions offert le Noël précédent. Ils plongeaient et se vrillaient par saccades dans le torse de mon père, parsemant sa chemise de plaies ouvertes, autant de blessures inutiles puisque la moitié de son cou était déjà réduite en bouillie. Une litanie de mots incompréhensibles jaillissait de la bouche de ma mère à un rythme presque joyeux.*

*— Maman.*

*Je n'ai pas reconnu ma voix. Ça n'était pas moi qui parlais : c'était une vieille femme, une femme qui avait perdu toute vitalité depuis bien longtemps. Sa voix était morte. Ma mère s'est interrompue, un couteau sorti, un autre à moitié enfoncé, puis s'est retournée. Ses yeux scrutateurs ont fini par trouver les miens.*

*Ma mère était une belle femme. Sculpturale. Avec des traits réguliers de poupée de porcelaine qui s'assemblaient harmonieusement sur son visage. Je n'étais pas en train de regarder ma mère. Cette chose juchée sur mon père, cette chose – dotée du nez, des yeux et des cheveux de ma mère – était dépourvue d'âme. Son visage était constellé de gouttes de sang séchées et sombres. Ses cheveux formaient un enchevêtrement de boucles hirsutes. La bouche grande ouverte, elle m'a fixée de son regard perçant, d'une clarté exaspérante. Les larmes, en ruisselant, traçaient des sillons de mascara noir sur ses joues livides.*

*— Deanna ? Toi ? Tu n'étais pas invitée à cette petite fête...*

*Elle s'est levée, a passé une jambe par-dessus mon père en arrachant le couteau de son torse. Puis elle m'a regardée en fronçant les sourcils, avec*

*une expression de déception.*

*— Va me chercher du Sopalin.*

*Je me suis mise à tituber en la regardant, prise dans les brumes de son délire, contourner la table et se pencher sur le cadavre de Trent pour attraper le plateau en argent qui contenait encore quelques cookies. Je venais juste de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule en direction de mon père quand elle a pivoté, balancé son bras en arrière et abattu violemment le plateau sur ma tempe.*

*La violence du coup m'a projetée à genoux, emplissant mon crâne des vibrations d'un putain de fracas impossible à arrêter. Quand le plateau a percuté mon oreille, j'ai senti tout mon univers basculer dans la nuit, pendant que mon sens de l'équilibre se demandait ce qui lui arrivait. Je me suis pris la tête dans les mains en gémissant, et ma mère s'est remise à hurler.*

*Je n'en pouvais plus. Des taches noires qui constellaient mon champ visuel, de la douleur qui me perforait l'oreille, du sang et de la mort autour de moi, de ma dingue de mère agenouillée à mon côté, en larmes, de ses braillements, de cette pièce où résonnait l'écho de sa folie.*

*Tout à coup, sa voix a changé. Les balbutiements incohérents ont succédé à ses cris. Je me suis retournée et j'ai vu le couteau dans sa main, ses yeux affamés fixés sur moi. Un grognement sourd et grave est monté en elle, sa bouche s'est ouverte pour pousser un cri tandis qu'elle se jetait sur moi en brandissant son arme. Réagis ! J'ai attrapé le couteau le plus proche – le sol était pour ainsi dire décoré de tous ceux de l'ensemble Eversharp – et, d'un mouvement circulaire, je l'ai enfoncé dans sa poitrine.*

*La lame n'a pas pénétré facilement. J'avais imaginé qu'elle glisserait sans difficulté, fluide, en douceur, mais j'ai dû heurter un os ou un organe qui l'a stoppée net. J'ai retiré le couteau d'un coup sec pour frapper à nouveau, plus fort. Mon corps était galvanisé par un désir intense de mettre un terme à tout cela, à sa folie. Elle a tout de suite cessé de crier et m'a regardée d'un air perdu. Je me suis écartée sans penser à mon oreille, sans penser aux taches de plus en plus grosses devant mes yeux, et je lui ai fait face, possédée par l'envie d'enfouir mon couteau là où ça lui ferait mal, là où le sang jaillirait, lui arrachant des pleurs, des gémissements d'agonie – une agonie comparable à la folie où je vivais désormais. Les deux mains sur le manche, je l'ai propulsé dans son estomac, dans une zone sans os,*



*sans rien pour empêcher la lame de traverser son corps dans un glissement vif et acéré. Dans un sursaut, ses yeux se sont emplis de souffrance, désertés un bref instant par la folie, et elle est redevenue ma maman. Assise par terre, dans la cuisine, regardant sa fille qui venait de la poignarder.*

*Dévastée, j'ai éclaté en sanglots, plongeant mes yeux dans les siens, à la fois honteuse et trop désespérée pour détourner le regard. Plus que jamais, j'avais besoin de ma mère. Nous nous sommes fixées des yeux, deux paires identiques d'iris bruns. Je me suis penchée vers elle et je l'ai serrée de toutes mes forces, en pleurant contre son cou. Insensible à tout contact, elle s'est affalée contre mon corps. Et il n'y eut plus que moi à crier dans la pièce.*

Elle n'est pas en ligne. Il est 23 heures, elle devrait être là. Elle est toujours là. Il ne discute pas toujours avec elle – elle est bien trop populaire, la fenêtre grisée sur sa page indique qu'elle est en session privée, que d'autres hommes partagent son temps –, mais elle toujours là. Toujours ponctuelle. Quel que soit le jour.

Il passe sans cesse d'une page Web à l'autre, de son site privé au site de webcams, à la recherche d'un signe, n'importe lequel, de l'endroit où elle se trouve. Elle devrait être là. Une nuit comme celle-ci, quand il a vraiment besoin d'un exutoire, elle devrait être là.

Ses doigts s'agitent sur la souris, l'anxiété gagne du terrain, un poids pèse sur sa poitrine. Il avance jusqu'à la fenêtre, jette un coup d'œil par les persiennes à la voiture de police garée non loin. Peut-être qu'il ferait mieux d'aller voir Annie. Trouver un moyen d'échapper à la surveillance des flics et se rendre sur le terrain. Il n'a pas pu rester avec elle l'autre nuit, tout juste le temps de l'attacher et de l'écouter pleurer. Maintenant qu'il sait qu'elle est à lui, la tentation est trop grande. En sa possession. En train de l'attendre.

Et impossible de trouver celle qui la remplace. Il serre le poing, recharge l'affichage de son écran. Cherche son visage. Il a besoin d'un exutoire.

Mon père a été officier de police pendant quatre ans. Quand son service a subi des coupes budgétaires, il a été transféré, en tant que jeune recrue, à l'administration pénitentiaire. Douze heures par jour à travailler parmi des violeurs, des meurtriers et des dealers. Après quatre années d'enfer, il a démissionné et s'est reconverti dans l'immobilier. Rapidement, il a gagné davantage en un mois qu'en un an comme fonctionnaire. Il disait toujours que ce passage dans la police lui avait plus appris sur le comportement humain et la résolution des conflits que toutes ses autres expériences professionnelles. Il prétendait que des intonations bien placées et une attitude corporelle appropriée pouvaient se révéler plus efficaces qu'une arme. Et il m'expliquait que, si jamais j'étais agressée, je ne devais surtout pas battre en retraite mais, au contraire, regarder mon agresseur dans les yeux et m'adresser à lui dans un langage ferme et autoritaire. Je n'ai jamais oublié cette leçon.

Plus qu'un flic ou qu'un père, c'était mon ami, quelqu'un sur qui je pouvais toujours compter pour avoir un conseil, une aide, un soutien. Il n'existe pas assez de mots pour décrire combien il me manque.

À présent, tandis que je roule sur cette route sombre avec un revolver à côté de moi, je voudrais qu'il soit là. Ç'aurait été génial d'avoir un ami dans toute cette histoire.

Mon esprit s'attarde du côté de la prison, sachant que ce que je prévois de faire me vaudrait d'être envoyée en prison. Le meurtre de ma mère, c'était autre chose. Un bon avocat plaiderait l'autodéfense ou l'accès de folie passager. Personne, confronté à ce carnage, n'aurait pu réagir de façon censée.

Mais cette fois, la situation est très différente. Et mon acte est prémédité. Planifié. J'ai pris la route avec l'intention de tuer cet homme. Les jurés

s'apercevront qu'en douze heures de trajet j'avais tout le temps de changer d'avis, d'appeler la police et de laisser la justice s'occuper de Ralph selon les règles. Tout indique l'homicide volontaire. Peut-être n'irai-je même pas en prison. Peut-être serai-je condamnée à mort, et ce sera la fin de tout ce gâchis. Mes pulsions meurtrières disparaîtront en une seule injection létale. Il y a pire, comme façon de mourir. Après quoi je rejoindrai ma famille de l'autre côté. Je ne crains pas la justice. La justice est une bonne chose même si, en fin de compte, je perds contre elle.

*Jeremy me surplombe, pose sur moi un regard plein d'adoration. Je cambre mon dos, m'offre à lui, et il gémit en baissant la tête. Ses lèvres douces me happent. Ses mains rugueuses caressent mes seins, les pressent dans sa bouche, ses lèvres et sa langue vont et viennent de l'un à l'autre. Il me rend folle.*

*Je suis trempée, prête à le recevoir, incroyablement impatiente. Un élan de désir monte entre mes jambes, plus fort que tout ce que j'ai jamais connu. Son toucher, sa virilité, son souffle sur ma peau, toutes ces sensations que mon corps a oubliées, je les expérimente avec une intensité décuplée par le temps passé loin du monde. Je soupire, l'attire vers moi, ses mains descendent sur mon corps. Le bruit d'une fermeture Éclair explose dans mes oreilles.*

Je me réveille. Aussitôt, la vraie vie bombarde mes sens. Choquée par ce retour à la réalité, je peine à retrouver mon souffle, tandis que mon subconscient essaie de comprendre le décor penché, la cabine du Ford plongée dans la nuit, le parking de l'aire de repos.

*Endormie.* Je hoche la tête. Pendant trente kilomètres, j'ai lutté contre le sommeil toutes vitres baissées, la radio à fond. En vain. Le pick-up est sorti de la route à deux reprises avant que je me décide à m'arrêter à la prochaine aire. J'ai réglé la minuterie de mon réveil sur un quart d'heure, espérant que ce court laps de temps suffirait pour recharger mes batteries. Le sommeil a surgi tout de suite, mes paupières se sont fermées dès que j'ai pressé le bouton « Départ ». Et j'ai rêvé de Jeremy. Mon premier rêve sans massacre ni sang depuis longtemps. *Le Dr Derek serait content.* Je me détends la nuque puis mets le contact. Tandis que le moteur vrombit, je passe en revue le tableau de bord.

Je constate que je n'ai presque plus d'essence : le témoin de niveau bas est allumé. L'horloge indique 23 h 46. J'ai dormi quinze minutes. Je consulte le GPS et calcule rapidement : si je reprends la route maintenant, j'arriverai vers 6 heures du matin. D'après les informations fournies par Mike et les conversations – assez succinctes – interceptées sur la radio de la police, Ralph est bloqué pour la soirée et sous surveillance toute la nuit. Je présume qu'il ira voir Annie dans la matinée, s'il ne l'a pas déjà tuée. Si je parviens à faire le reste du trajet suffisamment vite, je peux la mettre rapidement hors de danger. Je fais défiler les données sur l'écran du GPS, à la recherche de la prochaine station-service. Il n'y en a qu'une, à vingt-cinq kilomètres. Je croise les doigts en espérant qu'elle sera encore ouverte.

La station-service, pathétique et délabrée, se dresse solitaire à une bretelle de sortie. Ses néons blancs clignotants indiquent qu'elle est ouverte. Je paie à la pompe avec ma carte de crédit puis agrippe la poignée, lorsque je prends conscience du vide qui m'entoure. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et surprends le caissier couvert d'acné, yeux globuleux et sourire aux lèvres, en train de me reluquer. *Génial*. J'entends l'essence s'écouler et relâche ma prise sur la poignée. Les chiffres sur le cadran atteignent 53 litres, la pompe émet un cliquetis. Je presse la gâchette pour extraire quelques gouttes de plus, un ultime rab d'essence, puis retire la pompe. Je retourne dans la cabine presser le bouton de verrouillage et mes yeux tombent sur le sac contenant mon revolver et l'argent. Après un court moment d'indécision, je referme la portière et me dirige vers la boutique. Mes yeux parcourent le vide qui m'entoure, ma bonne oreille enregistre le silence menaçant du parking. Mes baskets crissent bruyamment sur le bitume fissuré.

Je pousse la porte couverte d'affichettes publicitaires et entre dans la petite boutique encombrée, au sol poisseux et sale, où flotte une odeur de renfermé. J'avise le panier à fruits près du présentoir à jeux de hasard : les bananes brunissent, les oranges sont dures comme la pierre. J'attrape une pomme – la peau est trop lisse pour être honnête – et m'engage dans la première allée. J'y récupère un paquet de cacahuètes ainsi qu'une bouteille de jus d'orange et une autre de jus de pomme. J'évite de croiser le regard du caissier, dont je sens la présence jusque dans les coins les plus reculés du magasin. J'entre dans les toilettes après avoir laissé mes articles par terre –

comme je n'ai pas trouvé d'endroit où poser la pomme, je la garde et la jette dans la poubelle. Je ferme la porte derrière moi, pousse le verrou et m'accroupis au-dessus de la cuvette répugnante en m'efforçant de ne pas trop arroser le siège. À mesure que ma vessie s'allège, me procurant un délicieux soulagement, je me détends.

Mes yeux sont attirés par un mouvement. Ils s'ajustent sur la poignée de la porte qui bouge imperceptiblement, une seule fois, et revient en place. Mon esprit est lent : je mets un moment avant de comprendre, incrédule, ce qui est en train de se passer. *L'autre enfoiré essaie d'entrer. J'arrache un morceau de papier-toilette, m'essuie et remets ma culotte. Mon esprit anticipe l'étape suivante avant que je me la formule. Il a sûrement une clé...*

La porte s'ouvre en grand et il est devant moi. Il entre dans le minuscule réduit, referme la porte. Il y a un cliquetis métallique puis il me regarde en souriant, avec une confiance déstabilisante.

— Tiens, tiens... Et moi qui commençais à m'ennuyer. Qu'est-ce qu'une jolie petite pute comme toi fabrique dans le coin, si tard ?

Je lui renvoie un grand sourire spontané, et fourre mes mains dans les poches de mon sweatshirt. Je serre les doigts autour du manche de mon cran d'arrêt, éprouve son contact, frotte son bouton. *Attends.* Si seulement il savait que la proie, c'est lui, et que je suis le chasseur... Il me rend les choses tellement faciles. Cette fois, j'irai au bout. Cette fois je ne flancherai pas, j'ai tiré la leçon des erreurs que j'ai commises avec Jeremy. Je ne finirai pas par terre. Je le tuerai debout.

Mon sourire le perturbe. Je perçois son hésitation, son geste en suspens, un frémissement de doute dans son œil.

— Ne t'arrête pas. Je t'en prie. Je ne sais pas ce que tu as en tête mais, surtout, n'hésite pas.

Il s'approche – s'arrête. Un autre mouvement, il marque une pause. Ma voix, l'absence de peur chez moi le rend de plus en plus hésitant. Je ris. Il n'aime pas trop ça, et ses poings se serrent tandis que son regard redevient sombre.

*L'avidité. La haine.*

— Vire ta culotte, grogne-t-il en baissant les yeux vers ma taille et mon pantalon ouvert. Je veux voir la chatte que je vais me...

Je tends les mains, mon avant-bras se plaque contre sa gorge. La vitesse de mon geste le déséquilibre, il bascule contre la porte fermée. La lame du cran d'arrêt jaillit, son reflet passe dans ses yeux. Tout son corps se fige. J'approche la lame de sa joue en fixant ses yeux. Mon sourire s'élargit, scinde mon visage en deux. J'essaie de me représenter sa mort, de céder aux visions atroces qui luttent constamment pour entrer dans mon cerveau, mais je ne vois qu'une chose : une fillette blonde qui sourit à l'appareil-photo, devant un gâteau couvert de sucre glace. *Annie. FONCE.*

Mon démon intérieur n'en démord pas, il ne veut pas laisser passer l'occasion, enfin une victime à portée de main, et une qui mérite d'être tuée, et mon attaque exécutée à la perfection... Mais je dois penser à Annie. À la raison pour laquelle j'ai quitté mon appartement. Abattre le bon jeu avec les mauvaises cartes qu'on m'a distribuées. D'un côté Annie, de l'autre un cadavre qui risque de ralentir mon avancée et de m'expédier en prison. Je serre les dents et, sans quitter des yeux mon agresseur, je lâche d'une voix sourde :

— Rien ne me ferait plus plaisir que de charcuter ce tas de merde que tu appelles un visage pour te laisser agonisant, saignant comme un porc, sur ce sol crasseux. Rien ne me ferait plus plaisir que d'arracher tes yeux avec mon couteau et de les écraser d'un coup de talon. Mais j'ai accumulé un *putain* de retard et je n'ai pas le temps pour ce genre de conneries.

Je presse la lame contre le pli gras sous son œil, elle s'enfonce sans difficulté, le sang s'accumule à sa pointe. Avec un tressautement de panique, ses yeux passent de moi au couteau. Je me repais du spectacle de ce liquide rouge, incapable de retirer la lame des gouttes qui se forment, mes doigts n'obéissent pas quand je leur ordonne de relâcher la pression, d'empêcher la lame de s'enfoncer davantage. Je la retire d'un coup, la lame tranche un peu de peau et il porte aussitôt la main à la plaie. Sous le choc, son visage est livide.

*Du sang. J'en veux. J'en ai besoin.* Mes mains tremblent, je peine à les contrôler.

— Maintenant, casse-toi, connard !

Il tend un bras derrière lui, trébuche, trouve enfin la poignée. Ses mains rouges de sang glissent sur le métal avant de réussir à ouvrir et il bascule en arrière. Pendant qu'il palpe à nouveau sa plaie, je me baisse, récupère mes articles et traverse la boutique. J'hésite un instant devant la caisse, attrape



un téléphone prépayé sous blister et sors dans le parking où m'attend le pick-up. *FONCE. Annie.*

Cette nuit-là, dans la cuisine de mon enfance, au milieu du massacre, et devant ma mère agonisant sous mes yeux, les cris qui jaillissaient de ma gorge n'étaient pas des cris de chagrin. En poignardant maman, en enfonçant mon couteau en elle, encore et encore, en recevant en plein visage le sang qui rougissait mes mains, j'ai éprouvé une sensation de libération. J'avais pris son âme, aboli son existence. Ma mère, la personne sur laquelle je me reposais, celle qui avait préparé mes déjeuners d'écolière, embrassé mes égratignures, la femme qui m'avait toujours inspirée, était morte. Je l'avais tuée.

Ce long cri déchirant pleurait les vies que j'avais détruites – la sienne et la mienne. Et celle que j'étais devenue, dès cet instant.

Il est 6 h 04 quand je quitte la nationale pour m'engager sur une route à deux voies. Elle tourne sur elle-même, me ramène sur un axe parallèle à la route principale. Le GPS m'indique de prendre à gauche et, pendant cinq cents mètres, je cherche en vain un accès jusqu'à ce que je trouve une mince route de terre. Je la prends. Les ornières provoquent des vibrations dans tout l'habitacle. Un épais brouillard sature l'air, couvre les champs de nuages blancs, brouille pratiquement toute visibilité au-delà de cette piste boueuse bordée de part et d'autre d'un profond fossé. Je rate presque ma destination, et freine brutalement devant un portail en métal blanc fermé par une chaîne et un cadenas à combinaison flambant neuf. Un écriteau « ACCÈS INTERDIT » est accroché aux barreaux. *Bingo.*

Je sors du pick-up, laisse la portière ouverte et balaie le décor du regard : rien d'autre que la brume, les arbres et la route déserte. La maison la plus proche est à un kilomètre environ derrière moi, une petite bâtisse en bardeaux dressée au bord du fossé, entourée par plusieurs hectares de

terrain. Il faut que je me gare quelque part et que je continue à pied. Je retourne au pick-up et téléphone à Mike.

— Bordel... Vivement que ça se termine.

— Ouais. C'est dur, hein, de gagner sa vie ? Allez, sors-moi une carte et dis-moi quel itinéraire doit prendre Ralph pour aller de chez lui à cet endroit. Il faut que je sache de quel côté de la route il va arriver.

— Quelle route ?

— La foutue route où je suis en ce moment !

Je triture les boutons du GPS mais j'appuie sur le mauvais et dézoome jusqu'à afficher une carte mondiale.

— Merde !

— Ma parole, tu es une vraie chieuse le matin. Tu es sur la route où on a localisé le mobile home ?

— Ouais. Juste devant une barrière blanche.

— OK. Tu apparais sur mon GPS. Sinon, dernières nouvelles : il y a de la lumière chez Ralph, mais personne n'est encore sorti. Les flics surveillent encore la maison, mais ils partent à 7 heures.

— Pour aller où ?

— C'est la fin de leur planque. Ils ne le surveillent pas aujourd'hui.

— Putain... Son téléphone est toujours localisé chez lui ?

— Ouais. À moins qu'il dorme chez des voisins. Il est dans la zone de la maison.

— Contente-toi d'un « oui ».

— Ça se confirme : une vraie chieuse.

Il souffle bruyamment dans le combiné.

— Bon... S'il va dans son mobile home et qu'il suit un raisonnement logique pour y aller, il va prendre au plus rapide. Il arrivera donc de l'ouest.

— Je n'ai pas de compas, Mike ! Je ne sais pas où c'est, l'ouest.

Il rit. Cette bonne humeur me semble ridicule après une longue nuit blanche.

— Tu es arrivée de l'est.

— OK.

Je mets le contact, passe en marche arrière. Mes feux arrière n'illuminent que le brouillard. Puis je freine d'un coup.

— Comment tu sais de quelle direction je viens ?

— Euh... quoi ?

Je répète lentement, en m'assurant que ma colère résonne bien dans chaque mot :

— Comment. Tu. Sais. De. Quelle. Direction. Je. Viens ?

— Simple supposition.

— Foutaises. Tu sais où j'habite ?

— Euh... ouais. Tu crois que je peux tracer le téléphone de Ralph mais pas le tien ?

Je tente de contrôler la panique qui monte en moi. Je n'aime pas le tour que prend cette discussion.

— Tu sais *qui* je suis ?

— Hum... Oui.

En deux mots, il parvient à exprimer de la crainte et de la fierté.

— Ça a été facile de trouver ?

— Pas du tout. J'ai suivi ton...

— Stop. Je t'engueulerai plus tard. Répare la brèche dans laquelle tu t'es engouffré pour être sûr que personne d'autre ne la prendra. *Maintenant*. Et garde un œil sur le portable de Ralph.

— Bien, chef. À propos, tu sais que ton package de sécurité à la con ne te protège de rien du tout. Il y a quelques mois, je l'ai piraté et j'en ai profité pour renforcer tes logiciels pare-feu. Mais je peux encore améliorer pas mal de trucs. Il y a...

— Mike ! Répare la brèche. Tu pourras me vendre ta came plus tard.

— Pff... Je voulais juste te prévenir. Et *de rien* pour la mise à jour gratuite de ton ordi. Et n'oublie pas, mon contrat avec toi se termine bientôt. Dans à peu près une heure.

— Protège ma vie privée. Surveille Ralph. *Merci*.

Je raccroche et regarde par-dessus mon épaule en engageant le pick-up en marche arrière, à la recherche d'un endroit à l'abri. Je finis par trouver une

place où me garer, saute de la cabine avec mon sac à dos et verrouille les portières. Le pick-up est entouré par des arbres en demi-cercle, suffisamment à l'écart de la route pour ne pas attirer l'attention. Si quelqu'un arrive de l'ouest, le véhicule sera invisible – sauf en cas de coup d'œil dans le rétroviseur. Si quelqu'un arrive de l'est, le pick-up gris sera visible comme le nez au milieu de la figure. Je récite une rapide prière tout en avançant dans la terre grasse vers la barrière cadénassée et, je l'espère, vers Annie.

À mesure que j'approche, je réfléchis et tente de me préparer à l'étape suivante. J'ai toujours pensé à mes démons comme à des forces contraignantes – de lourdes chaînes que je traîne derrière moi, dont j'essaie constamment de me libérer –, des poids encombrants qui limitent chacun de mes mouvements, m'empêchent de monter trop haut ou d'aller trop loin. L'idée que je puisse plutôt faire bon usage de cette bizarrerie de caractère, m'en servir pour aider quelqu'un au lieu de lui faire du mal, allume une lueur d'espoir dans mon cœur. Je m'efforce de l'ignorer. L'espoir est dangereux. L'espoir nourrit des attentes qui engendrent la déception. Être déçue par les autres est déjà difficile, mais il n'y a rien de plus dur qu'être déçue par soi-même. Je n'imagine pas que ma déception puisse provenir des autres. Non. Je suis ma propre tueuse idéale. Cet espoir, cette étincelle qui me laisse penser que je pourrais aspirer à quelque chose de plus noble que le mal, je vais leur faire goûter la saveur de la déception. Être lâchée par les autres, c'est une douceur ; le pire est d'être rejetée par sa propre âme. Et je me demande ce qui est le plus triste : m'attendre à échouer ou avoir trop peur pour rêver de réussir.

La seule fonction de la barrière semble être d'interdire l'accès aux voitures, comme le laissent penser deux ouvertures d'une soixantaine de centimètres de part et d'autre. Je passe donc et, sitôt de l'autre côté, me mets à courir sur le chemin sinueux et cabossé qui creuse un tunnel étroit à travers la végétation dense. Selon Google Earth, le mobile home est situé à environ deux cents mètres. Le soleil commence à percer à travers les arbres : je dois me dépêcher. Mes pieds négocient les ornières, des visions de cheville foulée s'insinuent, moqueuses, dans mon esprit. Faute d'entraînement, mes jambes fatiguent vite et j'ai déjà un point de côté lorsque le mobile home apparaît dans mon champ de vision. Je ralentis, me baisse et me cache derrière les arbres. Accroupie, j'ouvre mon sac à dos.

Je sors d'abord le revolver dont j'ôte la sécurité et le pose délicatement par terre, à côté de moi. Je vérifie la poche de mon sweatshirt, referme brièvement la main sur mon couteau, sa présence est rassurante. J'effleure le masque de ski que j'avais emporté mais décide, en fin de compte, de ne pas l'utiliser. *Je veux qu'il me voie. Je veux qu'il me reconnaisse, qu'il sache qu'il est à l'origine de sa propre chute.* Mon téléphone se met à vibrer, étouffé par le masque de ski. Je prends l'appel et chuchote dans le micro :

— Oui ?

— Les flics ont levé le camp devant chez Ralph.

— Mais il est encore tôt !

Je triture ma manche et la relève pour regarder ma montre : 6 h 16.

— Il y a eu une plainte au sujet de gosses qui ont couvert de graffitis le lycée du coin. Ils sont partis vérifier – c'est une toute petite ville, tu sais. Il n'y a qu'un seul shérif en activité pour le moment.

— Merde.

— Je peux pirater son compte bancaire et voir s'il utilise sa carte de crédit, mais ça va me demander un peu de temps. Je n'ai aucun moyen de suivre sa voiture, seulement son téléphone. Bon, je ne l'imagine pas sortir de chez lui sans téléphone. Mais, tu sais, j'ai bientôt...

— Ouais. Tu en as bientôt terminé avec moi. Je sais.

Je raccroche, fourre le téléphone dans ma poche et ramasse mon arme. Je laisse mon sac et sors du couvert des arbres. Devant moi, une misérable approximation de mobile home.

Tous les arbres ont été dégagés de la parcelle où il est garé. Et c'est regrettable, tant leur absence souligne l'aspect pitoyable du véhicule. Il est là, en sale état, posé de travers sur une dalle d'étanchéité fissurée. La peinture d'origine est passée – à cause des pollens ou des moisissures – d'un blanc à un gris jaunâtre. Le tout se réduit à une longue boîte percée d'une seule fenêtre visible. Deux parpaings de béton sont posés devant la porte métallique, équipée d'un œillette en forme de losange. Aucune voiture en vue, mais je distingue des traces de pneus récentes sur la terre.

*Crrrrchh...* J'ai beau avancer avec précaution, mes pas sont aussi bruyants qu'une fanfare foulant des aiguilles de pins morts. J'évite les traces de pneu en les contournant et accélère le pas en parvenant à l'arrière du préfabriqué.

Les portes sont fermées et je frappe à la porte de derrière. Avec l'espoir que, pour une fois, les choses soient faciles. Qu'Annie viendra m'ouvrir en sautillant, qu'elle prendra ma main d'un air confiant et que nous irons gaiement à la voiture de Jeremy, moi débarrassée de toute pensée meurtrière, elle préservée, intacte dans son innocence, sans fêlure à l'âme... Mais personne ne répond. J'avance donc jusqu'à la fenêtre et, à l'aide de mon couteau, soulève la moustiquaire avant de m'attaquer à la vitre – qui résiste.

La troisième et dernière fenêtre est ma planche de salut. La vitre glisse difficilement dans ses rainures encrassées et je sens mes tripes se nouer d'excitation et d'impatience. Je cale mes mains sur le rebord et me hisse dans l'espace sombre.

À l'intérieur, une odeur de vide me saisit, une odeur de vieilles cigarettes rances et de serviettes mouillées. Debout dans une chambre aux murs

couverts de lambeaux de papier peint vert pâle, je comprends qu'il n'y a personne dans le mobile home. Sa carcasse est trop immobile, trop silencieuse. J'explore tout de même les lieux, passe dans un couloir, traverse une autre chambre, une salle d'eau, un salon et arrive dans une cuisine.

Je recommence mes fouilles, d'abord avec une méticulosité anxieuse, puis dans un élan désespéré mais le maigre mobilier me facilite tristement la tâche. Personne. Pas de sang, aucun signe d'une petite fille. Aucun signe d'Annie.

Je me laisse tomber dans le canapé, un cauchemar orangé à motifs floraux qui se plie quasiment en deux sous mon poids. Et si je m'étais trompée ? Je n'ai jamais établi de connexion concrète entre Annie et Ralph. J'ai trouvé cette location sur son ordinateur, son disque dur m'a apporté la confirmation de sa perversité, et j'ai supposé que l'Annie de ses fantasmes était la même que la petite disparue. Mais si ce connard est juste un chasseur ? S'il n'a kidnappé personne ? S'il se contente de nos chats pour assouvir sa dépravation ? Si je le tue alors qu'il est innocent de ce qui est arrivé à Annie ? Le stress et l'adrénaline accumulés depuis vingt-quatre heures me dégringolent dessus, une pluie de pierres sur mon équilibre mental fragile. La gravité de la situation me fait chanceler. Une autre explication se forme dans mon esprit, que j'ai repoussée de toutes mes forces pendant le trajet. *J'arrive peut-être trop tard.* Je me lève, regarde par la fenêtre où je suis entrée, soudain confrontée à la possibilité de partir d'ici bredouille.

Je fais une dernière visite de la caravane, à la recherche de taches ou d'éclaboussure de sang, d'une paire de sandales rose vif, ou d'un nœud pailleté, ou d'un putain de panneau géant indiquant « ANNIE ÉTAIT ICI ». Je finis par m'en aller, non par la fenêtre mais cette fois par la porte principale. Je descends les marches en parpaing d'un pas lourd chargé de désespoir. Adossée au flanc moisi du mobile home, j'essaie de réfléchir à la suite des événements lorsque je perçois le bruit d'un moteur.

Je m'accroupis et ouvre grand les yeux – réflexe ridicule puisqu'il n'y a rien derrière quoi me cacher. Je fais le tour de la baraque en courant et en scrutant les bois environnants, espérant y trouver une cachette. Le bruit s'amplifie, se rapproche. Il doit être arrivé devant la barrière. Le temps qu'il s'arrête, descende, ouvre et entre, ça me laisse un peu de marge. Je trébuche



dans ma course quand mes yeux sont attirés par les dépendances – une bâtisse en bois qui doit être la grange où le gibier faisande, et, juste derrière, un petit cabanon.

*Le terrain est plutôt cool : il y a même une grange pour l'éviscération du gibier, une autre pour le faisandage... Et des tas d'affûts un peu partout.*

*Autrement dit, un lieu isolé, sans personne à des kilomètres à la ronde, équipé pour tuer et se débarrasser des corps.*

Je fonce en direction du cabanon, maudissant à chaque foulée ma stupidité. Mon excitation décuple quand j'entends vrombir le moteur d'une voiture.

Carolyn Thompson

À son réveil, Carolyn Thompson est seule dans son lit. C'est la première fois que ça lui arrive depuis plus de trois ans. Elle reste allongée, savourant ce moment de calme et de solitude, quand la réalité la rattrape de plein fouet, à laquelle succèdent bientôt des larmes. Elle ferme les paupières, ravale ses sanglots et bâillonne les émotions qui menacent son équilibre mental. Elle doit rester forte. Pour Henry, pour Annie, pour elle-même. Annie est toujours vivante. Elle le sait, elle a besoin d'y croire. Elle est certaine que, si Annie n'était plus de ce monde, elle le sentirait. Une mère sent ces choses-là. Dans l'immédiat, elle prie pour que, où que la fillette se trouve et avec qui que ce soit, sa fille ne souffre pas et n'ait pas peur.

À la fin de sa prière, elle se lève et enfile un peignoir. Elle traverse le couloir désert jusqu'au salon et marque un temps d'arrêt dans l'embrasure de la porte. Elle observe son mari. Son cou est incliné d'une façon étrange. Il a dormi dans son fauteuil. Elle remarque sa main posée sur le téléphone, dans une attente pleine d'espoir. Inutile de le réveiller : elle sait que personne n'a appelé. Elle avance, prend un petit coussin sur le canapé et le place doucement sous la tête d'Henry en réorientant son cou dans une position plus confortable.

Elle se rend ensuite dans la cuisine, sans un bruit pour prolonger le plus possible le sommeil de son mari. Dès que son café est prêt, elle retourne dans sa chambre avec sa tasse, prend le téléphone filaire et compose le numéro du bureau de police.

Cinq minutes plus tard, elle raccroche et retourne dans le salon. Elle tient sa tasse de café chaud à deux mains. Pas de nouveaux développements. Michael est resté chez lui toute la nuit et l'intérêt des policiers à son sujet

commence à se dissiper. Le scénario le plus probable serait qu'Annie a été emmenée en dehors de la ville – peut-être même hors de l'État. À en croire certains appels reçus au standard de l'alerte AMBER, elle aurait été aperçue à six heures de route, au nord. Mais les appels parviennent toujours trop tard, les policiers arrivent avec un quart d'heure de retard et la piste s'est déjà refroidie. Ses mains tremblent sur la tasse, son esprit se remplit de visions atroces illustrant toutes les situations possibles. Elle préfère se dire que le kidnappeur d'Annie est en fuite, qu'il se déplace avec elle vers le nord, plutôt que de l'imaginer enfermée quelque part, seule avec un fou furieux.

*Michael.* Ses pensées se concentrent sur une possibilité qu'elle a tournée et retournée dans son esprit toute la nuit. Elle a passé en revue tous les aspects de leur éducation et n'a trouvé dans ses souvenirs aucun indice. Si seulement elle pouvait parler à la femme qui a appelé le standard d'AMBER. Elle a pressé John de questions mais il n'a fait que répéter les mêmes choses en boucle. Conversations sexuelles tournant autour d'une petite fille prénommée Annie. Elle a expliqué au shérif que c'était forcément une erreur – après tout, la femme a parlé d'un homme prénommé Ralph. Or, personne n'appelle Michael par son premier prénom. Mais John est resté campé sur ses positions. La fille a fourni une adresse : celle de Michael.

Carolyn regarde son mari dormir. Sa poitrine se soulève au rythme de sa respiration difficile. Henry est un prolongement de son âme, son compagnon de vie, au-delà même de la loi. Et, plus que tout, ils partagent le même amour pour leur enfant. Elle repense à Michael, et une idée surgit soudain en elle. Elle pose sa tasse de café et retourne précipitamment dans sa chambre. Là, elle se débarrasse de son peignoir et ouvre le tiroir de sa commode.

*Becky.* Si quelqu'un sait dans quelle mesure Michael est mêlé à cette affaire, c'est forcément son épouse.

Le cabanon est équipé d'un énorme cadenas neuf. C'est le premier détail qui me donne un peu d'espoir. Je colle un œil puis ma bonne oreille contre l'interstice entre les deux portes, espérant découvrir un signe de ce qui se trouve à l'intérieur. Rien ne me parvient d'autre que la pénombre et le silence. Je me retourne, écoute le moteur au loin qui passe, sans ralentir, devant le terrain. Son vrombissement s'atténue à mesure que la voiture s'éloigne. Mon téléphone vibre dans ma poche. Je sursaute. Accroupie, je tire sur ma poche pour le récupérer. Dès que l'écran s'allume, le nom de Mike apparaît.

— Ça a intérêt à être important, dis-je dans un souffle.

— Problème ! La carte de crédit de Ralph est apparue il y a trois minutes dans une station BP à treize kilomètres au nord de ta position. Je ne connais pas le délai de transmission du signal... ça peut aller de trente secondes à un quart d'heure. Alors fous le camp *maintenant*, Jess !

Mike paraît essoufflé, son angoisse est perceptible, je l'entends en fond sonore pianoter frénétiquement sur son clavier.

— Merde ! Et son téléphone, qu'est-ce qu'il dit ? Comment tu as pu louper son départ ?

— Le téléphone est toujours localisé à son adresse...

Un soupir de frustration.

— ... il a dû le laisser chez lui. On a du bol qu'il ait utilisé sa carte !

L'urgence me dicte mes mouvements. Je raccroche, fourre le téléphone dans ma poche et sens une goutte de sueur glisser de ma tempe. Je tire sur le cadenas, en vain, puis me poste devant la fenêtre. Impossible de l'ouvrir. Je recule, prends mon élan et fonce vers la vitre en lui assénant un coup de pied. La vision du verre volant en éclats sous le choc est largement

exagérée : le seul résultat visible est une fissure étoilée. Je recule, essaie encore, frappant de toutes mes forces. Mon pied traverse brusquement la vitre, des tessons de verre griffent mon mollet quand je retire la jambe. J'enveloppe ma main dans la manche de mon sweatshirt et fais tomber les fragments à coups de poing. Une fois le passage dégagé, je me hisse par le trou sombre.

La peur.

C'est une sensation étrange. Je ne l'ai plus éprouvée depuis cette nuit dans la cuisine familiale. À présent, elle m'envahit, me coupe me souffle, s'insinue jusqu'à mon cœur qu'elle étreint d'une poigne de plus en plus ferme. Peur de la perversion tapie au fond de cet homme. Peur d'échouer à protéger Annie. Peur de perdre la furie meurtrière qui est en moi.

Je reste suspendue une minute à la fenêtre, entre l'intérieur et l'extérieur, le temps que mes yeux s'accoutument. Il y a une table basse juste sous moi, je passe un pied par-dessus le rebord de la fenêtre et m'y laisse glisser doucement en m'assurant qu'elle peut supporter mon poids. Cette pièce sent la mort, et me revoilà aussitôt dans la cuisine de mon enfance. Ce souvenir me noue désagréablement l'estomac mais je tente de reporter mon émotion à plus tard, à un moment plus propice. J'entends un bruit et m'immobilise pour essayer de localiser sa source. Je l'entends à nouveau. Un gémissement. Faible, étouffé. Dans cette pièce, avec moi. *Annie*.

## Carolyn Thompson

Carolyn sonne à la porte de Michael et observe le géranium flétri sur le perron. Elle entend la sonnette résonner à travers la maison. Lorsque la porte s'ouvre, Becky se tient devant elle.

Becky : une femme qu'elle n'a jamais aimée, jamais acceptée, avec laquelle elle n'a jamais fait l'effort de se montrer amicale. Un manque de courtoisie flagrant qui risque de lui coûter très cher. Becky était belle, autrefois, mais une peau pincée, un rictus constamment froncé et des yeux inquiets l'ont prématurément vieillie. Elle semble toujours tracassée, et plus que jamais devant Carolyn : un torchon serré entre les mains, elle se dandine doucement, gênée, d'un pied sur l'autre.

— Carolyn, lance-t-elle sèchement. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle ne manifeste aucune inquiétude pour sa situation, n'exprime aucune crainte pour Annie. Si Carolyn ne s'est jamais intéressée à elle, il y a une raison ; cette raison apparaît de façon flagrante en cet instant.

— Je voudrais te parler de Michael. Je peux entrer ?

— Je suis occupée. Et, tu le sais sûrement, des policiers sont venus hier soir. Pendant qu'on dînait. Ils te donneront toutes les réponses que tu attends.

Elle s'apprête à refermer la porte mais Carolyn avance d'un pas décidé, la repousse et pénètre dans l'entrée.

— Non, Becky. Ça te semble peut-être grossier de ma part, mais c'est à toi que j'ai besoin de parler.

Becky la regarde, bouche bée, puis jette un regard assassin à ses pieds, comme si elle était choquée de les voir là, dans sa maison, comme une

intrusion dans son espace personnel. Enfin, elle plonge les yeux dans ceux de Carolyn, fronce les sourcils et referme la porte.

— Parfait. Allons dans le salon, puisque tu refuses de partir. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Je saute aussitôt de la table, en me maudissant de ne pas avoir apporté de lampe-torche, d'autant que la fenêtre est située du mauvais côté du cabanon pour fournir une quelconque lumière.

— Annie ?

Je parle doucement, en essayant de trouver les intonations les plus amicales.

— Je m'appelle Deanna. Je suis là pour t'aider. Tu peux me dire où tu es ?

Le silence pour toute réponse. Un ange passe, puis un second... Le temps s'écoule et, paniquée, je me mets à serrer et desserrer les poings nerveusement.

— Annie, je sais que tu ne me connais pas. Mais je veux te sortir d'ici. Je veux te ramener à ta maman. Tu veux bien m'aider ?

J'entends renifler et bouger. J'essaie de trouver l'endroit... À ma gauche. Je me déplace, cligne des yeux rapidement pour tenter de percer l'obscurité, d'anticiper la direction. Quand je l'entends parler, je me fige sur place.

— Je veux ma maman.

Je la trouve avant qu'elle ait terminé sa phrase. Mes mains tendues effleurent sa peau douce et un tissu qui ressemble à de la flanelle. Instinctivement, je la tire vers moi et mes bras se referment sur elle. C'est ma première étreinte depuis longtemps, très longtemps. L'odeur qui émane d'Annie fait surgir le souvenir de ma sœur, de matins de Noël et d'histoires racontées avant de s'endormir. J'étouffe un sanglot à ces réminiscences et pose un rapide baiser sur sa tête avant de la relâcher. Mes mains la tapotent doucement, suivent ses bras et ses jambes et s'arrêtent sur les cordes nouées



à ses poignets et à ses pieds. Je tire sur les liens mais dois renoncer rapidement : les nœuds sont trop compliqués.

— Ne bouge pas, dis-je d'une voix douce.

Je prends mon couteau, sors la lame et entreprends de couper les cordes sans vérifier à quoi elles sont reliées. Annie reste assise, calme et immobile, jusqu'à ce que je la libère et la relève. Alors, elle résiste, recule contre ma main et se rencogne contre le mur sale du cabanon. Je sens sa peur, le va-et-vient entre son désir de s'enfuir et la crainte que je lui inspire.

— Il faut que tu m'écoutes attentivement, d'accord ?

Je m'accroupis devant elle, caresse tendrement son épaule, devine son hochement de tête.

— Je ne vais pas te faire de mal, je veux juste te ramener à tes parents. Si tu acceptes de me suivre, tu vas très vite retrouver ton papa et ta maman.

Je m'efforce de garder une voix légère, enjouée, et je la sens se détendre. Imperceptiblement, ses petites épaules se relâchent.

— Est-ce qu'oncle Michael va revenir ? murmure-t-elle.

La question me paralyse. Je voudrais tant voir son visage, déceler quelle émotion se cache derrière le calme de ses paroles. Oncle *Michael*. Ralph Michael Atkins.

— Il était là ?

Je tends les mains vers elle, lui demande la permission avant de soulever son corps frêle et de le déposer sur la table.

— C'est lui qui m'a amenée ici. Je devais attendre le petit chat mais il n'est jamais revenu, et après il faisait nuit.

Sa voix tremble, laisse deviner le frémissement de l'hystérie.

Je grimpe sur la table à côté d'elle.

— Annie. Je vais te demander d'être vraiment une grande fille pendant encore dix minutes, d'accord ? Sois forte, ma puce. C'est très important. Je vais grimper par cette fenêtre et je vais t'aider à sortir. Tu as compris ?

Je distingue ses traits à présent que la lumière de l'aube baigne le paysage. Elle acquiesce, son visage se crispe en une expression déterminée. Je lui souris.

— Bravo.

Je me hisse par la fenêtre et saute dehors sans difficulté. Puis je me penche au-dessus du châssis, tends les bras et sens son corps impatient. Ses pieds nus quittent le sol. L'instant d'après, elle est blottie dans mes bras, hors du cabanon. Mon téléphone vibre dans ma poche. Je le sors tout en serrant Annie par la main.

— Oui ?

— Jess, je dois y aller. Je voulais juste faire le point avec toi une dernière fois.

— Plus d'activité sur sa carte de crédit ?

— Tu t'attendais à quoi ? Une virée shopping ?

— Simple fantasme de fille...

Je tire Annie par la main et lui fais signe de se dépêcher. Puis je m'aperçois qu'elle est pieds nus et je ralentis légèrement pour lui permettre de se frayer un chemin sur le sol caillouteux.

— Je l'ai, Mike. Je l'emmène à la voiture, là.

— C'est génial, Jess. Bordel de merde, c'est génial !

J'entends le sourire dans sa voix, qui allonge chaque syllabe. Malgré ma peur, je souris aussi. *Je l'ai*. J'ai sauvé cette petite fille sans avoir le moindre fantasme de lui faire du mal. Maintenant, je dois juste foutre le camp avant que Ralph n'arrive. Mike lit dans mes pensées :

— Maintenant, barre-toi !

J'entends Mike bouger, pianoter sur son ordinateur. Je réponds aussitôt :

— OK. Merci, Mike. À bientôt sur le site.

Un rire dans mon oreille.

— Carrément, ma jolie. Content d'avoir pu t'aider.

Je raccroche et regarde Annie en souriant.

— Prête à rentrer chez toi ?

Elle hoche la tête, son visage est encore partagé entre la crainte et l'espoir, dans ses yeux passe une faible lueur de confiance. Mon cœur se serre, tant j'ai l'impression de revoir Summer. Les enfants sont les plus rapides à accorder leur confiance car ils ignorent tout de la dépravation de l'espèce humaine. Summer a fait confiance, comme moi jadis. Avant que je

prenne la mesure de ce que le monde abrite. Avant que je découvre la noirceur cachée au fond de mon âme.

Nous courons toutes les deux, atteignons bientôt une parcelle de terre plus douce où Annie peut enfin piquer un sprint. Mon sac à dos cogne contre mes vertèbres. Cette course semble lui plaire, elle laisse échapper un petit rire, le simple fait de courir pieds nus dans la terre l’amuse. L’inquiétude me saisit à l’idée de voir, d’un moment à l’autre, un nuage de poussière monter de la route, d’entendre un bruit de moteur, signes de l’arrivée de la voiture de Ralph. Mais un autre vertige, aussi : la possibilité folle que mon opération soit couronnée de succès. Annie est à côté de moi et nous sommes presque en sécurité. Nous nous faufilons de l’autre côté de la barrière, sautons dans les ornières sèches de la route, courons vers le pick-up et je laisse Annie gagner. Je l’installe sur le siège passager, boucle sa ceinture – un geste d’une banalité presque douloureuse. J’enclenche la marche arrière, mon cœur cesse de battre un moment quand les roues patinent mais les pneus finissent par accrocher la terre et la voiture s’ébranle, fonce en marche arrière sans autre véhicule en vue, la liberté est à portée de main. Je tourne à gauche, vers Brooklet, mon esprit sélectionne le chemin le plus rapide. Tout à notre évasion, je remarque à peine la voiture qui vient de tourner à droite. Une Ford Explorer bleu foncé. Quand je la vois, une fraction de seconde s’écoule avant que mon esprit comprenne. J’écrase la pédale de frein. La Ford Explorer disparaît dans un nuage de poussière rouge. *Ralph Atkins. Ford Explorer bleu marine immatriculée en Georgie, X42FF.*

C’est le moment de prendre une décision. Ralph est là. Ma respiration s’accélère, les émotions fusent en moi comme un shoot d’héroïne, électrisent tous mes nerfs. Le besoin de détruire m’envahit. Une voix résonne à travers le tumulte dans ma tête. Je pivote sur mon siège, essaie de me concentrer sur elle. *Annie*. La douceur, l’innocence. Ses lèvres remuent, elle prononce des mots, elle me dit quelque chose. Je me crispe, lutte en vain sur mon siège, me concentre sur les lèvres. Une brève éclaircie dans mon esprit me permet d’entendre :

— ... est-ce qu’on s’arrête ?

Je me cramponne au volant, tente de me raisonner en évacuant la folie au profit de la logique, en opposant ce que je devrais faire à ce que je veux

faire. Je devrais reprendre la route, m'assurer qu'Annie est en sécurité. La ramener chez elle. Transmettre à la police les informations que je possède.

Je ferme les yeux de toutes mes forces, essaie de respirer, de réfléchir, mais mes paupières s'ouvrent, comme d'elles-mêmes. Je presse la pédale d'accélérateur, manœuvre brutalement pour engager le pick-up sur la grand-route où j'effectue un demi-tour avant de repartir vers le chemin de terre.

Je tourne à la première ferme que nous croisons et gare la voiture dans l'arrière-cour. L'endroit est désert, aucune voiture dans l'allée. Je me retourne vers Annie, mes yeux se fixent sur elle et je me concentre sur son visage. J'essaie de donner à ma voix des inflexions normales mais, je le vois dans son regard, elle a compris que quelque chose ne se passe pas comme prévu.

— Annie, je vais te demander d'aller m'attendre sur cette véranda. Je reviens tout de suite. Tu connais le numéro de téléphone de tes parents ?

*Dis non, je t'en prie, dis non.* Mon subconscient cruel récite ce mantra, prêt à abandonner cette fillette pour s'élancer à la poursuite de l'Explorer.

Elle secoue la tête et je lâche un soupir de soulagement.

— Bon. Alors je vais te laisser mon téléphone portable et programmer la minuterie. Si l'alarme se déclenche et que je ne suis pas encore rentrée, je veux que tu appelles le 911. Tu sais comment faire ?

Elle me dévisage avec gravité.

— Maman dit qu'il ne faut jamais appeler le 911 sauf en cas d'urgence.

— Et elle a raison. Tu ne dois pas appeler tant que l'alarme ne s'est pas déclenchée. Mais je serai sûrement rentrée d'ici là, donc tu n'auras pas besoin de le faire.

Ses sourcils se dressent, elle prend un air à la fois si doux et si préoccupé que j'ai envie de la serrer contre moi et de l'embrasser sur le front.

— Tu me laisses ? Toute seule ?

Elle écarquille ses yeux embués.

— Je ne veux plus jamais être seule.

Je m'efforce de respirer normalement, de parler d'une voix distincte et posée.

— Je ne pars pas longtemps. Seulement quinze minutes. Je veux que tu m’attendes sur la véranda. Ensuite, je te ramène à la maison, chez tes parents.

Elle baisse la tête, tripote sa ceinture de sécurité.

— Je ne veux plus être enfermée dans le noir.

Elle renifle. Sa voix se met à trembler.

— J’avais très peur, là-bas. Oncle Michael était différent... pas comme chez maman.

Je dois partir *tout de suite*. Le sentiment d’urgence est lancinant. Ralph est arrivé au cabanon, il a découvert sa disparition. Et s’il repartait ? Si je laissais passer l’occasion ? S’il parvenait à s’échapper ?

Je redouble d’efforts pour rester calme et souriante.

— Je sais, ma chérie. Je vais t’emmener loin d’ici, loin de lui, mais j’ai juste besoin que tu fasses ça pour moi, d’accord ? Tu te sens à l’abri ici ? Tu veux bien m’attendre sur la véranda ?

Elle regarde en direction de la véranda baignée de soleil, les pots de fleurs de part et d’autre de la porte débordant de zinnias écarlates. Ses doigts crispés sur la ceinture, elle répond d’une voix faible :

— D’accord.

Je sors mon téléphone d’une main tremblante et programme la minuterie. Puis je lui montre l’écran, lui explique comment éteindre l’alarme et composer le numéro d’urgence. Quand je lui tends l’appareil, je prends sur moi pour la regarder d’un air tranquille.

— Reste sur la véranda et n’appelle pas le 911 tant que l’alarme n’a pas sonné. Je vais faire en sorte de revenir avant, compris ?

Elle acquiesce d’un mouvement de tête solennel.

— Vas-y, Annie. Va t’asseoir sur la véranda et attends-moi.

Elle part et, une fois en place, me fait signe de sa petite main. Nerveusement, j’agite la mienne en réponse. Puis je fais demi-tour et le pick-up repart en direction de la route de terre.

*FONCE.*

Elle revient : la pulsion intense, l'envie qui submerge mes veines, irrigue mes membres, fait trembler mes mains et tressauter mon souffle. Pour la première fois de ma vie, je l'accueille avec gratitude. Être avec Annie m'a chamboulé l'esprit, la peur de la perdre empêche mon corps de s'éloigner, mon cerveau, mes pensées sont entièrement tournés vers elle et le besoin de la mettre en sécurité. C'est la première fois, d'aussi loin que je me souviens, que je ressens la peur. Quand on est aussi sombre que moi, on ne craint pas grand-chose. La perspective d'entrer en contact avec le Mal m'offre une justification parfaite pour accomplir les actes les plus violents. Mais quand j'étais responsable d'Annie, quand sa vie innocente était entre mes mains et que j'avais le pouvoir de la protéger, mes pulsions démoniaques ont été vaincues, étouffées et affaiblies par cet instinct maternel qui dictait mon inquiétude. Inquiétude pour sa sécurité, inquiétude à l'idée de ne pas pouvoir la défendre si je me retrouvais confrontée à Ralph.

À présent qu'elle est à l'abri et que je le tiens dans mon viseur, la peur a disparu, remplacée par cette pulsion incontrôlable, cette obsession : *je veux tuer, j'éprouve le besoin de tuer, et j'ai une cible juste devant moi*. C'est la première fois que je ne combats pas cette sensation, que je n'essaie pas de la repousser en fermant les yeux ou en pensant à autre chose. Au contraire, je l'embrasse. Tout en assouplissant mes doigts autour du volant secoué de vibrations, je célèbre l'énergie sombre qui se libère à travers mon corps.

La barrière est ouverte, la chaîne pend aux barreaux métalliques, et le pick-up passe en trombe – je ne me préoccupe plus de discrétion. Une bataille m'attend, et j'en gémissais presque d'excitation. Après quatre années d'attente, je me sens plus que prête. Rien qu'à y penser, ma respiration se fait haletante.

La Ford Explorer est garée bizarrement – sans doute a-t-elle déboulé aussi vite que moi. Les portes du cabanon sont ouvertes et, au moment où je descends de la cabine du Ford, il apparaît dans l'embrasure. Je cache mes mains dans mes poches de sweatshirt, l'une tient mon couteau, l'autre mon revolver.

C'est incroyable de penser qu'après tous nos chats, toutes les discussions où j'ai entendu sa voix cruelle, je n'ai jamais vu son visage. Aucun portrait souriant dans les photos que m'a envoyées Mike. Aucun document pour l'identifier, aucune capture d'écran pour me préparer à lui faire face.

Je me le suis représenté depuis si longtemps. Mon imagination en a fait un monstre aux traits et aux proportions grotesques. Pourtant, maintenant qu'il se tient devant moi, la tête penchée et les yeux perçants, c'est juste un homme. Légèrement dégarni, une petite dizaine de kilos en trop, une bouche qui dessine peu à peu un sourire sarcastique. Ses yeux ne sont plus qu'une fente, son regard se fait plus intense – l'effet est sinistre. Cet homme, cet homme épais et chauve, a chuchoté à mon oreille, déversé en moi les pensées répugnantes de son âme, il m'a révélé la face malfaisante de son cœur. Il s'approche de moi, l'excitation émane de lui comme une odeur nauséabonde.

*Viens là, mon gars... Viens. Approche, pauvre taré. J'ai envie de sourire.* Une sensation vertigineuse se répand en moi à l'idée de la joyeuse tâche qui m'attend. Je suis sur le point de tuer. Sur le point d'ôter la vie, de palper une chair vivante, de réduire au néant un souffle dans une gerbe de sang. L'excitation me submerge. Me dire que je peux désormais baisser ma garde est étrange, tant le réflexe de retenir mes démons est gravé en moi. Comme c'est bizarre de pouvoir déverrouiller la porte, de pouvoir penser, ressentir, agir sans aucune censure, sans exercer aucun contrôle. Mais je dois la jouer fine. Agir rapidement. Punir cet homme puis rejoindre Annie sans tarder. Je ne dois pas oublier ce qui s'est passé avec Jeremy, quand il est parvenu à maîtriser mon corps. En un éclair, je suis tombée sous sa coupe, la donne a été inversée et il s'est retrouvé sur moi, m'immobilisant de tout son poids.

Le revolver. Le revolver m'offre la meilleure chance. Je devrais dégainer tout de suite, l'empêcher de faire un pas de plus vers moi. Puis tirer un coup mortel. Terminé. Mission accomplie. Aucun risque d'erreur. Ennui garanti. Quatre ans durant, j'ai fantasmé sur ce moment, imaginé d'innombrables scénarios de meurtre dont 90 % impliquaient un contact physique direct, un

couteau, une rencontre du quatrième type – mortel. Et pas une arme à feu à trois mètres de ma cible, une simple pression de la détente et un corps qui s'effondre. *Anti-paroxystique. Décevant au possible.*

Je me retiens de sourire, je veux le mettre en confiance, lui faire croire qu'il a le contrôle de la situation, que dans ce combat c'est lui l'agresseur. Il sort du cabanon, pénètre dans la lumière matinale et ma main relâche le revolver. J'avance à mon tour et me demande s'il va me reconnaître.

Je le sens paniquer. Pas à cause de moi, cette jeune fille en baskets et sweatshirt. Il m'a déjà jaugée du regard, des pieds à la tête, et conclu que je n'étais pas une menace. Non, c'est Annie qui l'inquiète. Il se demande où elle est passée. Pourquoi son plan n'a pas fonctionné. Ce qui est arrivé aux cordes qui l'enserraient. Quelle distance elle a pu parcourir et depuis combien de temps elle est partie. Moi, je ne suis qu'une diversion, une perte de temps, et il va falloir qu'il me règle mon compte rapidement pour pouvoir reprendre le contrôle et récupérer son précieux cadeau.

Je n'y arrive pas : impossible d'empêcher mon sourire d'illuminer mon visage. Tout mon corps exulte à la possibilité qui s'offre à moi. Il hésite, mon expression avenante paraît le déstabiliser, il continue d'approcher et plisse les yeux dans ma direction. Moins d'un mètre nous sépare quand, tout à coup, il se raidit.

Ses yeux globuleux me dévisagent, furtifs puis impudents. Peu à peu, son visage se ferme tandis qu'il me reconnaît. Incrédule. La colère flamboie dans son regard.

— Qu'est-ce que *tu* fous ici ?

Il n'a pas d'arme. Son corps flasque n'est galvanisé que par sa brusque fureur. Pourquoi aurait-il besoin d'être armé ? Sa victime est une fillette innocente de six ans. Ma confiance croît en même temps que son cerveau passe en revue les raisons possibles de ma présence. Il recule d'un pas, jette un coup d'œil à la bâtisse, à la fenêtre brisée, à cette coquille vide. Je reste à ma place, m'interroge sur le degré d'intelligence de cet homme dont je connais si peu de choses. J'attends qu'il fasse le rapprochement.

Je vois le moment où tout s'emboîte. Le lent mouvement de son regard du point A au point B. Ma présence. La disparition d'Annie. Le fait que je connaisse ses désirs charnels. En un éclair de lucidité, sa tête pivote violemment vers moi. Une flamme de haine pure brille dans ses yeux.



— Espèce. De. Petite. Salope, rugit-il en avançant vers moi.

Je riposte en esquivant rapidement – j’ai retenu la leçon de mes erreurs avec Jeremy. Je ne dois pas le laisser me saisir, je dois attaquer quand il sera déséquilibré, pris au dépourvu. Je sors le cran d’arrêt, la lame encore dans la poignée, et presse le bouton tout en me déplaçant. La lame jaillit, le couteau tressaille dans ma paume. Mes jambes se crispent, mon estomac se noue. *Le moment est arrivé. Mon moment.* Ma culpabilité – cet énorme fardeau qui écrasait mes épaules, condamnait mes pensées et mes intentions – a disparu. Ma conscience est limpide, elle ne fait rien pour endiguer le torrent d’énergie qui dévale dans mon corps. Le couteau tremble légèrement, comme ma main sous l’effet de l’excitation, et je fixe le cou de Ralph. Mon regard affûté parcourt les creux et les renflements que je vais bientôt perforer. Il voit mon couteau, marque une pause, stoppé provisoirement par l’éclat de la lame.

Dans les films, on parle toujours de « frapper la jugulaire ». Mais la jugulaire est une veine située sur la partie externe du cou. La couper entraînera une hémorragie mais pas assez importante pour causer la mort – à moins de suspendre sa victime par les pieds et de la laisser se vider de son sang, goutte après goutte. Une mort sans intérêt. En ce qui me concerne, le bruit apaisant du sang qui s’écoule risquerait de m’endormir au bout de vingt minutes.

Si on veut égorger quelqu’un, il faut viser les carotides, situées dans les petits creux de chaque côté de la trachée. Inutile d’ailleurs de *trancher* ces artères : il suffit d’exercer une pression sur elles et le flux sanguin, interrompu, cesse d’alimenter le cerveau, entraînant l’évanouissement de votre victime et, en cas de pression continue, sa mort. Mais, là encore, où est le plaisir, putain ? Étrangler pendant cinq minutes un homme déjà évanoui ? Autant lui fredonner une chanson en le berçant vers le Grand Au-Delà. Ralph ne mérite pas de glisser doucement dans la mort, d’échapper à la douleur et de sombrer lentement et gracieusement dans l’oubli. Plutôt crever. Ce type mérite de se vider de son sang. Je veux le saigner comme un porc, je veux accorder à mes obsessions les plus sombres une sorte de grâce, après les avoir négligées pendant quatre ans.

La meilleure façon de l’égorger est de trancher directement la zone trachéenne, un seul coup pour détruire en même temps la trachée et les carotides. Outre que cette méthode le privera de la possibilité de parler ou

de crier, ses efforts pour respirer feront affluer le sang vers l'intérieur, évitant ainsi qu'un geyser de sang ne m'asperge.

Le problème, c'est que je veux entendre ses cris. Je veux entendre sa souffrance, ses hurlements d'agonie jusqu'à ce qu'il crève. Les cris sont toujours la cerise sur le gâteau de mes fantasmes. La preuve que c'est moi qui ai le pouvoir, le contrôle de la situation, et que mes victimes sont à ma merci, terrifiées. Et je veux du sang. Des giclées de sang, partout, je veux que mes mains, mon corps en soient couverts, mes noires pulsions réclament une preuve du massacre, la preuve que nous ne formions qu'une pour prendre la vie de cet homme.

Mais je dois aussi penser à Annie. Une petite fille tout près, qui pourrait entendre ces hurlements et prendre peur. Elle qui a déjà traversé tant d'épreuves... Elle n'a pas besoin qu'une étrangère comme moi revienne vers elle couverte du sang encore tiède d'un de ses parents.

Un instant, je visualise ce que j'ai envie de faire, les ornements que j'ai envie de graver sur son corps à la pointe de mon couteau, les doigts et les orteils que je veux couper, bercée par ses cris, ses supplications, preuves sonores de l'étendue de mon pouvoir entre deux gerbes de sang et spasmes d'agonie. Puis mes fantasmes se dissipent, s'interrompent alors que Ralph se jette sur moi, m'attrape par le collet et m'expédie son poing en plein visage.

Noir.

Jamais auparavant je n'ai mesuré l'importance de mes lacunes. Je suis faible, mes muscles sont juste assez entretenus pour limiter la cellulite mais guère plus. Je suis chétive, facilement dominée par un homme sur sa seule force naturelle. Un direct massif dans la délicate structure osseuse de mon visage et me voilà choquée, anéantie, chaque réflexe de mon corps se rabougrit, j'appelle ma mère à l'aide. Mais ma mère ne viendra pas me sauver. Elle ne peut pas : je l'ai tuée. Ce constat pervers me pousse à lutter contre la douleur, à étirer les muscles de mon visage et à ouvrir les paupières. Je cligne faiblement des yeux à mesure que mes nerfs optiques s'efforcent de faire le point.

Je suis plus faible. Je suis inférieure. Mais je suis aussi une tueuse, et cette maladie est peut-être la seule chose susceptible de me donner de la

force.

Une fois que j’y vois plus clair, je lève la tête, serre mon couteau et fixe la silhouette de Ralph. Sa respiration est rauque, il s’agenouille près de mon corps, se penche sur moi et sa main pince mon bras en le plaquant dans la terre. Mon couteau est impuissant sous ces quatre-vingt-cinq kilos.

Je grogne, me débats sous lui, tente de me dégager mais il accentue sa pression sur moi.

— Où. Est. Elle ?

C’est un fiasco. Il me refait le coup de Jeremy sauf qu’au lieu d’un type canon qui a faim de mon corps, c’est l’homme de mes cauchemars. Et j’ai exposé Annie à un nouveau danger. Et je peux m’estimer heureuse si je me tire de cette situation vivante. Il me faut mon flingue. Tant pis pour le sang. Tant pis pour le plaisir que j’aurais pris à cette foutue exécution, cette occasion-en-or-de-tuer-avec-une-raison-légitime. Il faut que je le tue, et mes démons intérieurs devront accepter le fait que ce ne sera pas spectaculaire.

Je dissimule le bruit de mon mouvement derrière un cri, un long hurlement torturé qu’Annie, je l’espère, n’entendra pas. Le bruit projette Ralph en arrière, mais sa main est toujours serrée sur mon bras. Mon crâne encore tenaillé par l’écho de mon cri, je glisse ma main libre dans la poche de mon sweatshirt, saisis le Smith & Wesson, le sors et tire droit devant moi. La détente à double action fait le reste – pas la peine d’armer. Une pression ferme et le feu jaillit des profondeurs du canon.

J’aurais adoré brandir l’arme sous son nez, lui balancer quelques menaces bien senties et attendre qu’il lâche mon bras et batte en retraite. Mais ce serait stupide. Il aurait eu tout le temps de le faire sauter de ma main et de me punir pour mes remarques caustiques. J’ai déjà commis une erreur grossière aujourd’hui : tellement obsédée par l’idée du massacre, je lui ai laissé le temps d’avancer sur moi et de me pulvériser le visage.

Alors je tire, sans vraiment faire attention à ce que je vise. Mon index presse la détente et ma cible est à moins d’un mètre : je ne peux pas la rater. Ralph sursaute, ses yeux tombent sur mon arme puis remontent vers mon visage avec une expression mêlée de colère et de douleur. Il bascule en arrière, s’assied en se tenant le flanc, où ma balle l’a apparemment touché. J’ignore quels organes sont situés du côté droit de la cage thoracique mais mon esprit enfiévré ne trouve rien de notable. Je me redresse rapidement et

m'installe en tailleur face à lui. Je referme la main sur mon couteau, le brandis en l'air en un geste fluide qui me procure aussitôt une jouissance comparable aux rêves mouillés mettant en scène ce genre de fantasme, et j'abats la lame aiguisée qui s'enfonce en diagonale dans sa chair, juste sous l'oreille gauche.

Je continue de tirer vers la gauche, coupe la gorge comme je l'avais imaginé tant de fois, fiévreusement, la lame humide traverse le cou et finit par s'arracher à la peau. Le mouvement est un peu mou mais net, la lame ne ralentit presque pas. Mon esprit s'étonne de la facilité avec laquelle elle tranche la peau. Presque sans effort.

Le temps se fige pendant une seconde interminable où je m'inquiète de n'avoir pas frappé assez profond, d'avoir laissé la lame glisser trop rapidement, ne causant qu'une blessure superficielle propre à décupler la fureur de mon adversaire. Ses yeux croisent les miens, fureur contre fureur, force contre faiblesse.

Puis il s'affale.

Il tombe en avant, une main portée à sa plaie béante, le sang gargouille entre ses doigts alors qu'il essaie de parler, de verbaliser la haine et la frustration qui embrasent son regard. Je l'attrape d'une main, le maintiens droit et des fourmillements gagnent mes doigts serrés autour du cran d'arrêt.

Alors, je lève à nouveau mon arme et il la suit des yeux. Son autre main jaillit vers mon épaule, s'y cramponne avec vigueur – sa force me surprend. *Je peux l'achever.* Je peux le poignarder, le charcuter, mutiler son corps, répéter chaque geste de mes innombrables fantasmes. Enfin, mon moment est arrivé, l'occasion que j'attendais. Pourtant, ma main me trahit, retombe inoffensive, je regarde ce membre inutile et de plus en plus flasque autour de mon couteau. Je puise dans le réservoir plein à ras bord que j'essaie toujours d'éviter, celui où s'accumule ma soif de sang, celui qui me fait horreur. Mais il est vide. Asséché. Je regarde Ralph. Le désespoir que je lis dans ses yeux est égal au mien. Lui est désespéré par son avenir, moi par mon incapacité à assouvir mes fantasmes. Sa main faiblit sur mon avant-bras et il bascule en arrière. Quelques filaments de sang ruissellent le long de son cou et forment une flaque sous lui, dans la terre.

Peut-être que je ne suis pas ma mère. Peut-être que ma soif de sang s'arrête juste avant la mutilation et le démembrement.

Je me lève, m'efforce de resserrer ma prise sur le couteau et marche jusqu'à la voiture de Ralph. J'ouvre en grand la porte et prends les clés sur le contact. Puis je retire mon sweatshirt ensanglanté, cours jusqu'au pick-up de Jeremy et le jette derrière le siège conducteur. Une seule pensée occupe mon esprit : Annie. *Il faut que je retourne la chercher.*

## Annie

Sa maman lui a toujours dit que les anges existent. Des anges qui veillent sur nous et nous protègent. Dans le réduit obscur du cabanon, Annie a prié pour qu'un ange vienne la sauver et, à présent, elle prie pour que son ange vienne la rechercher. Elle s'agite, inquiète, ses mains triturent le téléphone, l'écran brille à la lumière. Elle n'a jamais utilisé de portable. Sa famille n'en possède pas. Une fois, on lui en a offert un faux en plastique rose, avec des boutons tout mous et, en guise de clavier et d'écran, un autocollant couvert de zéros. C'est devenu son jouet préféré, elle se sentait *tellement importante* chaque fois qu'elle le sortait en public. Elle faisait semblant de passer un coup de fil et avait une conversation animée avec le combiné en plastique.

Elle s'acharne à retrouver le numéro de téléphone de sa maison. Sa mère le lui a souvent récité, insistant sur l'importance de le connaître par cœur. Ça commence par un 9... C'est tout ce qui lui revient. Elle ouvre le téléphone, presse le bouton 9 et tente de se rappeler la suite. Neuf... Rien. Son estomac se met à gargouiller.

L'ange lui a dit d'attendre l'alarme pour composer le 911. Ce numéro-là, au moins, elle peut le retenir. Un numéro facile.

Elle entend le murmure sourd d'un moteur, lève la tête et voit la fille aux cheveux foncés arriver au volant de sa voiture grise. Il reste encore cinq minutes au compteur. Annie se lève, agite la main avec enthousiasme. À travers le pare-brise, elle aperçoit un sourire sur le visage de la conductrice. Cette dernière lui répond, fait signe à Annie d'approcher. La fillette saute du perron et court vers le pick-up.

— Tu es revenue !

Les mots jaillissent de sa bouche, une sensation de soulagement submerge tout son être. Bientôt, elle sera chez elle. Bientôt, elle sera auprès de ses parents. Elle tire sur la poignée de la portière, l'ouvre avec difficulté et grimpe dans la cabine.

La fille sourit. Son visage est égratigné, des marques sombres parsèment certains endroits de sa peau.

— Et comment, ma puce ! Merci de m'avoir obéi. Prête à rentrer chez toi ?

Annie acquiesce tout en tirant sur sa ceinture et en la déroulant sur elle.

— Oui !

La fille met le contact et le pick-up part en marche arrière dans la terre meuble.

— Ta famille t'attend, tu sais ?

Annie serre ses bras autour de son corps et regarde par la vitre.

Je mets dix minutes à rejoindre la civilisation et un parking où stationner. J'attrape mon téléphone tout juste activé – celui qui vient de glisser entre les doigts d'Annie – et me baisse vers le tapis de sol, jusqu'à ce que mes doigts se referment sur mon iPad. Je le remonte quand je remarque les yeux d'Annie fixés sur mon sac de courses de la station-service.

— Tu as faim ?

Elle hoche vivement la tête. Je me penche pour récupérer le sac et le pose sur les genoux de la fillette. Le sac ouvert révèle son trésor de chocolats et de bonbons. Elle me lance un regard interrogateur. Je secoue la main d'un air négligent.

— Prends ce que tu veux. C'est pour toi.

Elle pousse un gloussement aigu d'excitation, et je ne peux m'empêcher de sourire. Mes doigts pianotent sur l'écran de la tablette et je trouve rapidement ce que je voulais : le numéro du domicile d'Henry et Carolyn Thompson. Une autre recherche m'indique un lieu proche de leur adresse et à une vingtaine de minutes du parking où nous sommes. Je respire profondément, cale mon crâne contre l'appui-tête et réfléchis à la meilleure façon de procéder. Puis j'ouvre le téléphone, masque mon numéro et compose celui des parents d'Annie.

## Henry Thompson

Henry Thompson est assis dans son salon, le visage enfoui dans ses mains, les joues mal rasées trempées de larmes. Il s'est réveillé dans une maison déserte. Carolyn a laissé un message dans la cuisine : « Je suis partie voir Becky. » Pourquoi perd-elle son temps à rendre visite à la famille en ce moment ? Ça le dépasse. Il a appelé deux fois la police, sans rien apprendre de nouveau. Des incapables et des idiots, voilà ce qu'il pense des flics. Il ne s'est jamais senti aussi inutile. Il maudit ses jambes et il se maudit de ne pas être capable de conduire pour aller faire un tour au poste de police lui-même. Le téléphone sonne à côté de lui. Il observe le combiné. Il a passé la nuit et la matinée à attendre cette sonnerie. Et maintenant qu'il l'entend, il est terrifié en pensant aux nouvelles dont elle est porteuse. Quand il décroche enfin, il articule d'une voix rauque :

— Allô ?

— Monsieur Thompson ?

C'est la voix d'une jeune fille. Il ne la reconnaît pas.

— Oui.

— Annie est avec moi. Elle est saine et sauve.

Il se redresse dans son fauteuil, agrippe le combiné.

— Qui est à l'appareil ? demande-t-il d'un ton brutal.

— Qui je suis n'a aucune importance. Je vais vous la ramener, mais à une condition : vous devez être seul avec votre femme. Votre femme est avec vous, là ?

— Non. Elle est chez sa belle-sœur. Je peux parler à Annie ?



— Oui, mais il faut d'abord qu'on soit bien d'accord. Vous acceptez qu'on se voie sans la police ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? Nous n'avons pas d'argent.

Il répond rapidement, inquiet par ses propres paroles. Inquiet à l'idée qu'elles puissent contrarier le retour d'Annie.

— Monsieur Thompson, ce n'est pas moi qui ai enlevé Annie. Je suis juste la personne qui vous la ramène. Je n'ai pas d'autre intérêt que celui de vous rendre votre fille.

Il soupire longuement. Des larmes chaudes coulent sur son visage.

— Oui, nous acceptons de vous voir seuls. Où ?

— Je vais vous dicter une adresse. Vous avez de quoi noter ? On peut s'y retrouver dans une demi-heure. Ça vous laisse assez de temps pour contacter votre épouse ?

Il hoche vigoureusement la tête, s'essuie les yeux.

— Oui. S'il vous plaît, laissez-moi parler à Annie.

Une pause. Des mots chuchotés qu'il n'arrive pas à saisir. Puis une respiration à l'autre bout du fil, et Annie lui parle. Il n'a jamais entendu plus belle musique.

## Carolyn Thompson

Carolyn scrute le visage de la femme. Entre elles, posées sur la table de la salle à manger, une théière et des serviettes aux couleurs défraîchies. Derrière Becky, le téléphone sonne. Elle cligne des yeux.

— Non, Becky, pas question que tu décroches. Réponds d’abord à ma question. C’est de ma fille qu’on parle, là !

Carolyn se lève, se penche vers Becky et fixe ses yeux bleu délavé.

— Tu crois que Michael est mouillé dans cette histoire ?

La sonnerie s’interrompt et le brusque silence pèse lourdement dans la pièce.

— Tu ne fais que répéter la même question depuis une demi-heure !

La voix de Becky se brise. Elle se redresse, s’écarte de la table et va se poster devant la fenêtre. Le regard perdu entre les lattes du store, elle observe l’endroit où la voiture de police est restée toute la nuit.

— Vous êtes du même sang, finit-elle par lâcher.

Son dos est rigide, son visage est un masque de dureté, ses paroles sont mortes, rompues.

— Tu sais bien comme il est, reprend-elle. Des secrets... il a toujours eu des secrets. Et ça fait bien longtemps que je ne l’intéresse plus. On n’est pas comme toi et Henry. On vit ensemble. Rien de plus.

Elle se tourne vers sa belle-sœur, son regard est un mélange d’orgueil borné et d’indécision. Ses mains se nouent. Carolyn attend la suite. La femme devant elle hésite, réfléchit aux mots qu’elle s’appête à prononcer. Puis le téléphone sonne à nouveau. Ses trilles sont de plus en plus insistants.

Becky longe le mur rapidement, à distance de Carolyn, et décroche d'un geste vif.

— Allô ?

Une pause. Puis, elle se tourne vers Carolyn, les yeux écarquillés.

— C'est Henry. Il dit qu'il a des nouvelles d'Annie.

J'ai un dernier point à régler. Je regarde Annie, qui tourne le bouton de l'autoradio et passe en revue les stations musicales. Elle a un sourire timide, que je lui renvoie, et son regard s'illumine quand elle tombe sur une chanson qu'elle aime. Je crée rapidement un faux compte e-mail et envoie un message à John Watkins, un des deux shérifs-adjoints répertoriés sur le site de la Police de Brooklet. Le message est bref : il indique l'adresse où se trouve Ralph, précise qu'il n'est pas forcément encore en vie et qu'il est l'auteur du kidnapping d'Annie. Je clique sur le bouton « Envoi » et je repose ma tablette.

— OK, ma puce. Allons voir tes parents.

## Carolyn Thompson

Les retrouvailles d'Annie avec ses parents se déroulent sur le parking d'une église à quinze kilomètres de Brooklet. L'auvent est défraîchi, le bâtiment en mauvais état mais Carolyn Thompson ne remarque rien d'autre que le parking désert. Elle a pressé Henry de questions sitôt franchie la porte de chez eux, même si elle le savait incapable d'y répondre. Elle parlait pour parler, à bout de nerfs, tous ses récepteurs corporels étaient comme carbonisés. Elle n'y croit pas, à cette fille bizarre qui appelle pour annoncer qu'elle leur ramène Annie. Quelqu'un qu'ils ne connaissent pas, aux intentions obscures. C'est trop beau pour être vrai. Et ce rendez-vous, ici, sans la police : ça sent le traquenard. Elle voulait prévenir John, mettre au courant la police ou le FBI – qui, jusqu'à présent, se sont montrés totalement inefficaces – mais Henry a été catégorique : il fallait suivre au pied de la lettre les instructions de l'inconnue. Et c'est ainsi qu'ils se retrouvent à attendre, seuls, vulnérables, menacés dans leur équilibre psychologique comme dans leur intégrité physique. Elle ne sait pas si, à ce stade, elle ou son mari seraient capables d'encaisser une déception.

Elle extirpe Henry de leur camionnette aménagée et il reste dans son fauteuil, au soleil, les yeux fermés, avec un léger sourire. Il paraît totalement détendu – un état qui la rend encore plus furieuse. Comment parvient-il à rester calme ? Ça la dépasse. Si seulement elle avait pu être chez eux, si elle avait pu parler à Annie, entendre ce qui était peut-être ses dernières paroles ? Henry y a eu droit, et elle se sent trahie. Un sentiment injuste, certes, mais pas moins réel.

— Il est tard, Henry, fait-elle remarquer d'un ton sec en regardant sa montre. Elle a dit 8 heures, pas vrai ? C'est ce que tu m'as dit...

— Calme-toi, Carolyn. Il est juste 8 h 01. Laisse-leur le temps d'arriver.

Soudain, le bruit d'un moteur leur parvient. Carolyn étouffe un cri. Son cœur explose et elle se retourne, craignant d'avoir donné du crédit à son espoir. Du côté passager du pick-up, elle entrevoit une tache blonde. Sa gorge se serre. Le pick-up s'arrête juste devant eux, un reflet du soleil éblouit le pare-brise. Elle court, sans plus penser à autre chose qu'à Annie. Elle se rue sur la portière passager, tâtonne pour trouver la poignée, ouvre en grand et réceptionne Annie. Sanglotant dans les boucles de ses cheveux, elle l'étreint de toutes ses forces. Ses mains pétrissent le petit corps, qui se tortille à leur contact.

— Oh, Annie ! lance-t-elle entre deux spasmes.

Il y a un grincement de métal contre du métal et, en se retournant, elle voit Henry se débattre dans son fauteuil, essayer de rouler dans la terre jonchée de racines. Il regarde sa femme et ses mains lâchent les roues, s'écartent, se tendent vers elle. Maudissant son égoïsme, Carolyn court vers son mari, Annie serrée contre elle, et se jette dans ses bras. Annie tombe sur ses genoux, leurs oreilles s'emplissent de ses cris de plaisir. Les yeux d'Henry, ruisselant de larmes, croisent ceux de sa fille, sa bouche tremble tandis qu'il se penche vers elle, prend la petite tête dans ses mains. Ses sanglots le font tousser. Ses bras l'enserrent fermement, et tous trois restent ainsi, enlacés, pendant un long moment.

Je les observe, la gorge nouée. Leur amour saute aux yeux. C'est un couple âgé, Annie est de toute évidence un miracle dans leur vie. Je suis surprise de voir son père dans un fauteuil roulant. Je n'avais jamais envisagé ce scénario, d'autant que ce détail n'a jamais été mentionné dans les flashes info. Au fond, je n'ai pas vraiment pensé à eux, possédée que j'étais par ma propre avidité, étourdie par mon besoin de saisir la première occasion légitime de tuer. J'entends les rires d'Annie et je plaque une main sur mes lèvres. Son innocence enfantine me brise le cœur. Je me fais l'impression d'être une intruse dans ce moment de réunion intime. Je me racle la gorge et avance d'un pas.

— Je vais devoir partir, dis-je en indiquant la voiture. Je dois reprendre la route.

La mère se tourne vers moi et ses yeux se vrillent aussitôt dans les miens. Elle tapote le dos d'Annie, comme pour s'assurer de son existence, puis s'approche de moi.

Elle parle avec clarté, en tenant la tête bien droite.

— Je ne sais pas quel rôle vous avez joué dans tout ça mais, à en croire mon mari, c'est vous qui avez sauvé Annie. Je vous en serai éternellement reconnaissante.

Je souris, et la petite fille me regarde en m'adressant un sourire triomphal.

— Je suis ravie d'avoir pu l'aider. Maintenant, si ça ne vous dérange pas, j'ai une faveur à vous demander.

Son regard s'aiguise, lesté du poids du soupçon.

— Je m'en doutais. Quoi ?

— Je veux rester anonyme. Je n'ai pas trouvé de moyen plus simple de vous rendre Annie, je ne voulais pas la laisser dans un endroit avec des gens qu'elle ne connaîtrait pas. Votre mari a été assez aimable pour accepter ce rendez-vous sans la police. Si vous pouviez également garder pour vous tous les détails me concernant, j'apprécierais énormément.

Elle attend. Carolyn ne la quitte pas du regard.

— C'est tout ? finit-elle par demander. L'anonymat ? Vous ne demandez rien d'autre ?

Je grimace.

— Il est possible que vous n'appréciez pas vraiment certains des actes auxquels je me suis livrée pour secourir Annie. Vous comprendrez dans quelques heures. Par avance, je vous présente mes excuses pour la douleur que j'aurai causée à votre famille. Soyez persuadée que j'ai agi en pensant avant tout au bien-être d'Annie.

Je marque une pause.

— Je ne veux pas vous mettre dans une position gênante ou vous demander de mentir. Mais je me permets d'insister : si vous pouviez éviter d'évoquer mon implication dans cette affaire, je vous en serais reconnaissante.

Carolyn Thompson jette un coup d'œil à sa fille, lovée dans les bras de son mari.

— C'est moi qui vous suis reconnaissante pour ce que vous avez fait. Je ne pourrai jamais vous rendre la pareille. Si c'est tout ce que vous voulez, je peux tout à fait accéder à votre demande.

Je lui souris. Elle paraît déstabilisée, hésite à me renvoyer mon sourire. Annie interrompt notre échange : elle saute des genoux de son père et court vers moi, mains tendues. Je m'accroupis et ses bras viennent se nouer autour de mon cou.

— Merci, murmure-t-elle à mon oreille.

Je la serre en m'efforçant de repousser de ma psyché le souvenir de Summer – souvenir de son odeur, de ses baisers, de ses joues barbouillées, de ses cheveux emmêlés, de la façon qu'elle avait de tirer sur mes vêtements. Je m'oblige à l'écarter de moi et je me relève.

— Je dois y aller. Votre petite fille est merveilleuse. Vous l'avez très bien éduquée.

Je hoche la tête à leur intention. Le père me tend les mains et j'avance vers lui. Je me penche, accepte son étreinte. Sa force me surprend.

— Merci, chuchote-t-il. Nous vous devons énormément, pour toujours.

Je me redresse, passe tendrement la main dans les cheveux d'Annie, puis je tourne les talons et je remonte dans le pick-up. Je les observe un instant. La mère est accroupie près du fauteuil, tous trois parlent avec animation. Je mets le contact et repars en marche arrière. Soudain, alors que j'enclenche la première, j'entends un cri. Je lève la tête : la mère court dans ma direction. Je baisse ma vitre et la regarde, craignant qu'il y ait un problème.

— Vous êtes la fille ? La fille qui a appelé le numéro AMBER ?

Je ne dis rien. Mon hésitation répond à sa question. Ses lèvres se serrent et ses yeux se ferment.

— Alors... c'était Michael ? Mon Michael ?

— Oui. Mais je pense qu'il ne lui a rien fait. Je l'ai trouvée attachée, mais indemne.

— Pourtant vous avez dit au policier... vous pensiez qu'il avait l'intention...

Sa voix vacille. Elle s'agrippe à la vitre.

— ... il avait l'intention de faire ce dont il parlait avec moi ? Peut-être. C'est pour ça que je suis venue la secourir. Et que j'ai fait ce que j'ai fait.

Je ferme les paupières, mes mains s'agrippent au volant.

— Je suis désolée.

Je rouvre les yeux en détestant d'avance la haine que je vais lire dans son regard, son incompréhension, son jugement.

Son regard est douloureux. Elle chancelle légèrement.

— Je n'arrive pas à... je n'ai jamais senti le moindre problème.

Elle parle à mi-voix, tout en observant sa fille du coin de l'œil.

— Dire que quelqu'un qui a le même sang que moi aurait pu lui faire du mal...

Elle serre les lèvres, se raidit. La force revient dans ses yeux.

— Je ne sais pas ce que vous lui avez fait et je m'en fous, reprend-elle fermement. Les liens du sang n'excusent pas le rapt d'enfant. Vous avez empêché ce qui devait être empêché.

Elle secoue vivement la tête. Sa lèvre inférieure tremble.

— Les policiers nous ont dit qu'il y avait d'autres petites filles... comme Annie... qui ont disparu dans le secteur.

Elle passe le bras par la portière et m'attrape vigoureusement le poignet.

— Surtout, ne vous sentez pas coupable pour ce que vous lui avez fait.

Elle me regarde longuement, dans l'attente d'une réponse. Ne sachant quoi dire, je me contente d'acquiescer. Elle renifle, lâche mon poignet et recule. Je la vois rejoindre les siens et hisser sa fille sur sa hanche. Tous me font signe de la main, je leur fais signe à mon tour avant de démarrer. Bientôt je suis sur la nationale, en direction de ma maison. Ou plutôt de ma prison.

*Surtout, ne vous sentez pas coupable...* Coupable ? Je cherche en moi mais ne trouve aucune trace de culpabilité, aucune émotion pour l'acte que j'ai commis. Ce que je ressens, en revanche, c'est une impression d'inachevé. Quand j'ai poignardé ma mère, je l'ai vue mourir. J'ai vu le moment où ses yeux se figeaient, où sa respiration cessait. Avec Ralph,



j'aurais dû rester plus longtemps. Utiliser davantage mon couteau, histoire d'être sûre d'avoir bien fait le boulot. Attendre cette dernière bouffée de respiration, puis le sifflement sec de la mort.

Au kilomètre 135, sur l'Alabama Highway 78, je mets mon clignotant et me rabats vers la droite, en prévision de la prochaine sortie. Lorsque j'étais encore à la recherche d'Annie, je n'avais pas le temps de m'occuper de mes affaires personnelles. Pas le temps de m'autoriser un pèlerinage.

Mais maintenant, avec six heures de route en ligne de mire et pas d'autre excuse que la fatigue, j'ai besoin de faire une pause. J'ai besoin de voir ma famille.

Après la sortie, je roule encore une vingtaine de kilomètres au nord et j'arrive sur le territoire familial. Les souvenirs d'enfance me rattrapent, une boule se forme dans ma gorge. Mes doigts sont crispés sur le volant quand je franchis le portail du cimetière flanqué de gerbes de fleurs rouge vif.

Je ne suis plus retournée dans ce lieu depuis le jour de l'enterrement mais je n'oublierai jamais cette allée ni le grand arbre à l'ombre duquel leurs tombes s'alignent. Trent l'aurait adoré, avec ses branches basses parfaites pour grimper et sauter. C'est pour cet arbre que j'ai choisi cette parcelle.

Je me gare et sors sous le soleil. Le temps me surprend. Il devrait être maussade, brumeux, triste pour une occasion triste. Mais il est joyeux, des nuages joufflus parsèment le bleu scintillant du ciel, des oiseaux pépient, et des grenouilles surgissent de l'herbe épaisse à chacun de mes pas.

Je m'assieds devant les tombes. Quatre emplacements bien nets à côté d'une parcelle vide. Je retire mes baskets, plonge les orteils dans l'herbe, me laisse chatouiller par les brins, caresser par la chaleur du soleil.

J'ai repoussé ce moment pendant si longtemps, le cœur écrasé sous le poids de la culpabilité. Non parce que je me sens responsable de leur disparition, mais parce que je suis vivante et pas eux. J'ai la vie, ils n'ont que la mort.

Je reste là vingt minutes, à parler avec chacun. C'est avec ma mère que la conversation est la plus longue. Je lui dis que je lui pardonne. Et, au moment où je prononce ces mots, je m'aperçois que je suis sincère.

Vingt minutes plus tard, je retourne au pick-up, ferme la portière et regarde longuement à travers le pare-brise l'emplacement de leurs tombes. Après quoi, me sentant plus légère qu'à mon arrivée, je reprends la route.

Le reste du trajet s'effectue dans un état second. Je fonctionne exclusivement à l'adrénaline et à la caféine ; je m'arrête toutes les deux heures sur les aires de repos pour une petite sieste. Quand je déboule enfin dans le couloir du sixième étage, Jeremy est devant ma porte, assis sur l'horrible moquette orange. Je m'arrête à quelques mètres – les yeux épuisés de fatigue. Il se lève dès qu'il me voit, ses bras musclés se tendent vers moi et me broient dans leur étreinte – une étreinte dont je n'ai a priori ni envie, ni besoin, jusqu'au moment où je sens le contact de sa peau. Je me laisse sombrer contre lui, sa puissance me fortifie, ce geste d'affection m'est tellement étranger que je l'avais oublié, et que sa beauté manque m'arracher des larmes. Je suis restée seule si longtemps, me craignant autant que je craignais pour moi, privée de tant de libertés... En m'enlaçant, Jeremy me fait voler en éclats, et avec moi toutes les murailles que j'ai édifiées, tous les barrages que j'ai dressés, tous les fardeaux que je porte en moi. Il me prend, me soulève et me colle contre la cloison. Ses yeux scrutent mon visage, avec un mélange d'inquiétude et de bienveillance.

— Tu vas bien ?

Il recule et m'observe des pieds à la tête, vérifie que je suis toujours en un seul morceau.

— Prends-moi...

Les mots sont sortis de moi sans que je les contrôle. Une déferlante d'émotion jaillit de mon corps, des larmes dégringolent sur mes joues.

Il me fixe, sans un mot, puis se penche vers moi, me soulève sans effort et me porte dans mon appartement.

Jeremy m'aide à me déshabiller, détourne poliment les yeux pendant que j'enfile un T-shirt et un pantalon de jogging. Puis il m'installe sous les

draps, se glisse derrière moi et je me blottis, en position fœtale, dans ses bras puissants, mon corps parfaitement ajusté au sien. Jamais on ne m'a tenue ainsi et ma dernière pensée, avant que la somnolence gagne mon esprit, est que je ne veux plus jamais bouger.

Je me réveille une fois dans la nuit. Je regarde le plafond, sens le bras de Jeremy posé sur mon ventre, et attends le retour de ma pulsion. L'explosion de mon cerveau, farci de pensées destructrices. Mais mon cerveau reste silencieux, fatigué. Il m'autorise à me rendormir sans risque contre Jeremy.

Je dors pendant deux jours, réveillée seulement de temps en temps par mon ventre ou ma vessie. Jeremy est toujours là, sa puissante présence remplit le vide laissé par ma faiblesse. Il me nourrit, m'apporte de l'eau avec des glaçons et de l'aspirine, me fait la conversation jusqu'à ce que mes paupières s'affaissent et que je me rendorme. Enfin, au troisième jour, je suis de retour.

J'ouvre les yeux sur un sac que je n'ai jamais vu. Je cligne des paupières, tente d'identifier l'objet dont les contours fluctuent jusqu'à ce que je me réveille pour de bon. C'est un sac à dos gris et noir, muni d'un mousqueton accroché à la poignée. *Jeremy*. Ça doit être le sien. Donc, il est toujours là. Je m'assieds dans mon lit, plisse les yeux sous la lumière aveuglante du jour, puis je le vois. Il est assis devant la porte d'entrée, un ordinateur portable sur les genoux. Je fixe l'appareil d'un air soupçonneux, puis me détends en constatant que ce n'est pas le mien.

Il jette un coup d'œil par-dessus l'écran et un large sourire éclaire son visage quand il me voit.

— Tu es réveillée.

Il pose le portable à côté de lui et se relève.

— Il est quelle heure ?

Je parle d'une voix ouatée. J'ai l'impression d'être droguée : mon cerveau s'est embourbé, ralenti par l'excès de sommeil.

— 9 h 30. On est vendredi.

Je hoche la tête. Je pense à toutes les sessions de webcam que j'ai loupées, au Dr Derek et à ce qu'il doit imaginer après notre rendez-vous manqué de mercredi. C'est sans précédent. Mon emploi du temps est millimétré pour éviter, justement, les contretemps. Mes clients me pardonneront. Le Dr Derek voudra certainement augmenter mes médicaments.

— Tu veux que je parte ?

Il ramasse une bouteille d'eau qui traînait par terre, la vide et la jette à la poubelle. Je suis ses mouvements des yeux, remarque le plan de travail immaculé, les sols nettoyés et – une nouveauté – la discrète odeur de citron.

— Tu as *fait le ménage* ?

Il a un sourire contrit.

— Seulement dans les endroits où je suis allé. Je ne voulais pas que tu passes derrière moi.

J'incline la tête vers ma chambre rose.

— Et de ce côté-là ?

Il écarquille les yeux et écarte les mains.

— Je ne suis même pas allé dans... cette partie de l'appartement.

Je ris et me lève en agitant la main.

— Je plaisantais.

Je remarque les vêtements que je porte : un pyjama à pâles rayures roses. Ce n'est pas à moi. J'interroge Jeremy du regard.

— C'est à ma sœur. Elle me l'a prêté. Je ne voulais pas fouiller dans tes tiroirs.

Il s'arrête, gêné.

— Hier, pendant la nuit, tu es allée aux toilettes et tu es revenue complètement nue. C'était trop dur de... impossible pour moi de rester là quand tu dors comme ça. J'avais l'impression de violer ton intimité.

— Trop *dur* ?

Je passe la langue sur mes incisives et lui lance un sourire malicieux. Il rougit. Je ris.

— Du calme, je ne te juge pas ! Remercie ta sœur pour le pyjama. Je le lui rendrai quand j'aurai fait une machine.

Je m'étire, les os de mon dos craquent, je tourne la tête pour me détendre le cou.

— Tu préfères que je parte ?

Il répète la question que j'ai ignorée tout à l'heure – j'étais trop distraite pour y répondre. J'interromps mes étirements, sonde les noires circonvolutions de mon âme, à la recherche d'un drapeau rouge, d'un indice dérangent, inquiétant...

Je hausse les épaules.

— Non. Ça va. Tu peux rester un peu.

*Vendredi matin.* Le jour se rappelle brusquement à moi – un jour de travail. Je plisse les yeux et regarde Jeremy.

— Tu ne devrais pas être en train de bosser ?

— J’ai téléphoné. J’ai des congés en retard, alors j’ai pris quelques jours.

Il se rassied, m’observe tandis que j’ouvre les tiroirs de ma commode et fouille, à la recherche d’une tenue.

— Tu parles beaucoup. Dans ton sommeil.

Je ralentis mes gestes, mon esprit tourne à toute vitesse.

— Ah oui ? Et qu’est-ce que je dis ?

— Beaucoup de charabia. Pas mal de mots qui n’existent pas. Et deux autres qui revenaient très souvent ensemble : « semeur » et « traîne ».

Je ferme les tiroirs, culotte, jean et T-shirt à la main. *Summer et Trent.* Les amours de ma vie. Je déboutonne le haut de ma veste de pyjama, la passe par-dessus ma tête puis, de l’index, écarte la taille élastique de mon pantalon et le tire sur mes hanches. Il rejoint la veste par terre. J’essaie de trouver une explication plausible pour les divagations de mon sommeil lorsque, jetant un coup d’œil vers lui, je m’aperçois qu’il fixe mon corps et reste bouche bée.

*Je suis nue.* Cette pensée me frappe tout à coup. Pour moi, c’est une seconde nature ; l’appartement est un univers dans lequel personne d’autre que moi n’existe. C’est mon sanctuaire privé. Le monde du Web m’a conditionnée à rester nue, à exhiber mon corps en haute-définition devant quiconque est prêt à lâcher sept misérables dollars. J’oublie que, pour les autres, un fragment de chair nue est un objet de convoitise qu’il s’agit de garder pour soi jusqu’au dernier moment, une fois que les acrobaties de rigueur ont été effectuées et que les contours de la relation ont été clairement définis.

Je bafouille « Désolée... » et m’empresse de passer les bras dans les manches de mon T-shirt, d’y plonger la tête puis d’enfiler ma culotte.

— Non... C’est moi qui suis désolé d’avoir regardé. J’aurais dû...

Il ferme les yeux brièvement, secoue la tête avant de les rouvrir.

— Bon sang, ce que tu es belle...

Belle. C'est un mot que je n'entends pas souvent. Bizarre, d'ailleurs, si l'on considère les jours, les semaines, les mois et les années que j'ai passés à me faire reluquer par des hommes. Sexy. Canon. Bonne. Classe. Salope. Mignonne, quand mon client a peu de vocabulaire ou est peu à l'aise hors de sa langue natale. Mais « belle » n'est pas souvent utilisé.

— Merci. J'aurais dû passer dans la salle de bains mais je suis tellement habituée à vivre nue que j'en oublie les règles de la bienséance.

— Ce n'est pas grave. Vraiment. Et puis, je me rappelle...

Je lui lance un regard dubitatif.

— La première fois que je suis venu, tu étais nue.

Il indique la partie gauche de l'appartement.

— Sur le lit. Éclairée par ces spots.

J'acquiesce. Je me rappelle aussi ce moment. Mon admiration devant sa beauté interrompue par ma soif de sang en voyant son cutter. Ce souvenir envoie une décharge de noirceur à travers mon corps, et j'ai un geste gêné.

Il rit, mal à l'aise.

— Alors ? C'est quoi, le truc ? Tu bosses dans le porno ?

Je souris et secoue la tête.

— Non.

— Pardon, hein. Je ne veux pas être insultant. C'est juste que les projecteurs, les caméras, les sex-toys...

— Je ne me sens pas insultée. Après tout, on peut tout à fait considérer que je bosse dans le porno, je n'aurais pas dû répondre aussi vite. Je fais des séances de webcam. Ces caméras sont raccordées à mon ordinateur et mes vidéos sont diffusées en ligne, dans des salons privés. Des hommes, des femmes aussi parfois, payent pour une séance de cybersexe avec moi.

Je noue mes cheveux en queue de cheval et me retourne vers lui. J'observe son visage, curieuse de voir sa réaction.

— Du cybersexe ? Comme dans les salons de chat Yahoo ?

— Non. Pas comme ça. Sur Yahoo, ça se passait juste en pianotant des messages. Mes clients aussi pianotent, mais je communique exclusivement en vidéo. Et comme il y a une fonction audio, disons que ça se rapproche de FaceTime sur iPhone. Mais mon système est dix fois plus sophistiqué.



Il balaie du regard mon équipement, les projecteurs, les câbles, les connexions, les sex-toys alignés sur deux commodes.

— Sacrée installation.

Réponse inutile, qui ne me laisse rien deviner de ses pensées.

— Ouais.

Il rit.

— Rien d'aussi grave que ce que j'imaginai. Je ne sais pas ce que j'imaginai, d'ailleurs. Tu fais ça pour le fric ?

J'acquiesce.

— Donc les types... ils ne viennent pas vraiment ici ?

*C'est moi qui les fais venir, et jusqu'à l'orgasme...* Je souris.

— Non. Ça reste toujours du sexe virtuel.

Je n'attends pas forcément de lui qu'il accepte mon travail. Mais c'est non négociable – en tout cas, si l'on cherche à poser les bases d'une relation. Et ce n'est pas le cas. Surtout que mon esprit vient de passer de mon dialogue intérieur super-excitant à la vision des lanières du sac à dos de Jeremy serrées autour de son cou si sexy avec sa barbe de trois jours. Je cligne de l'œil pour me ramener au présent.

— C'est mon job. Mon gagne-pain. Je n'attends pas de toi que tu comprennes.

Il lève les mains.

— Crois-moi, dans le domaine du bizarre tes chats érotiques sur le Net figurent tout en bas de ma liste. Ça ne me dérange pas du tout.

J'essaie de froncer les sourcils, de paraître vexée mais « bizarre » est sans doute le mot le plus agréable qu'on puisse trouver pour me définir.

Il incline légèrement la tête.

— Bah... peut-être que ça me gêne un peu quand même, mais je n'ai rien à te dire sur ce que tu fais de ton corps.

Il regarde l'appartement.

— Ça fait beaucoup de travail pour un petit salaire. Cet immeuble... un jour il va s'effondrer, tu sais ? Tu dois forcément trouver une autre activité mieux rémunérée.

Je mords ma lèvre inférieure pour m'empêcher de sourire. Son inquiétude pour mes finances est amusante.

— Remplir des enveloppes, peut-être ?

C'est une plaisanterie mais j'y ai sérieusement pensé lors de ma première semaine au 6E. En cherchant « Travail à domicile » sur Google, les offres allaient du télémarketing aux sondages en passant par le support technique. J'ai choisi les webcams érotiques pour deux raisons : l'argent et l'envie de ne pas me faire crier dessus ou raccrocher au nez. Sur mon site, c'est moi qui crie, en général en brandissant une cravache ou en chevauchant un gode de dix-neuf centimètres. Et quand mon client raccroche, c'est dans un tintement de caisse-enregistreuse, signe d'une nouvelle transaction orgasme/argent.

— Remplir des enveloppes, oui, répond-il en souriant. Ce qui m'offrirait plus de paquets à livrer. Plus d'occasions de regarder ta porte fermée.

— Peut-être que je pourrais commencer à l'ouvrir pour toi. Au moins pour que tu n'aies plus à imiter une signature de fille.

Il me sourit, je lui souris, et une étincelle jaillit de notre échange. Une possibilité. *Peut-être*. Peut-être le bonheur est-il envisageable, finalement. Malgré ma dépravation virtuelle et mes pulsions de psychopathe.

Soudain, un glissement différent s'opère en moi, comme si mes démons venaient me rappeler leur pouvoir. Je croise le regard de Jeremy.

— Tu ferais mieux d'y aller, maintenant.

Peut-être. Peut-être pas. Je ne dois jamais perdre de vue ce que je suis.

— Tu ferais mieux d’y aller, maintenant.

Je répète la phrase, plus que nécessaire. J’éprouve la réalité des mots sur ma langue pendant que mon cœur débat avec ma raison.

— D’accord.

Il se lève, va prendre son sac à dos, glisse l’ordinateur à l’intérieur et referme le zip.

Cela fait très longtemps que je n’ai pas eu d’interaction physique. Que je n’ai pas partagé cet espace avec un autre corps. J’ai perdu la main en ce qui concerne les relations humaines, la politesse, les normes sociales. Peut-être est-ce normal qu’il accepte cet ordre si facilement.

— D’accord ? Ça ne te dérange pas ?

Il se retourne, me sourit.

— Je suis resté parce que je pensais que tu aurais besoin de quelqu’un. Tu parais de nouveau sur pieds. Et puis...

Il m’adresse un clin d’œil.

— ... j’avais besoin de récupérer mon pick-up. Pas question que tu t’enfuis avec dans un autre État...

J’éclate de rire. Un bruit étrange, auquel ma gorge doit s’habituer. Glousser, ça, elle sait faire. J’ai gloussé plus souvent ces trois dernières années que quatre préados à un concert de Justin Bieber. Apparemment, les hommes adorent les filles qui gloussent, surtout quand ils viennent de sortir une remarque laborieusement spirituelle. Jeremy se rapproche, j’hésite puis le laisse passer les bras autour de moi. Je laisse échapper un sourire lorsqu’il caresse doucement ma nuque et y dépose un baiser. Je le sens qui hume mon odeur avant de me relâcher.

— Je n’oublie pas que tu me dois un rendez-vous. Et je veux une soirée complète : restaurant, cinéma, la totale.

Et il refait ce truc – ce petit sourire en passant – que mon cœur trouve irrésistible.

Je prends un air renfrogné, même si mon rythme cardiaque s’emballe.

— Je n’ai jamais signé d’accord écrit.

— Tu as accepté mes clés de voiture. C’est un accord physique.

Je le raccompagne à la porte, j’ouvre et lui lance un regard sans équivoque. Il se penche vers moi, frôle mes lèvres comme pour me demander la permission puis, comme je ne recule pas, avance la tête et m’embrasse doucement, trop brièvement. Mes lèvres réclament un autre baiser mais il s’écarte.

— Tu sais, je peux aussi retenir tes colis en otage, chuchote-t-il avant de se redresser et de marcher dans le couloir.

Je lui lance un regard assassin et, passant ma tête par l’embrasure, ajoute à l’intention de son dos :

— Tu n’oseras pas !

— Dans deux semaines pile. Un rendez-vous. Je t’appellerai pour confirmer.

Je ferme la porte en souriant. Mon expression s’assombrit quand les soubresauts de mon âme me rappellent qui je suis, de quoi je suis faite. De quoi je suis capable. J’entends le grincement métallique de l’ascenseur qui descend. Je vais me poster à la fenêtre d’où je vois Jeremy monter dans sa voiture, refermer la portière.

Il faut que je me rappelle que « dehors » se trouve la normalité. Tout ce que je ne suis pas. Avoir quitté l’appartement, marché dans cette rue et conduit une voiture ne signifie pas que je suis normale. Si j’ai choisi de vivre recluse, il y a une raison. Il ne faut pas que je l’oublie. Je n’ai pas besoin d’un rendez-vous amoureux qui vire au carnage, d’un retour chez moi avec le cadavre d’un bel homme sur le siège passager, sa tête pendouillant à des fragments de peau, son sang maculant le cuir gris. Je sais ce que je suis. Je sais ce que j’ai fait. C’est de cela que je dois me souvenir.

Je retourne me changer et opte pour un string en dentelles et un soutien-gorge à balconnet. Puis je lance mon ordinateur, j’allume les spots et je

retourne à ma vie.

La vie après la mort est une chose étrange. Je me suis interdit de suivre le parcours d'Annie, de m'immiscer dans sa vie plus que je ne l'avais déjà fait. C'est un principe égoïste, qui repose en grande partie sur mon désir d'ignorer comment vivent les gens. Assister au cirque médiatique qui suivra le retour d'Annie, voir les images du bonheur de sa vie retrouvée, normale, auprès de ses parents... Tout ça me rappellerait trop Summer et Trent, l'existence qu'ils auraient dû avoir, tous ces fragments de vie que je rate en ce moment même. C'est plus simple pour moi de ne pas regarder, de me concentrer sur autre chose : l'œil de la caméra. J'ai besoin de continuer à survivre comme par le passé : dix-huit heures par jour avec mes clients, à épuiser mon corps et mon âme, de sorte que je n'ai plus grand-chose en tête quand arrive la nuit sinon le besoin de dormir.

Pourtant, je suis différente à présent. Depuis mon excursion dans le monde extérieur, un sang neuf coule dans mes veines. Je me sens comme Simon, tiraillée par l'envie d'en avoir toujours plus. La nuit, allongée dans mon lit, mes pensées ne sont plus tournées vers le carnage ou la mort, elles s'attardent sur ma solitude, mon besoin de sentir des bras noués autour de moi. C'était une erreur de laisser Jeremy passer ces nuits chez moi. Je n'arrête pas d'y penser. Son sourire désarmant au réveil, sa personnalité totalement dénuée de drame... Ses baisers insoucians sur ma nuque. Sans arrière-pensées sexuelles. Ses gestes limités à des baisers réconfortants, à des caresses. Une main frôlant mon cou quand j'ouvre les yeux. Un bras qui encercle ma taille et m'attire contre son corps chaud et ferme. Des lèvres douces pressées contre les miennes, des baisers lents jusqu'à ce que mes lèvres étourdies réagissent, s'entrouvrent pour le laisser m'explorer davantage. La chaleur de son souffle dans mes cheveux quand nous dormons blottis l'un contre l'autre, ses jambes qui enlacent les miennes, mon corps prisonnier entre ses bras forts et volontaires.

Huit jours se sont écoulés depuis qu'il a quitté mon appartement. Depuis, je lui parle chaque jour à travers la porte – ses livraisons ont repris leur rythme régulier et ponctuel. Il ne me force à rien, ne discute pas, ne fait rien d'autre qu'accepter ma réponse habituelle. Par l'œilleton, je vois sa bouche esquisser ce sourire craquant. Je ne sais pas pourquoi je ne lui ouvre pas. Je suis à peu près certaine que je saurais me contrôler, au beau milieu de la journée, face à cet homme avec lequel j'ai déjà dormi. Il est conscient de ma faiblesse, il m'a déjà prouvé qu'il était capable de me dominer dans un combat physique. En outre, comme me l'a appris un post-it jaune moqueur, il y a trois jours, Jeremy ne se déplace plus avec son cutter. J'aurais du mal à le tuer à mains nues. Si je laisse la porte close, c'est sans doute plus pour protéger mon cœur que son corps. Quelle que soit la raison, je ne lui ai pas ouvert et, maintenant, je meurs d'envie de sentir sa peau.

## Annie

Annie est assise dans une petite pièce, entre sa mère et son père. En face d'eux, derrière un bureau, une femme et un homme en costume sombre. Leur visage ne leur est pas familier. Elle sent la tension emplir la pièce, une tension qui vient de ses parents. Des ondes de nervosité semblent émaner de leur corps. Ils n'ont aucune raison d'être nerveux. Elle sait quoi dire, elle se souvient de tout ce qu'ils lui ont demandé.

— Annie, on a encore quelques questions à te poser, mais c'est très important que tu nous dises la vérité. Tu comprends ?

L'homme parle lentement, d'une voix utilisée normalement avec les bébés.

Elle acquiesce d'un air grave, les yeux grands ouverts, l'air serein.

— Tu nous as parlé de ton oncle Michael et de la cabane. Mais tu ne nous as pas expliqué comment tu as réussi à sortir. Et comment tu es arrivée à l'église où tes parents t'ont retrouvée.

— Je ne me rappelle pas.

Elle parle distinctement, en regardant l'homme droit dans les yeux.

— Est-ce que quelqu'un t'a menacée ? T'a demandé de ne rien dire ?

Elle sent que sa mère se raidit à côté d'elle et répond vivement :

— Oncle Michael m'a fait boire un Coca, et je me suis endormie. Quand je me suis réveillée, j'étais devant l'église.

L'homme la dévisage, puis regarde sa partenaire. Tous deux lâchent un soupir agacé.



— Je crois qu'Annie a vécu assez d'épreuves comme ça, intervient sa mère en se levant et en tirant sa fille par la main. Je la ramène à la maison. C'est là qu'elle doit être.

Ma vie doit être bien triste si je me sens accablée d'ennui à la vue d'un routier velu enfilant une culotte en dentelle. Luttant pour étouffer un bâillement, je dois sortir un court moment du champ de la caméra pour me laisser aller. Une fois mon expression recomposée, je me rassieds et affiche un sourire impressionné. Suivi d'un ronronnement de plaisir.

— Oh... Ton cul à travers la dentelle, c'est tellement excitant... Tu aimes ça, pas vrai ?

Grizzly62 jette un regard à la caméra par-dessus son épaule. Son visage bourru se tord dans une grimace d'excitation et de désir.

— Putain, ça oui...

Il glousse – un son qui contraste avec ses traits rugueux.

Je me mords les lèvres et écarquille les yeux pour montrer toute l'étendue de ma stupéfaction. Puis j'entends quelque chose. *Merde*. Je me redresse et regarde vers la porte. Puis je fixe la caméra et porte l'index à mes lèvres pour faire taire mon client.

Le bruit se répète. On frappe à la porte. C'est tellement inhabituel à cette heure de la nuit que je l'anticipe presque. Je consulte l'horloge de mon ordinateur : 23 : 34. Je me penche vers la webcam et glisse rapidement :

— Grizzly, je suis désolée mais je dois te laisser. Ma coloc vient de rentrer...

Son écran s'éteint presque aussitôt. Le risque de se faire surprendre est la plus grande peur de mes clients. Je remercie ma colocataire imaginaire, qui m'a tirée de situations ridicules plus souvent que le pourront jamais mon taser ou mon couteau. Il tape encore quelques messages pour me promettre de revenir demain, puis il se déconnecte. *FIN DU CHAT PRIVÉ* s'affiche sur mon

moniteur. Je traverse déjà la pièce pour aller regarder par l'œilleton de la porte d'entrée – non sans avoir respiré profondément.

C'est Jeremy. Son corps sculptural est mis en valeur par un T-shirt sans manches et ce que j'identifie comme un short de sport. Ses cheveux sont humides, il a retiré ses écouteurs qui pendent autour de son cou. Je ravale la salive qui menace de couler de mes lèvres. Pour un peu, je sentirais l'odeur virile de sa sueur. Même déformés par l'œilleton, je distingue ses muscles luisants.

— Laisse le colis. Merci.

C'est la réplique habituelle de notre scénario. Je la répète avec un large sourire.

Il rit. Mon cœur tressaille quand je vois, à travers le judas, sa tête basculer en arrière. Il pose une main sur la porte, s'approche pour mieux se faire entendre.

— Tu es debout ? J'avais peur que tu sois en train de dormir.

Je riposte du tac au tac :

— Ah oui ? Tu crois que j'abandonnerais à leur triste sort la moitié des mâles américains ?

Ma voix le fait sourire et s'esclaffer.

— Je ne voulais pas te déranger.

Il passe une main dans ses cheveux. Mes yeux absorbent ses gestes millimètre par millimètre.

— J'avais juste envie d'entendre ta voix. Je...

Il marmonne un juron.

— Oh, et merde ! Je ne sais pas. J'avais juste envie d'entendre ta voix.

Je me mords les lèvres pour retenir mon sourire.

— Tu rentres de la salle de sport ?

*La sueur. Le goût délicieux de la sueur. Tu pourrais la lécher à même sa peau. Peut-être mordiller sa chair. En tirer une goutte de sang. Puis une autre. Putain, si ça se trouve il est branché SM. Allez, laisse-le entrer, on va s'en occuper. Attache-le...* Les voix ricanent dans ma tête, excitées, avides de sang. Je les repousse. C'est sa voix à lui qui m'a manqué. Sa façon nonchalante d'accepter une femme aussi tordue que moi.

Il baisse les yeux sur sa tenue.

— Non. Je veux dire... je faisais mon footing quand j'ai décidé de faire un crochet par chez toi. Désolé, hein, je sais qu'il est tard...

Je ne prends pas la peine de relever ses excuses. Il peut passer à 4 heures du matin si ça l'amuse. Ou même 5 heures s'il retire son T-shirt et me laisse voir son torse en sueur, haletant après l'effort. Je veux toucher ce torse, faire glisser mes doigts sur la découpe de ses muscles. Quand il était là, avec moi, pendant toutes ces journées... le sexe était la dernière chose à laquelle je pensais. Et Jeremy était parfait dans le rôle du gentleman. Mais, maintenant, je me suis remise de mon périple au-dehors, je suis de retour dans mon propre monde, loin du vent, des bruits et du partage de l'air, de l'espace et des voitures avec les autres, le contact physique est une expérience qui me manque. Le caractère imprévisible de la vie en dehors de cet appartement. Entre les murs du 6E, je contrôle tout. Aucun impondérable ne vient mettre en péril ma normalité. Dehors, il y a les gens. Des gens qui, comme Jeremy, font des choses qui ont un impact sur les pensées, les actions, les émotions des autres gens.

— Je peux entrer ?

Ma respiration se fait rauque. Les tiraillements au fond de moi sont trop violents pour que je les ignore.

— Je ne sais pas, dis-je lentement.

Je passe la main sur le chambranle de la porte, y colle mon oreille, dans l'attente – dans l'espoir – qu'il parle encore. Mon corps meurt d'envie d'entendre encore un peu sa voix.

— Parce que tu as peur de me faire du mal ?

Je hoche la tête, oubliant un instant qu'il ne peut pas me voir.

— Oui.

— Je peux te plaquer au sol. Enfourcher ton corps. Comme la première fois qu'on s'est rencontrés.

— Tu veux dire quand j'étais nue ?

Il lève les yeux vers le judas, me décoche un sourire.

— Ouais. Tu es nue, là ?

Je ris, considère ma tenue : soutien-gorge et string.

— Pas tout à fait.

Il *peut* me maîtriser. Il me l’a déjà démontré, quand ma tentative de mettre fin à ses jours a tourné court à cause de sa force et de son agilité. Cette fois il est préparé, c’est-à-dire plus efficace encore. Surtout si j’adopte volontairement une position de soumission, avant que mes pulsions meurtrières se manifestent. Je joue avec l’idée de le laisser entrer. Les pensées sombres au fond de mon esprit restent bien présentes, aux aguets. *Non, il ne vaut mieux pas.* Trop dangereux. Trop risqué.

Il quitte mon champ de vision pour s’asseoir par terre, contre la porte. Elle vibre légèrement, comme s’il s’y appuyait de tout son poids. Je l’imite, me laisse glisser le long de la plaque d’acier jusqu’à ce que mon cul touche le sol. Je presse à nouveau l’oreille contre le métal froid.

— Tu n’as pas essayé de me tuer quand je suis resté auprès de toi.

Sa voix est plus douce. Je dois faire un effort pour la percevoir.

— Je sais. Sans doute parce que mon corps récupérait. Un moment j’ai cru que, peut-être...

Ma phrase reste inachevée et je le sens qui bouge.

— Peut-être quoi ?

— J’ai cru que, peut-être, j’allais mieux. Je redevais normale.

J’ai eu cet espoir. Pendant ces trois jours avec Jeremy, je me suis autorisée à rêver de normalité. J’étais en paix avec moi-même, mes démons se taisaient, ma psyché m’offrait ce cadeau : pouvoir le toucher, l’embrasser, sans me demander si sa tête serait toujours aussi belle quand je l’aurais décapité. C’était presque cruel, de vivre ces moments, d’entrevoir une existence que je ne connaîtrai jamais.

— Tu étais normale, avant ?

Il semble si surpris que je ne peux pas m’empêcher de rire. Un rire spontané, qui surgit de moi avec une sincérité incroyable. Dans un murmure, j’avoue :

— Ouais... Complètement normale. Jusqu’à mes dix-sept ans. C’est là que tout a changé.

Il ne pousse pas la conversation plus loin, et je lui en sais gré. Je ne veux pas ruiner cet instant en évoquant mon passé, pas envie de paraître encore

plus effrayante que je le suis déjà. Nous restons assis en silence. Jusqu'à ce que sa voix résonne.

— Tout va bien, quand même, pas vrai ? Maintenant, tu as retrouvé ton moi normal. Et tu es heureuse, n'est-ce pas ?

— Oui..., dis-je à mi-voix. Je suis heureuse.

Et c'est vrai. En cet instant, avec lui, je suis heureuse. Dès que je m'en rends compte, je décide d'ouvrir la porte.

Je passe à l'action rapidement, avant que mon cerveau ait le temps de réagir – de me dire que je suis complètement folle. Je me lève, passe les mains sur mon corps pour ajuster ma lingerie, tout remettre en place, estomper les marques de mes dessous. J'ébouriffe mes cheveux, humecte mes lèvres et pose la main sur le bouton de porte. Mon cœur tambourine dans ma poitrine

Le bouton tourne et je tire dessus en préparant mon plus beau sourire. La porte ne bouge pas. Mon cœur se brise. Aucun mouvement. Le crissement du métal contre le métal me rappelle qu'un pêne dormant me maintient enfermée. Tout à mon excitation d'avoir un visiteur, je l'ai oublié. Je ris malgré ma frustration. Il y a une certaine ironie à ce que, le jour où je suis enfin prête à ouvrir cette foutue porte sur ma vie, elle soit verrouillée, et sur mes propres ordres.

Je regarde par l'œilleton et constate que Jeremy s'est relevé.

— C'est fermé, constate-t-il à haute voix.

Je roule des yeux.

— Merci. J'avais remarqué.

— Eh bien, ouvre !

Je gémiss, affalée contre la porte.

— Impossible. Je n'ai pas la clé.

— Quoi ?

Il paraît inquiet. Par l'œilleton, je le vois qui serre les poings.

— Et si tu te blesses ? Si tu as besoin d'aide ?

— C'est plutôt difficile pour moi de me blesser dans mon appart. Et si j'avais besoin d'aide, j'attendrais le matin. C'est le matin qu'il m'ouvre.

— Qui ?

La question est véhémence, teintée de colère. Comme si Jeremy était prêt à déchieter le propriétaire de la clé pour protéger mon indépendance.

— Jeremy...

Ma voix essaie de se faire apaisante.

— Calme-toi. C'est pour mon bien. Le soir...

Je marque une pause.

— ... c'est le soir que je suis la plus dangereuse. Très souvent, je n'arrive plus à me contrôler et je veux sortir – aller dans la rue et agresser quelqu'un. J'ai besoin de me faire enfermer à double tour. Il n'y a que comme ça que je peux rester chez moi. Le jour, c'est plus facile. Je peux me contrôler, je peux survivre sans que la porte soit verrouillée.

— Je ne veux pas te savoir enfermée comme un animal. C'est des conneries, tout ça !

Il frappe du poing contre la porte. L'impact, brutal, ne provoque qu'un bruit mat, preuve que chaque dollar mis dans le blindage n'a pas été investi en vain.

Je secoue la tête, me rapproche.

— Tu ne comprends pas, Jeremy. Ce que je suis, ma façon de penser... ça n'a rien à voir avec toi ou avec les autres. Si j'ai pu survivre aussi longtemps ici, c'est grâce à ces règles. Ce sont elles qui assurent mon équilibre psychique en tenant à distance mes pulsions.

Un silence. J'attends. Je n'en veux pas au verrou. Les seuls moments où je le déteste, c'est précisément quand j'en ai le plus besoin. Quand l'envie m'aveugle et que le verrou est la seule chose qui m'oblige à rester chez moi. Alors, je crie et je martèle la porte de coups de poing, je maudis Simon, je me maudis moi-même. Mais en cet instant précis, quand je suis parfaitement lucide ? Peu importe si quatre-vingt-cinq kilos appétissants m'attendent de l'autre côté de la porte. Je sais de quoi j'ai besoin. J'ai besoin d'être confinée, et je m'en félicite.

— Ça ne te dérange pas si on parle encore un peu ?

Je souris.

— Ça me va.

Je me rassieds, le glissement de sa voix m'indique qu'il fait de même. Notre conversation dure presque une heure, une heure d'échange de part et d'autre de la porte blindée. Jusqu'à ce que mes paupières s'affaissent et que ma voix se traîne. Alors, il me souhaite bonne nuit, je jette un ultime coup d'œil à son corps de rêve avant qu'il disparaisse le long du couloir.



— Sois prudent en rentrant chez toi ! dis-je en le regardant s'éloigner d'un pas lent. Il y a des tas de cinglés, dehors.

Son sourire impertinent illumine tout le couloir.

— J'aime bien les cinglés. Entre eux et moi, il y a une espèce d'étincelle...

*Il y a une espèce d'étincelle...* Une lueur, une fissure qui laisse entrevoir la possibilité d'autre chose... C'est sur cette image que je me concentre tandis que je me traîne jusqu'à mon lit. Mes yeux se ferment avant même que j'aie le temps de tirer le drap sur moi.

Je ne sais pas ce qui va se passer avec Jeremy. Je ne sais pas s'il est mon « prince charmant », ou pas. Mais je sais qu'il me fait sourire et qu'il m'accepte, moi, la fille tarée prête à lui faire la peau avec son propre cutter. Lesté de cette révélation, tout mon être, débarrassé de ses démons, glisse profondément dans cet oubli paisible qu'est le sommeil.

Une semaine plus tard, Mike me fait suivre par mail un article du *Statesboro Times*. Il explique qu'Annie a été « sauvée par un inconnu » et ajoute que les policiers, en fouillant le mobile home et le terrain alentour, ont découvert un carton rempli de photos et de souvenirs d'autres fillettes portées disparues – plus de huit, toutes dans la même tranche d'âge qu'Annie. Ils ont aussi mis la main sur un ordinateur portable – celui dont Mike m'avait fait une copie. Les informations qu'ils y ont trouvées pourraient les aider à résoudre d'autres affaires de disparitions, et permettre aux familles des victimes de faire enfin leur deuil.

Je lui réponds en lui demandant de me trouver le numéro du compte bancaire des Thompson. Une fois le numéro obtenu, je lui demande d'effectuer pour moi un virement – impossible à identifier – de 200 000 dollars.

J'ai repéré certains détails quand je les ai vus sur le parking de l'église : la camionnette déglinguée, le rétroviseur extérieur maintenu par du scotch. L'usure de leurs vêtements de seconde main. Le tremblement dans la voix d'Henry Thompson quand il m'a expliqué qu'ils n'avaient pas d'argent pour une rançon. Moi, j'ai de l'argent. Je ne vois pas pourquoi je n'en ferais pas profiter les autres. Ça reste une somme modeste en regard de l'expérience vécue : je suis sortie de mon appartement, j'ai exploré le

monde des vivants. J'ai aidé quelqu'un. Si j'ai sauvé Annie, elle aussi m'a sauvée, et bien plus. Elle m'a fait comprendre que, dans le tréfonds de mon âme pourrie, se cachait encore un fond de bonté. Une lumière.

Un espoir.

On frappe à la porte. Je vérifie mon reflet dans le miroir : ma robe sexy me va parfaitement, les boucles de mes cheveux frôlent mes épaules, mes yeux scintillent d'une lueur d'excitation – pas de folie, j'espère.

Aujourd'hui, nous sommes vendredi et je vais le faire. Je vais aller à ce rendez-vous avec Jeremy. Il est ridiculement tôt – 16 heures – et il m'a promis que je serais rentrée chez moi à 19 heures. Situation dangereuse. Risquée. Je lui ai donné pour consigne de me plaquer au sol si mon comportement commençait à lui paraître bizarre. Mais j'ai le sentiment, si infime soit-il, que quelque chose est possible. Je le veux. J'en ai envie. Tellement, tellement envie.

L'espoir.

L'espoir est dangereux. L'espoir peut être ce simple fil sur lequel on tire et qui défait la trame de notre santé mentale.

## Notes

1. Dan Savage, « Savage Love », *The Stranger*, 21 juin 2001.  
<http://www.thestranger.com/seattle/SavageLove?oid=7730>
2. Robin Bell, « Homosexual Men and Women », *ABC of Sexual Health*, 318, n° 7181 (février 1999), pp.452–55.  
<http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC1114912/>
3. Eric W. Hickey, *Sex Crimes and Paraphilia*, Upper Saddle River, Pearson Education, 2006, p. 165. Voir aussi l'article de Wikipédia :  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9tichisme\\_du\\_pied](http://fr.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9tichisme_du_pied)
4. Lucy Moore, « Foot Fetishes : Fun or Freaky ? », *Student Life*, 4 novembre 2009. Source : <http://www.studlife.com/scene/2009/11/04/foot-fetishes-fun-or-freaky>
5. Cameron Kippen, « The History of Footwear / Foot Sex », novembre 2004. Source : <http://podiatry.curtin.edu.au/fetish.html>
6. William A. Henkin, Sybil Holiday, *Consensual Sadomasochism : How to Talk About It and How to Do It Safely*, Daedalus Publishing Company, Los Angeles, 1996.
7. Anil Aggrawal, *Forensic and Medico-legal Aspects of Sexual Crimes and Unusual Sexual Practices*, CRC Press Boca Raton, 2009, p. 147.
8. Voir <http://www.who.int/classifications/icd/en/bluebook.pdf>
9. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Humiliation\\_%C3%A9rotique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Humiliation_%C3%A9rotique)
10. *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, American Psychiatric Association, 2013.
11. Article « Pedophilia » in *Psychology Today*, 7 septembre 2006.
12. David M. Fergusson, Michael T. Lynskey, L. John Horwood, « Childhood Sexual Abuse and Psychiatric Disorder in Young Adulthood : I. Prevalence of Sexual Abuse and Factors Associated with Sexual Abuse », in *Journal of the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry* vol. 35, n° 10 (octobre 1996), pp. 1355-1364.

13. E. J. Dickson, « Do it again or I'm gonna call your wife : Inside the World of Financial Domination », *Salon*, 9 juin 2013.  
[http://www.salon.com/2013/06/30/do\\_it\\_again\\_or\\_i\\_m\\_gonna\\_call\\_your\\_wife" inside the world of financial domination](http://www.salon.com/2013/06/30/do_it_again_or_i_m_gonna_call_your_wife_inside_the_world_of_financial_domination)
14. Aaron Sankin, « Inside the Twisted World of the Internet's Priciest Fetish », *The Daily Dot*, 11 septembre 2013.  
<http://www.dailydot.com/lifestyle/findom-kinky-fetish-dominationextortion-blackmail>

## Note de l'auteur

Écrire ce livre a été une expérience intrigante. J'ai découvert l'univers des webcams érotiques. Au cours de mes recherches, je me suis plongée dans cette industrie et j'ai été stupéfaite par les femmes que j'y ai croisées. Des femmes venues de tous horizons, dont la plupart ont un très haut niveau d'études, sont indépendantes et ont un passé de femmes d'affaires. Certaines ont choisi les webcams par envie, d'autres contraintes par les circonstances, mais toutes ont le même remarquable point commun : la confiance. Ces femmes n'ont pas honte de leur activité. Elles en tirent de la fierté.

Si les personnages de ce livre sont fictifs, les situations et le dispositif propres aux sessions de webcam de Deanna sont dépeints avec exactitude. Quant aux clients, ils correspondent à plusieurs fétichistes qui fréquentent la communauté des camgirls.

Si vous avez envie d'en apprendre davantage sur cette industrie, je vous recommande le site [www.webcammingfaq.com](http://www.webcammingfaq.com)

## Remerciements

Ce roman est mon enfant terrible. Il est bizarre, il a mauvais genre, et il m'a bien souvent désobéi. Il suscite aussi beaucoup de réactions contrastées chez mes lecteurs. Il faut une tournure d'esprit bien particulière pour l'apprécier, et je suis remplie d'amour pour l'ensemble de l'équipe qui a travaillé sur mon livre. Tous ces gens ont accepté la personnalité très particulière de *La Fille du 6E*, et ont amélioré mon texte au-delà de mes rêves.

Merci aux membres des départements artistique, marketing et promotion de Redhook Books. Vous avez imaginé une couverture que j'adore et m'avez constamment surprise avec vos idées novatrices, vos approches si créatives et votre esprit d'équipe. Vous êtes formidables, et ç'a été un immense bonheur de travailler avec vous.

Merci à Susan Barnes. Grâce à toi, ce roman a atteint un niveau de qualité qui me comble. J'ai aimé le courage avec lequel tu as hissé cette histoire à un degré de noirceur et de profondeur inattendu. Tes interventions éditoriales lui ont permis d'exprimer tout son potentiel et je suis fière du produit final. J'ai hâte de travailler au prochain roman avec toi ! Merci de t'être impliquée à ce point, d'avoir accepté et respecté la nature même de ce livre.

Merci à mon agent, Maura Kye-Casella. Tu as travaillé sans compter sur ce texte, avec passion et enthousiasme. Tu m'as accompagnée à chaque étape, et j'apprécie énormément ton dévouement. À nos cent prochains livres !

Derniers remerciements, et pas des moindres, à mes lecteurs. Les médias sociaux m'ont permis d'entrer en contact avec certains d'entre vous. Mais je n'aurai jamais l'occasion de vous parler à tous, et j'espère que ce message vous parviendra. Merci pour le temps que vous avez passé avec ce

livre. N'hésitez pas à le prêter à vos amis, aux membres de votre famille, et à le relire jusqu'à ce que les pages soient usées, jusqu'à ce que la couverture tombe en miettes. Et surtout, sachez que je vous aime.

Bien à vous,

Alessandra

Titre de l'édition originale

THE GIRL IN 6E

Publiée par Redhook Books, un département de Orbit,  
département de Hachette Book Group, Inc.

Couverture : Atelier Didier Thimonier

Photo : © Linda Martinka/Arcangel Images

Copyright © 2014 by A.R. Torre

Tous droits réservés

Cette édition a été publiée avec l'accord de Little, Brown and  
Company, New York, USA.

© 2017, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction  
française.

(Première édition : janvier 2017)

ISBN : 978-2-7096-4727-4

[www.jclattes.fr](http://www.jclattes.fr)



# Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Dédicace](#)

[ATTENDS](#)

[CLAC !](#)

[FONCE](#)

[Notes](#)

[Note de l'auteur](#)

[Remerciements](#)

[Page de copyright](#)

## Notes

\*1. Chaîne de restaurants américaine davantage réputée pour les tenues de ses serveuses que pour la qualité de ses menus. *(N.d.T.)*

\*2. Pour « What Would Jesus Do ? » (Que ferait Jésus ?). Slogan très en vogue chez les chrétiens évangéliques américains dans les années 1990, affirmant la résurgence de valeurs morales strictes. *(N.d.T.)*

## Notes

[\\*1](#). Pour « AMERICA'S MISSING : BROADCAST EMERGENCY RESPONSE ». Équivalent américain de notre Alerte Enlèvement. (*N.d.T.*)

# zlibrary

*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*



[z-library.sk](http://z-library.sk)

[z-lib.gs](http://z-lib.gs)

[z-lib.fm](http://z-lib.fm)

[go-to-library.sk](http://go-to-library.sk)



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>